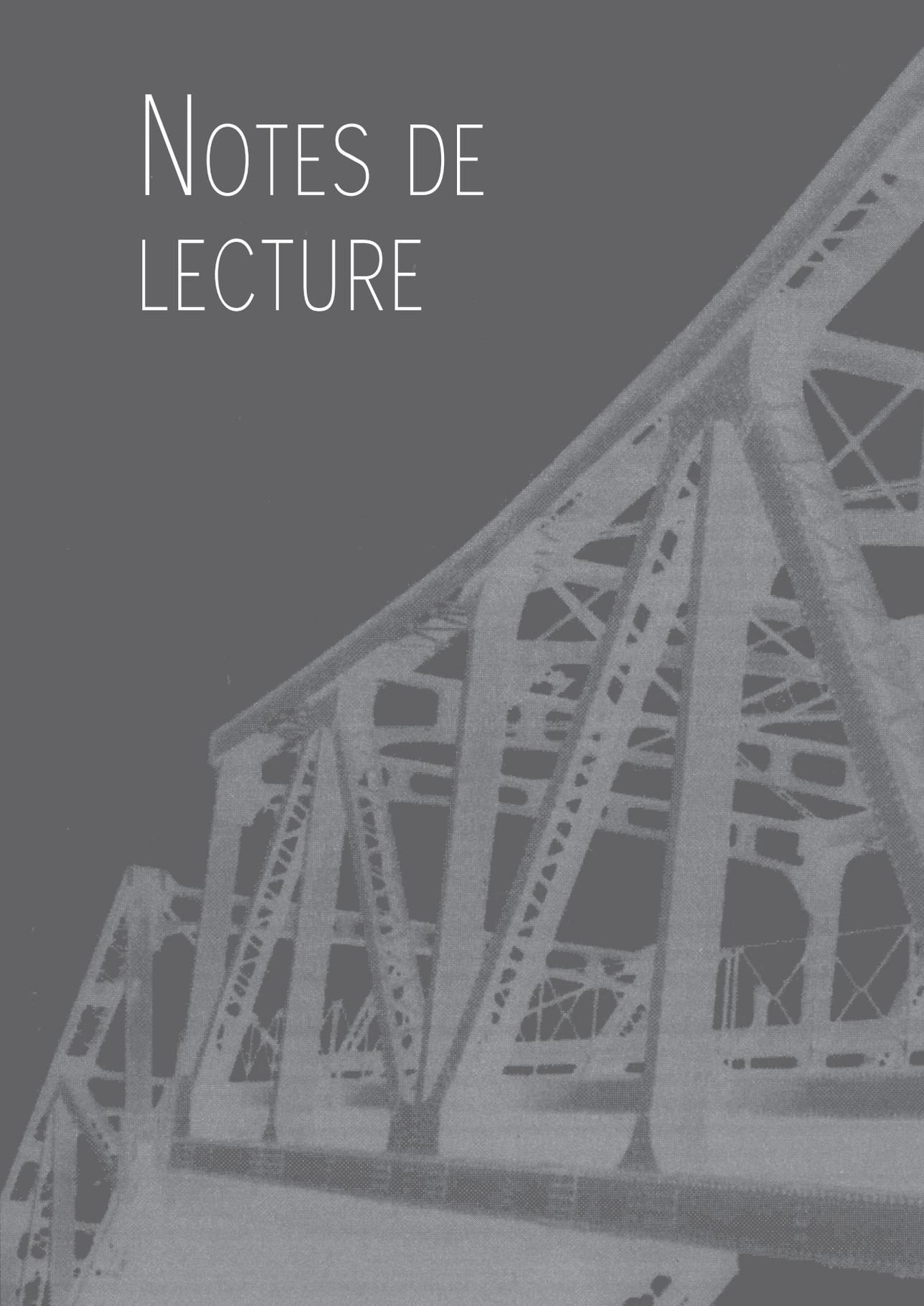


NOTES DE LECTURE



Œuvres générales, francophonie européenne, français du Canada

Jean-Louis CHISS (dir.), *Le FLE et la francophonie dans le monde*, Paris, Colin, 2021, 352 pp.

Le Président de la République française a récemment réaffirmé, dans un discours tenu à l'Institut de France le 20 mars 2018, l'intention de "redonner à la langue française sa place et son rôle dans le monde, dans le respect du plurilinguisme"¹. Dans ce discours il exprimait une claire volonté politique de soutenir l'apprentissage du français dans le monde et son utilisation dans la communication internationale et dans la création artistique, tout en reconnaissant la nécessité, pour atteindre ces objectifs, de "faire grandir, en particulier en France, la conscience d'appartenir au monde francophone"². En tant que francophiles on ne peut que se réjouir de la mise en place d'un tel programme, à plusieurs occasions invoqué dans le présent volume, dont la réalisation cependant exige une connaissance plus généralisée des méthodologies d'enseignement du français, en France et ailleurs, et une prise de conscience de la complexité et du dynamisme de l'univers francophone.

Les contributions ici réunies offrent des synthèses très utiles dans cette direction: sans s'attarder sur des informations que l'on peut donner pour acquises chez les professionnels de l'enseignement du français, les six sections de l'ou-

1 <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2019/03/20/une-ambition-pour-la-langue-francaise-et-le-plurilinguisme>.

2 *Ibid.* Signalons cependant que la campagne lancée par l'Institut français sur les réseaux sociaux pour la rentrée 2022, semble s'éloigner sensiblement de cet objectif en invitant à apprendre le français A.O.C.: cf. "All'Institut français, impara il francese D.O.C.!", <https://www.youtube.com/watch?v=S3aChBH9rc4>; <https://www.facebook.com/watch/?v=84678779639920>.

vrage invitent à mettre en question certaines idées reçues pour s'ouvrir à cette approche plurielle prônée par le CECRL depuis le début de ce XXI^e siècle. Elles font ressortir d'ailleurs d'intéressantes corrélations entre les situations et pratiques pédagogiques en France, dans les espaces francophones et dans les pays non francophones.

Dans la première partie – “Une histoire de la notion de français langue étrangère (FLE): des pratiques à une discipline” (pp. 25-78) – Valérie SPAËTH trace la genèse de la notion de *français langue étrangère* en la mettant en relation avec l'évolution des représentations de l'altérité linguistique et culturelle, étant donné “qu'il y a toujours eu d'autres langues dans cette histoire, même et surtout quand il s'est agi d'universalité” (p. 32). Entre le XVI^e et le XVIII^e siècles, cette altérité est représentée par le latin et les langues vernaculaires, auxquelles le français s'oppose pendant cette longue phase d'institutionnalisation qui lui permet de s'affirmer comme langue d'enseignement et comme langue universelle “capable de transcender les régimes et les religions” (p. 37). Pour les périodes suivantes, SPAËTH met en relief les parallélismes, idéologiques et méthodologiques, qui concernent la diffusion du français en France, dans les colonies et dans les pays non francophones. Dès la fin du XVIII^e siècle, le français s'impose au Sénégal comme langue unique d'enseignement: “La continuité avec le territoire national ‘métropolitain’ s'opère d'un point de vue linguistique, le français transcende toutes les autres langues, comme il vise à transcender les patois en France” (p. 37). Au XIX^e siècle, son expansion est assurée, en France et ailleurs, grâce à la mise en place de l'école – républicaine et coloniale – ainsi que par la création des premiers organismes de diffusion du français, notamment l'Alliance israélite universelle, l'Alliance française, la Mission laïque. S'affirme l'idéologie du messianisme français, inspirée des idéaux des Lumières, selon laquelle la langue et l'éducation françaises sont porteuses de civilisation. Elle s'accompagne d'“une nouvelle éthique de l'altérité” qui conçoit que “l'autre non européen, par nature faible, est amené à être dominé, assujéti” (p. 42). Du point de vue méthodologique, cette idéologie s'exprime à travers la méthode directe, basée sur l'enseignement de l'oral, qui connaîtra des adaptations à l'enseignement du français aux petits patoisants, aux colonisés et aux étrangers. Dès la fin du siècle s'affirment, d'abord dans la pédagogie coloniale, quelques principes qui seront à la base du FLE: “la nécessité de la progression, le caractère empirique de l'enseignement, la démarche cognitive de l'oral vers l'écrit, l'importance de la formation des maîtres” (p. 57), ainsi que la nécessité de la sélection de corpus adaptés aux besoins des apprenants. C'est au XX^e siècle que l'enseignement du français aux étrangers se professionnalise, grâce à la création de programmes académiques de formation, de centres de recherche et de diplômes nationaux. Vers le milieu du siècle, la

création de l'Unesco et du Conseil de l'Europe, puis les recherches sur le français 'élémentaire' et 'fondamental', ont favorisé l'évolution vers des méthodologies plus ouvertes aux autres langues et à des approches bi- ou plurilingues. En 1960 apparaît le terme *FLE*, désignant une discipline qui se démarque désormais de la pédagogie coloniale et qui va affirmer ses propres outils conceptuels et méthodologiques. L'histoire plus récente de cette nouvelle discipline est tracée, dans une perspective plus théorique et pédagogique, dans la dernière section du volume: "La didactique du FLE à partir du tournant des années 1970" (pp. 251-334), où Martine MARQUILLÓ LARRUY présente les "méta-outils" autour desquels s'est constituée la nouvelle discipline (de l'enquête sur le français fondamental au CECRL et au Portfolio) et les manuels qui peuvent être considérés comme emblématiques des évolutions pédagogiques de cette période.

La deuxième partie de l'ouvrage attire plutôt l'attention sur les aspects problématiques concernant la description de "La présence de la langue française dans le monde" (Nathalie AUGER, pp. 79-112), ainsi que sur l'importance des représentations linguistiques et culturelles, source de préjugés et de stéréotypes. En effet, les données quantitatives – très positives puisqu'elles révèlent une progression importante de la population francophone à notre époque – sont précédées d'une réflexion sur les méthodologies utilisées pour le démembrement des locuteurs de français, dont les estimations peuvent varier de façon significative selon les critères appliqués. L'examen des représentations et de leurs répercussions sur les apprenants invite à un renouveau méthodologique capable de prendre en compte le multilinguisme qui caractérise les situations d'apprentissage contemporaines et d'intégrer la variation du français. Au-delà des idées reçues traditionnelles concernant le génie et l'universalité du français – "des axiologies potentiellement négatives pour les autres langues" (p. 94) – et de celles concernant son potentiel littéraire ou utilitaire, AUGER invite à s'interroger sur la relation que l'apprenant entretient avec le français, qui peut s'avérer "langue choisie, héritée ou imposée" (p. 95); à lutter contre les "discours de crise" (p. 97), toujours dominants, qui empêchent la mise en pratique d'approches plurielles en stigmatisant les interférences avec les autres langues; à s'ouvrir à la diversité du français dans la francophonie en accueillant les francophones venus 'de l'extérieur', trop souvent jugés 'illégitimes' comme professeurs de français. Dans le cadre du FLE, elle attire l'attention sur les effets négatifs d'une "représentation exacerbée de la norme" (p. 106) qui amène à considérer le professeur natif comme "le meilleur atout pour apprendre le français" (p. 105) et finit par insécuriser les enseignants non-natifs. AUGER termine cette section en rappelant quelques projets et programmes d'enseignement qui visent à contrer l'idéologie de la norme unique.

La situation des professeurs de français est traitée de façon plus approfondie dans la troisième partie du volume, rédigée par Jean-Pierre CUQ et intitulée “Le FLE et la francophonie: institutions et acteurs” (pp. 113-159). Après avoir présenté la structuration et les attributions des institutions nationales et internationales vouées à l’entretien, à la diffusion et à la promotion du français, ainsi que les médias et les associations professionnelles des enseignants et chercheurs en didactique, CUQ met en relief le dynamisme interne du français en rappelant synthétiquement les différents éléments de variation linguistique qui le caractérisent, pour s’arrêter finalement sur les “acteurs du FLE” (p. 143), c’est-à-dire les professeurs qui l’enseignent dans les pays où il est langue maternelle (Belgique, France, Suisse, Québec) et ailleurs où il est langue étrangère. Constituant un effectif d’environ un million de professeurs, ces professionnels – dont l’importance dans la diffusion du français a été réaffirmée par Emmanuel MACRON dans le discours cité ci-dessus et valorisée par la création de la Journée internationale du professeur de français (cf. p. 145) – ont des statuts et des fonctions différentes selon les pays et, trop souvent, des rémunérations insuffisantes qui les empêchent de se dédier de façon exclusive à l’enseignement. CUQ décrit les formations initiales et les opportunités, très variables, de formation continue prévues dans le monde. Il en profite pour réhabiliter les enseignants non-natifs – ils ont “l’avantage de connaître mieux les difficultés d’apprentissage de leurs élèves car ils les ont rencontrées eux-mêmes. Ils connaissent aussi plus intimement leur culture, surtout en matière d’enseignement et d’apprentissage” (p. 149) – et pour rappeler l’importance de la prise en compte de la francophonie dans leur formation: “la formation initiale et continue des professeurs de français devrait davantage faire fond aujourd’hui sur la francophonie, sur les cultures dont elle est porteuse et sur les avancées des connaissances linguistiques, sociolinguistiques et didactiques dont elle est l’objet. L’avenir de l’enseignement du français comme langue étrangère ou seconde en dépend largement” (p. 159).

La culture francophone est d’ailleurs au centre de la quatrième partie de l’ouvrage. Dans cette section (“Le français, les littératures et les cultures en francophonie”, pp. 161-196), Fatima CHNANE-DAVIN introduit la question par une réflexion sur l’ambiguïté des termes *culture* et *civilisation* et prend ensuite en considération les supports littéraires utilisés en classe de FLE, toujours trop ciblés sur la France et encore peu ouverts aux littératures francophones ou à la ‘littérature-monde’ en français. Elle propose en particulier un état des lieux des recherches récentes sur l’enseignement de la littérature en classe de FLE et un bilan de la place des textes littéraires dans les manuels. Ensuite sont pris en considération les supports artistiques: photographie, peinture, cinéma, chanson. CHNANE-DAVIN invite à exploiter ces ressources, tout comme les documents littéraires, en tant que dispo-

tifs de médiation culturelle utiles pour favoriser la découverte de l'altérité, en accueillant l'approche encouragée dans la version augmentée du CECRL de 2018. La chercheuse ne se limite pas à pointer les obstacles qui limitent le recours aux supports littéraires et artistiques mais offre aussi des suggestions méthodologiques et pratiques pour les contourner, par exemple en invitant à exploiter les guides pédagogiques des manuels pour combler les éventuelles lacunes culturelles des enseignants de FLE dans certains domaines des arts ou de la production littéraire à l'extérieur de la France.

La cinquième partie offre un complément d'informations sur l'évolution des savoirs disciplinaires nécessaires dans l'enseignement des langues, concernant les différentes composantes du français (lexique, grammaire, discours, phonétique), la notion d'interlangue et de compétence interculturelle (Corinne WEBER, "Étudier la langue française dans la perspective FLE", pp. 197-249).

Si cet ouvrage, qui se veut un outil de synthèse, ne peut traiter de façon exhaustive toutes les connaissances concernant la francophonie et l'enseignement du français, il a le mérite de faire ressortir de façon convaincante l'urgence d'une intégration de la dimension francophone et de la variation de la langue dans la formation des enseignants et dans les pratiques pédagogiques. Une riche "Bibliographie" (pp. 335-349) permettra aux lecteurs qui le souhaitent de repérer d'autres lectures fructueuses pour approfondir les différentes thématiques abordées.

Cristina BRANCAGLION

Coraline PRADEAU, *Politiques linguistiques d'immigration et didactique du français. Regards croisés sur la France, la Belgique, la Suisse et le Québec*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2021, 311 pp.

Coraline PRADEAU, spécialiste de didactique des langues, présente un ouvrage ancré dans son expérience professionnelle d'enseignante de FLE (en France et à l'étranger) et issu de sa thèse de doctorat, récompensée par le *Prix de thèse des Presses Sorbonne Nouvelle* en 2019. Communément appelées *politiques linguistiques d'intégration*, ces initiatives destinées aux populations migrantes en Belgique, en France, en Suisse et au Québec sont analysées en tant qu'actions visant à favoriser l'intégration par la connaissance et l'apprentissage de la langue nationale. Dès le titre de l'ouvrage de PRADEAU, elles sont désignées comme *politiques linguistiques d'immigration*,

puisque l'étude "ne prend pas pour acquis que ces politiques aient pour objectif implicite ou pour finalité ultime l'intégration de ces populations" (p. 13). Les aménagements linguistiques et les idéologies qui entrent en jeu dans chacune des quatre nations prises en considération sont analysés à travers une perspective comparative dans plusieurs domaines: la didactique, la sociolinguistique, l'histoire de l'immigration, le droit public, les sciences politiques et la sociologie. Dans ce contexte pluridisciplinaire, l'approche politologique joue également un rôle pour le processus d'analyse critique du discours appliqué aux "déclarations d'intention des acteurs des politiques linguistiques" (p. 26), permettant de détecter les idéologies politiques et linguistiques véhiculées par les discours institutionnels sur l'immigration et l'intégration.

L'ouvrage se compose de deux sections divisées, à leur tour, en cinq chapitres. La première section (pp. 17-151), intitulée "Argumentaire, planification et présupposés idéologiques", contient les trois premiers chapitres – "Politiques linguistiques: cadre d'étude et présentation des contextes" (pp. 17-68); "La langue, facteur indissociable des politiques d'immigration et d'intégration" (pp. 69-105) et "L'intégration: un kaléidoscope terminologique" (pp. 107-151). Cette section se concentre sur les argumentaires des politiques linguistiques, sur la planification et, en particulier, sur les hypothèses idéologiques qui entrent en jeu dans l'organisation des politiques linguistiques pour les quatre contextes francophones analysés. Cette première section s'ouvre sur un aperçu des différentes notions associées à la politique linguistique, où l'auteur présente le cadre historique à partir des contextes analysés des années 1970. Toujours d'un point de vue historique, elle décrit les politiques linguistiques d'immigration dans leur relation avec l'intégration de la population migrante et la cohésion sociale, montrant que ces politiques sont généralement considérées comme un élément de promotion de la langue nationale au regard de la population migrante. À travers une analyse qui croise les parcours migratoires, l'intégration des migrants et les politiques linguistiques, PRADEAU établit également, pour les quatre contextes francophones, une typologie et une évaluation des politiques linguistiques d'immigration et des processus par lesquels l'intégration des étrangers est institutionnalisée. Dans cette section, l'auteur répond à l'une des principales questions de sa recherche, en identifiant le moment où, pour chacune des quatre réalités présentées, la connaissance linguistique de la population migrante est devenue un enjeu politique, et en analysant ses résultats. La perspective comparative utilisée permet d'établir si ces politiques ont un caractère principalement national ou si, au contraire, elles ont des points communs au niveau transnational. À travers une analyse minutieuse et une évaluation politologique des

documents législatifs disponibles pour chacun des quatre contextes francophones, l'auteur trace autant de profils qui lui permettent d'analyser l'existence de liens entre les idéologies linguistiques à la base des contextes étudiés et les fondements idéologiques des politiques linguistiques d'immigration mises en œuvre. Au niveau européen, les politiques linguistiques examinées présentent un certain degré de similitude et, d'un point de vue plus large, pour les quatre contextes francophones, la langue représente un élément fondamental de l'identité nationale, bien qu'avec leurs différences respectives. Si la situation française a évolué "entre construction mythique d'un État-Nation centralisant et reconnaissance tardive d'une diversité linguistique territoriale" (p. 33), en Belgique, il est nécessaire d'examiner les compromis politiques qui se cachent derrière la création d'un État fédéral trilingue. Le multilinguisme proverbial de la Suisse, quant à lui, appelle un raisonnement plus large qui va au-delà du stéréotype. Au Québec, depuis la fin des années 1970, la politique linguistique "a pour but de protéger la vitalité linguistique du français, face à l'anglais" (p. 67). Ici aussi, l'approche comparative employée s'avère être un outil qui permet d'observer avec une extrême précision et d'une façon diachronique les spécificités et les différences des divers modèles d'intégration comparés. Un corpus composé des discours politiques et institutionnels des quatre réalités francophones est également constitué, dans le but d'analyser la définition qu'ils donnent du concept d'intégration des populations immigrées. L'analyse est menée autour d'une série de termes clés qui identifient la nature des politiques publiques destinées aux ressortissants étrangers: *intégration, assimilation, adaptation, insertion et inclusion*. L'analyse multidisciplinaire des idéologies et des rhétoriques linguistiques utilisées dans les discours traitant de ces politiques, à la lumière d'éléments sociologiques et de la didactique des langues, "rend compte de l'influence des imaginaires collectifs sur les modèles de gestion de la pluralité linguistique et culturelle des ressortissants étrangers" (p. 109).

La seconde section (pp. 155-265), intitulée "Aménagements, législations et évaluations", contient les deux derniers chapitres – "Aménagements linguistiques d'immigration: exiger, évaluer et former" (pp. 156-235) et "L'enseignement du 'français au migrants': contextualisation et disciplinarisation" (pp. 237-265) – et se concentre sur la connaissance et l'apprentissage de la langue par les adultes migrants. L'auteur considère, dans une perspective diachronique, les politiques législatives qui réglementent les aménagements linguistiques pour l'immigration, les niveaux de compétence nécessaires pour obtenir la nationalité sans négliger, pour cette dernière, les mesures éthiques et civiques des autorités administratives. À partir de l'analyse des prérequis linguistiques prévus par le cadre juridique des pays examinés

et de la manière dont le niveau linguistique est évalué pour obtenir la nationalité, PRADEAU met en évidence une systématisation du processus de sélection. De plus, dans trois des contextes considérés, on retrouve une hiérarchie des exigences: en France, en Belgique et en Suisse, “plus les droits conférés par le statut juridique sont importants, plus les exigences sont élevées” (p. 173). Cela montre qu’une unité de mesure pour l’intégration des citoyens étrangers est prévue dans chaque communauté nationale et, par conséquent, que des éléments idéologiques et politiques sont en jeu. Cette seconde section présente également une analyse approfondie des preuves que les candidats à la nationalité belge, française ou suisse doivent présenter pour démontrer leurs compétences linguistiques. On observe donc comment les tests linguistiques sont devenus de plus en plus déterminants pour les demandeurs de nationalité dans le processus de démonstration d’intégration linguistique. PRADEAU présente également une étude approfondie des tests observés dans les institutions de formation et illustre les résultats des entretiens avec les responsables de ces tests en France, en Belgique et en Suisse, ce qui lui a permis d’identifier les conditions linguistiques requises aux ressortissants étrangers. L’analyse comparative met en évidence plusieurs divergences entre le contenu des tests de langue et la manière dont ils sont administrés, ouvrant la voie à une réflexion et démontrant certainement une marge d’amélioration. La seconde section comprend également une analyse comparative et diachronique extrêmement détaillée des programmes de formation linguistique pour les adultes migrants proposés par les quatre contextes francophones examinés, qui tient compte de nombreux éléments, notamment la durée de la formation, l’accessibilité, le nombre total d’heures, le niveau de langue à atteindre et la présence d’éléments d’intégration civique. Le dernier chapitre de l’ouvrage (pp. 237-265) présente une reconfiguration possible de l’enseignement du français aux étrangers dans le cadre de l’obtention de la nationalité. L’enseignement des langues est examiné à travers une étude comparative entre le FLS, qui est plus orienté vers le multilinguisme, et le FLI, entendu comme *Français Langue d’Intégration*, qui tend plutôt au monolinguisme. PRADEAU illustre la possibilité d’un nouveau français fonctionnel pour la population migrante, qui prend en compte non seulement la catégorie des migrants en tant que public spécifique, mais aussi une série de besoins liés à l’apprentissage de la langue et plus encore, en vue d’une réelle intégration. L’analyse des objectifs, des besoins et des actes de parole spécifiques montre que “l’approche didactique privilégiée est héritée de la tradition fonctionnelle/comcommunicative” (p. 252), tant pour les éléments cités ci-dessus que pour “la recommandation faite aux formateurs de suivre une approche par compétences” (*Ibid.*). Concernant la question des enseignants et de leur formation, il est possible de voir que, malgré les efforts déployés

pour accroître la qualification des formateurs, l'enseignement du français aux migrants peine à atteindre l'autonomie nécessaire en raison de sa dépendance encore forte des enjeux politiques.

Alessia DELLA ROCCA

Il Tolomeo, vol. 23, décembre 2021, <https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni4/riviste/il-tolomeo/2021/1/>

La section *Varia* du dernier numéro du journal d'études postcoloniales de l'Université Ca' Foscari de Venise *Il Tolomeo* nous invite à réfléchir sur la langue et la traduction, en particulier sur l'utilisation de cette dernière en relation avec la communication interculturelle et sur le traitement du plurilinguisme.

Dans l'article "Le cas de *La Locandiera* de Carlo Goldoni au Québec", Paola PUCCINI (pp. 189-204), analyse l'expérience interculturelle de la traduction comme forme de création d'un espace de partage où se rencontrent les différences. La version du traducteur québécois d'origine italienne Marco MICONE, publiée en 1993 chez Boréal, s'avère très réussie. La communication interculturelle et la traduction intralinguistique sont les thématiques qui se trouvent au cœur de cette étude. Pour la première, l'auteur analyse la pratique de médiation et de création des formes inédites et créatives; pour la seconde, elle en examine trois aspects clés, à travers la théorie de la communication interculturelle de Jean-René LADMIRAL. Le but étant d'observer dans quelle mesure la traduction intralinguistique de *La Locandiera* devient un paradigme qui ouvre à l'étude des caractéristiques de la communication interculturelle, l'article présente les raisons subjacentes à la traduction en italien des apartés goldoniens. Paola PUCCINI nous montre brillamment comment Marco MICONE entend la littérature comme un outil de médiation et d'expression de la communication interculturelle et comment la langue du texte cible se transforme en une "nouvelle langue aux propriétés interculturelles". L'analyse se concentre ensuite sur les caractéristiques de la posture du traducteur, qui se présente comme un facilitateur de la compréhension et un médiateur entre langues et cultures différentes, dans le but d'assumer le rôle "d'organisateur et d'animateur de rencontres interculturelles" (p. 194). Finalement, Paola PUCCINI examine, en nous offrant de nombreux exemples, les effets sur le public cible de cette rencontre entre langues et cultures: nous observons comment les apartés goldoniens, auxquels MICONE donne une nouvelle fonction qui rend compréhensible l'étrangeté, représentent un espace commun de

signification, où le public apprend à recevoir chez soi ce qui est *autre* en partageant la signification de la langue italienne, malgré l'étrangeté dont elle est porteuse.

Cristina SCHIAVONE, dans son article "Traitement du plurilectalisme dans *Camp de Thiaroye* et *Campo Thiaroye* d'Ousmane Sembène: entre omission et adaptation" (pp. 269-280) aborde la problématique du transfert de la variation linguistique et des écarts par rapport à la langue standard dans une analyse qui concerne la version originelle (VO) et la version italienne (VI) du long-métrage. En observant comment cette problématique a toujours représenté un élément controversé dans le domaine de la traduction, l'auteur constate que, dans la plupart des cas, la solution dépend complètement de la sensibilité du traducteur, tout comme de sa créativité et inventivité. La présence de la variation diastratique et du plurilinguisme dans les deux objets de recherche les rend particulièrement appropriés à cette analyse, qui nous montre comment SEMBÈNE utilise le maniement linguistique pour démystifier le mythe colonial. Les langues et les variétés présentes dans le film – français, joola, wolof, mossi, anglais et allemand avec le sociolecte du 'français tirailleur' – sont soit doublées soit sous-titrées: la première stratégie étant la plus employée alors que la seconde concerne presque exclusivement toutes les langues, à l'exception du français et du français tirailleurs. Ces stratégies montrent l'intention et le soin pris par le traducteur dialogiste de présenter en VI les dialogues intégraux, pour que la diversité linguistique émerge et arrive intacte au public de la langue cible. À travers son analyse précise et riche en exemples, SCHIAVONE nous montre le soin et l'attention que le traducteur dialogiste emploie – par le biais de nombreuses stratégies – dans les choix opérés tant pour le doublage que pour le sous-titrage. Cela permet le respect de toutes les variations dans le passage de la VO à la VI, tout comme le respect de la volonté de SEMBÈNE de faire émerger la diversité linguistique, culturelle et les individualités africaines.

Alessia DELLA ROCCA

Nicolas LEFRANÇOIS, *Gestion du plurilinguisme au Grand-Duché de Luxembourg. Politiques linguistiques d'intégration au Luxembourg*, L'Harmattan, 2021, 228 pp.

Dans cette vaste et profonde étude, Nicolas LEFRANÇOIS analyse la spécificité du contact des langues au Grand-Duché de Luxembourg et des solutions de gestion communautaire adoptées pour gérer la

pluralité des langues et des cultures présentes sur son territoire. Cet ouvrage est issu de la thèse de doctorat que l'auteur a élaborée à l'Université Paul-Valéry Montpellier III, entre octobre 2015 et octobre 2019.

Quatre chapitres le composent, tout au long desquels est proposée “une tentative de modélisation des politiques linguistiques nationales dans le cadre de l'insertion et de l'intégration des populations étrangères” (p. 11), tout en tentant de répondre à la question de “comment intégrer des étrangers dans un contexte multilingue tel que celui du Grand-Duché de Luxembourg” (p. 15). LEFRANÇOIS, par ailleurs professeur de FLE, notamment auprès d'institutions européennes, questionne la ‘triglossie luxembourgeoise’ (luxembourgeois, français, allemand) pour l'élargir à une ‘pluriglossie’ au sein de laquelle l'anglais occupe une place importante, en tant que langue de travail (le rôle central que joue le Grand-Duché pour les institutions européennes expliquant sans doute cela), mais une pluriglossie surtout enrichie des langues issues des mouvements migratoires, telles le portugais, l'italien et les langues slaves du sud. En effet, de ce territoire au contexte particulier mais “méconnu hors de la sphère géographique de ce petit pays” (p. 15), LEFRANÇOIS s'attelle à décrire et définir la spécificité qui relève certes du domaine juridique (le pays est officiellement trilingue puisque le luxembourgeois, l'allemand et le français “se partagent un seul et même territoire de dispersion”, p. 15) mais qui, au gré de mouvements historiques, politiques et économiques, a vu se mettre en place d'autres langues (qui ne bénéficient pas d'une reconnaissance *de jure*) et avec lesquelles il faut néanmoins compter, de sorte qu'une compétence plurilingue y est “sinon obligatoire, du moins nécessaire” (p. 15) de la part de tous les individus qui interagissent dans cette réalité. Ainsi, sont interrogés les rapports de force et d'équilibre coexistant entre toutes ces langues, les modalités de leur cohabitation, ainsi que les enjeux de leur appropriation; et si, avec BOYER, il apparaît que “la gestion communautaire du plurilinguisme ne pose pas de problème majeur”, on ne peut pour autant évacuer les tensions ou les aménagements “pragmatiques et circonstanciels” qui se sont rendus nécessaires (p. 16).

Le premier chapitre (pp. 21-46) dresse le “Cadre théorique et épistémologique du champ des politiques linguistiques”, décliné en contextes historique, sociologique et linguistique, du plurilinguisme au Luxembourg. Partant à la recherche d'une “généalogie d'un plurilinguisme séculaire” (p. 21) LEFRANÇOIS affirme que “l'histoire du Luxembourg porte les germes de son plurilinguisme actuel”, ce qui lui fournit l'occasion de dresser un portrait linguistique et historique à partir de 963 jusqu'au milieu du XIX^e siècle, durant lequel le ‘jeu des migrations’ et la pauvreté ont comporté, par exemple, une forte émigration de la population luxembourgeoise principalement vers la

France et les États-Unis. Les liens forts que les émigrés en France maintenaient avec leurs familles d'origine expliquent l'influence du français dans le lexique du Grand-Duché, lexique qui, déjà, démarque le luxembourgeois oral du *Hochdeutsch*. À l'inverse, avec la découverte, à la fin du XIX^e, de gisements de fer dans le pays et le besoin d'une main-d'œuvre abondante nécessaire pour le développement de la sidérurgie luxembourgeoise, le pays connaît l'arrivée de main-d'œuvre allemande mais surtout italienne (celle-ci arrivant dès 1892). Au cours de ce chapitre, LEFRANÇOIS ne cesse de mettre en relation, de manière circonstanciée, ponctuelle et très claire, les liens entre la situation linguistique du pays et les mouvements démographiques, en s'attardant bien évidemment sur l'année 1839, qui fait du Luxembourg un pays officiellement bilingue (allemand et français); il faudra attendre 1984 pour que le luxembourgeois reçoive une reconnaissance institutionnelle.

C'est donc au XX^e siècle que s'affirme le trilinguisme dans ce territoire, phénomène auquel s'adjoint ce que l'auteur appelle "l'internationalisation économique du Luxembourg", à savoir que "L'écologie linguistique du Luxembourg connaît un nouveau bouleversement à partir des années 1980 à la suite du développement économique du pays dû au renforcement de l'activité financière et à l'installation des organismes institutionnels européens" (p. 31). Ainsi, si le français a renforcé sa position "en tant que langue véhiculaire intercommunautaire et professionnelle" (p. 31), c'est au développement du secteur tertiaire (en particulier les métiers de construction) que l'on doit l'arrivée massive de main-d'œuvre en provenance du Portugal et de l'Italie. Ceci explique que "la communauté portugaise constitue aujourd'hui la plus importante en volume parmi tous les étrangers résidents [...] en 2017 (soit 16,4 % de la population totale)" (p. 32). Reprenant à FISHMAN les quatre typologies de diglossie avec ou sans bilinguisme et de bilinguisme avec ou sans diglossie, LEFRANÇOIS en vient à dégager, encore une fois, la spécificité de la configuration luxembourgeoise dans laquelle "deux diglossies sont emboîtées" (p. 40), greffées de représentations différentes. Il s'en dégage une "constellation multilingue luxembourgeoise" où, si le conflit linguistique est absent, des tensions existent entre communautés puisque les "langues [...] jouent pleinement ce rôle de reconnaissance et de délimitation" (p. 44) entre les communautés, à savoir les Luxembourgeois trilingues, comme symbole de leur appartenance à la communauté nationale; les immigrés portugais et italiens bilingues – d'un bilinguisme qualifié de "administrativement fonctionnel" (p. 44) et les expatriés et eurocrates "appartenant aux catégories socioprofessionnelles supérieures qui pratiquent un bilinguisme anglais/langue maternelle" (p. 44). Toutefois, le luxembourgeois demeure "un élément clé pour une intégration auprès des autochtones" (p. 45).

C'est ici que s'insère le deuxième chapitre ("Cadre empirique et enquête de terrain", pp. 47-106), qui, par une enquête de terrain va interroger la sociolinguistique luxembourgeoise, les politiques linguistiques et l'intégration des étrangers. Les politiques linguistiques luxembourgeoises y sont analysées à l'aune d'une enquête par questionnaire menée auprès de 95 résidents étrangers, fréquentant des cours de FLE et sur la constitution d'un corpus d'entretiens. Le questionnaire, distribué sur une durée de trois ans et rédigé en trois langues, a permis de mettre en évidence "les choix, comportements et stratégies linguistiques adoptés par les personnes étrangères installées au Luxembourg" (p. 50). Sont abordées, mises en perspective et problématisées, de manière rigoureuse et critique, les politiques éducatives publiques luxembourgeoises, mais ce sont surtout les problématiques de l'intégration scolaire en contexte plurilingue qui y sont approfondies, tant au niveau des dysfonctionnements diglossiques, des décrochages scolaires, de l'inadéquation du CECRL, de la détresse linguistique (en particulier dans le conflit entre trilinguisme institutionnel et réalités empiriques). LEFRANÇOIS y met à jour le fait que "Le système scolaire luxembourgeois, méthodologiquement structuré autour du trilinguisme national, présente un visage très sélectif" (p. 71) et que, selon lui, "L'école luxembourgeoise souffre de déperdition d'efficacité qui peut, au moins partiellement, être imputable au régime linguistique difficile à assumer par les élèves" (p. 72). C'est le "manque de cohérence du système et d'adéquation avec la société" qui conduit à des "profils linguistiques personnels problématiques et inadaptés" (p. 77) et qui est pointé du doigt, comme le relèvent certains des formateurs interrogés. La transcription soignée des entretiens est, sur ce point, comme sur tant d'autres, édifiante et éclairante.

Le troisième chapitre ("Intégration et insertion professionnelle", pp. 107-174) aborde la question des langues dans le contexte socio-professionnel et met en relief l'existence de "plurilinguismes différenciés" (p. 124) et de variétés sociolectales professionnelles (p. 126). Nous pensons que l'un des éléments fondant l'originalité et l'intérêt que tout un chacun peut (ou se doit de) avoir envers la question de l'intégration des populations venant d'ailleurs, c'est bien la section de chapitre consacrée aux politiques et stratégies d'intégration (p. 129 et suivantes). LEFRANÇOIS ne manque ainsi pas de relever comment "la distorsion entre le discours officiel plaçant le luxembourgeois comme langue d'intégration et l'expérience [...] mène les candidats à l'intégration à des situations sans issue [...]" (p. 141). Tout cela est corroboré par un nombre significatif de témoignages livrés par différents acteurs de ces 'stratégies linguistiques d'intégration'.

Le quatrième chapitre ("L'édification de l'identité luxembourgeoise", pp. 175-200) tente de baliser la question de l'identité nationale, en fonction non seulement d'un ancrage culturel ou historio-

graphique, mais surtout sur des “réagencements diglossiques” (p. 196) posés par la reconnaissance légale et officielle du luxembourgeois en 1984.

L'ouvrage se termine par un regard résolument tourné vers le futur, en particulier vers “Le projet de réforme constitutionnelle [qui] reconfigure également le statut linguistique des citoyens nationaux qui ne sont plus des ressortissants trilingues mais des luxembourgeois qui parlent aussi le français, l'allemand et parfois l'anglais” (“Conclusion générale”, pp. 201-204: p. 203).

Thérèse MANCONI

Davy BIGOT, Denis LIAKIN, Robert A. PAPEN, Adel JEBALI et Mireille TREMBLAY (dir.), *Les français d'ici en perspective*, Québec, Presses de l'Université Laval (“Les voies du français”), 2020, 194 pp.

Principalement destinés aux spécialistes, les volumes collectifs publiés par cette collection, et ce recueil en particulier, ont le très grand mérite de présenter des recherches et des analyses méthodiques originales qui portent sur différents aspects des français d'Amérique. Dans la “Présentation générale” (pp. 1-6), Davy BIGOT fait l'historique des colloques “Les français d'ici” et souligne que le volume réunit huit études issues des communications présentées lors de la septième édition du colloque qui a eu lieu à l'Université Concordia de Montréal en 2018. Les contributions abordent des thèmes variés sur les français acadien et québécois et également sur celui parlé en Louisiane.

L'article de Wladislaw CICHOCKI et Yves PERREAULT, (“Vers une analyse dialectométrique du français parlé au Nouveau-Brunswick: l'apport de la variation phonétique” pp. 7-33), ouvre le recueil et propose une description détaillée de “l'espace dialectal francophone au Nouveau-Brunswick” (p. 7). Il s'agit d'un texte très riche de données statistiques qui s'adresse surtout à des spécialistes du français parlé en Acadie. À travers l'analyse dialectométrique d'un corpus oral (RACAD) constitué de phrases lues par 140 locuteurs natifs vivant dans cinq régions du Nouveau-Brunswick (“nord-ouest; nord; nord-est; sud-est et région urbaine de Moncton-Dieppe”), les auteurs se donnent trois objectifs principaux: comprendre l'organisation de “l'espace dialectal phonétique” de ces régions linguistiques de l'Acadie des Maritimes; voir s'il existe des “aires”, en établissant les “frontières entre les aires” dialectales, et comprendre quels sont les “éléments phonétiques qui définissent

les modèles géolinguistiques observés” (p. 11). À l’aide de deux méthodes statistiques – “analyse des correspondances multiples” et “classification ascendante hiérarchique” – et de la plateforme “Gabmap”, les auteurs se proposent de cartographier les données dialectales concernant trois variables phonétiques: le “R en attaque syllabique, le R en coda syllabique et l’assibilation de /t, d/” (p. 15). Après avoir discuté les résultats obtenus, Wladislaw CICHOCKI et Yves PERREAULT sont en mesure de confirmer que l’espace dialectal au Nouveau-Brunswick est constitué de cinq zones dialectales dont trois se trouvent au nord (la ville d’Edmundston, le Nord et le Nord-Est) et deux au sud (la région urbaine de Moncton-Dieppe et le Sud-Est). Ils précisent ensuite que la variable phonétique qui joue un rôle très important dans la définition des aires dialectales existantes est le “R en attaque syllabique”, tandis que “l’assibilation” et le “R en coda” sont moins importants. En guise de conclusion de leur étude, les auteurs remarquent que dans les zones plus éloignées du Québec (les zones du sud), la fréquence des variantes est plus élevée, tandis que dans les zones voisines du Québec (les zones du nord) on observe une fréquence plus élevée “des variantes attestées en français laurentien” (p. 29).

Dans la deuxième contribution du recueil, “L’espagnol, une langue administrative? Le multilinguisme et le français écrit des gouverneurs hispanophones de la Louisiane coloniale” (pp. 35-50), Jenelle THOMAS se penche sur la relation existante entre le français et l’espagnol pendant la période espagnole louisianaise. Elle cherche tout d’abord à comprendre quelle était la langue utilisée dans l’administration de la colonie. Elle tente ensuite de voir quelles étaient les particularités orthographiques du français utilisé par les hispanophones à travers l’étude de documents écrits rédigés par trois gouverneurs de la colonie entre 1777 et 1797. L’auteure analyse à la loupe un corpus constitué de 421 lettres écrites ou reçues par les gouverneurs de la Louisiane, majoritairement en espagnol (“les gouverneurs préfèrent rédiger leur correspondance en espagnol”, p. 40), puis en français (“le nombre de lettres en français reçues est plus élevé que celui des lettres écrites” en français, p. 41), mais également en anglais. Il en découle que les gouverneurs et les fonctionnaires, et dans une moindre mesure les soldats, pouvaient communiquer dans plusieurs langues. Ce que Jenelle THOMAS remarque avec intérêt, c’est que dans les lettres écrites en français par les trois gouverneurs de l’époque, l’orthographe est très variable (p. 43). Par exemple, les signes diacritiques (les accents circonflexe, grave et la cédille) sont en grande partie absents; on utilise la diphtongue <oi> à la place de <ai> dans des mots tels que “anglois; francois; etoit”; les participes passés des verbes sont contaminés par le passé simple avec des terminaisons en <t> comme dans “s’il etoit prit” (p. 44). En guise de résumé de sa contribution, l’auteure souligne dans

la conclusion que la caractéristique principale de la période espagnole de la Louisiane était le multilinguisme et que l'orthographe des lettres écrites en français était très variable.

La troisième étude du volume s'adresse, comme la première, à des spécialistes du domaine: "Un siècle à haute voix: aspects temporels et géographiques du changement de timbre des voyelles pré-rhotiques en français laurentien" (pp. 51-82). Hugo SAINT-AMANT LAMY se sert des données présentes dans l'*Atlas linguistique de l'est du Canada* (ALEC) et dans *Phonologie du français contemporain* (PFC pour étudier l'évolution du système vocalique pré-rhotique en français laurentien tout au long du XX^e siècle. Son objectif est de proposer une description acoustique et d'observer l'évolution de la prononciation "plus ouverte et plus postérieure des voyelles /i y u ɜ œ ɔ ɒ/" contenues par exemple dans les mots "kir, cure, court, Caire, cœur, corps, quart" (p. 51). À la fin de son étude, il remarque que "le changement affectant /i y u ɜ œ ɔ ɒ/ se manifeste par une montée de F1 et de F3, ainsi qu'une baisse de F2. Ces observations acoustiques ont [...] été interprétées comme une ouverture et une postériorisation systématique des voyelles devant /R/ final" (p. 77). D'après l'auteur, ces nouvelles prononciations des voyelles pré-rhotiques sont apparues dans l'ouest du Québec (Trois-Rivières et Sherbrooke) dans les années 1920 et se sont ensuite diffusées tout d'abord dans les régions de Montréal et de Québec et ensuite ailleurs dans la Province (p. 78).

La phonétique, en particulier la diction, est également le sujet du quatrième article du recueil dans lequel Cristina BRANCAGLION, une habituée des publications scientifiques dans la collection "Les voies du français", propose une analyse fine du programme d'enseignement de Madame Jean-Louis AUDET, fondatrice en 1913 de l'une des plus anciennes écoles de diction de Montréal: "Madame Audet et l'enseignement de la diction à Montréal (1930-1970)" (pp. 83-108). Pour mener à terme son étude, l'auteure a utilisé comme sources les manuels, les notes, des enregistrements de cours de Madame AUDET et également des articles publiés dans la revue de la Société du Bon Parler Français au Canada (p. 85). Ainsi, après avoir tracé le portrait de cette pionnière de l'enseignement du français oral, Cristina BRANCAGLION présente tout d'abord les textes que Madame AUDET a utilisés dans ses cours pour corriger la diction des enfants et des adultes, les cours radiophoniques de phonétique, les conférences et les articles publiés pour promouvoir "la bonne diction" (pp. 92-93). Elle décrit ensuite l'organisation des cours de Madame AUDET qui comprenaient la "description des phonèmes étudiés, [la] répétition de quelques mots, [la] lecture d'un texte littéraire et [la] correction du vocabulaire" (p. 95). Il s'agissait, comme le souligne l'auteure de la contribution, d'une approche normative et correctrice. Il fallait, en suivant les enseignements d'Adjutor RIVARD et de Georges LANDREAU, "contraster la 'mollesse' de l'articulation" tout en effaçant "les traits typiques de la prononciation canadienne-française" (p. 96). C'est surtout

sur la diphtongaison des voyelles longues et sur la prononciation de la graphie *-oi* que madame AUDET a déployé le plus d'efforts pour tenter de corriger la diction des Canadiens français de l'époque. Avec cette étude, Cristina BRANCAGLION nous fait découvrir un personnage hors du commun et nous plonge dans le passionnant débat linguistique qui a caractérisé la première partie du XX^e siècle au Québec.

Avec sa contribution, Anne-Josée VILLENEUVE se propose de démontrer, contrairement à plusieurs idées reçues, qu'il existe bel et bien en français du Québec un "style soutenu": "Variation stylistique et accommodation langagière: l'interrogation totale en français québécois soutenu" (pp. 109-130). Pour atteindre son objectif, l'auteure analyse la variation stylistique d'un animateur d'émissions télévisées chargé d'interviewer 24 personnalités au cours de l'émission *On prend toujours un train*, diffusée à Radio-Canada entre 2008 et 2013. Elle analyse en particulier les "variantes de l'interrogation totale", c'est-à-dire "les questions auxquelles on peut répondre par 'oui' ou par 'non'" (p. 114). L'attention est portée sur quatre variantes: "l'inversion pronominale, *est-ce que*, SV et la particule *-tu*" (p. 118). Les résultats obtenus montrent que l'animateur utilise un grand nombre de "questions 'intonatives' de type SV", puis il y a également un nombre important d'occurrences de la variante *est-ce que* qui augmentent surtout lors du vouvoiement, variante celle-ci qui dépasse le nombre d'occurrences de l'inversion ou de la particule postverbale *-tu* utilisée uniquement lors du tutoiement (pp. 123-124).

Alice TREMBLAY, quant à elle, s'intéresse aux emprunts verbaux à l'anglais en français québécois en analysant un corpus de chansons de locuteurs haïtiens qui sont nés ou qui ont grandi au Québec: "Emprunts verbaux dans le français de la communauté haïtienne du Québec" (pp. 131-151). Pour faire ressortir la particularité de ces emprunts verbaux, l'auteure compare ensuite les résultats obtenus avec les emprunts verbaux qui existent dans les textes des chansons d'un groupe québécois (Loco Locass) et d'un groupe acadien (Radio Radio). Le but de cette double comparaison est de vérifier si l'influence du créole haïtien détermine la nature des emprunts verbaux intégrés dans le français des rappeurs d'origine haïtienne nés ou ayant grandi au Québec. Après l'analyse des occurrences trouvées dans les textes de ces rappeurs, Alice TREMBLAY remarque que les emprunts verbaux à l'anglais sans intégration morphologique de leurs chansons "suivent un paradigme différent" par rapport aux emprunts trouvés aussi bien dans les textes des chansons des rappeurs québécois (p. 139), que dans ceux des rappeurs acadiens, qui intègrent morphologiquement les emprunts verbaux à l'anglais (p. 143). Il s'agit d'après l'auteure de l'influence du créole haïtien qui ne présente pas de morphologie verbale.

L'avant-dernière contribution, d'Anne BERTRAND, porte sur les propriétés sémantiques de l'adverbe *vraiment* en français du Québec lorsque cet adverbe apparaît entre l'auxiliaire et le verbe: "L'adverbe *vraiment* en

français québécois – entre scalarité et véracité” (pp. 153-169). Lorsqu’il est dans cette position, cet adverbe aurait en français québécois deux interprétations possibles: “il peut marquer le doute” comme dans la phrase “Est-ce que Marie a *vraiment* acheté une maison?” ou bien “l’insistance du locuteur quant à la véracité d’une proposition” comme dans la phrase “Oui, elle a *vraiment* acheté une maison”. Toutefois, lorsque cet adverbe porte sur un prédicat de type scalaire, *vraiment* peut être interprété comme un “modificateur de degré”, comme dans la phrase “Marie a *vraiment* acheté une *grosse* maison” où il “reçoit une lecture d’intensificateur” (pp. 153-154). Selon Anne BERTRAND, il faut situer la polysémie de cet adverbe dans “le lexique, et non pas dans la syntaxe” et cela s’explique grâce à ce qu’elle appelle “la condition de controverse” (p. 155). D’après elle, quand cet adverbe marque l’insistance du locuteur et non pas le doute, “*vraiment* véhicule un contenu projectif qui impose des conditions de félicité stricte sur son contexte d’énonciation” (p. 155), mais s’il reçoit une lecture d’intensificateur, il ne véhicule pas un contenu projectif.

Dans la dernière étude, Gretchen McCULLOCH et Jeffrey LAMONTAGNE cherchent à comprendre si la répétition d’une lettre dans un mot (par exemple “amiiiiii”), dans les messages que l’on publie sur Twitter, peut suggérer la présence de traits phonétiques typiques d’une aire géographique de la francophonie (“La phonologie du français sur Twitter” pp. 172-194). Les auteurs analysent ainsi un corpus de 65 millions de messages sur le réseau social publiés à partir de trois régions dans lesquelles on parle trois variétés différentes de français: la région laurentienne du Canada, le nord de la France et le sud de la France. Au cours de leur recherche, ils ont entre autres comparé les mots utilisés dans les messages se terminant par un *e* muet (comme dans “tire”) pour comprendre “si les dialectes dans lesquels cette voyelle est généralement muette (le nord de la France et le français laurentien) diffèrent du dialecte où cette voyelle a un comportement phonologique distinct (le sud de la France)” (p. 172). McCULLOCH et LAMONTAGNE concluent leur contribution en soulignant que la répétition des lettres dans les messages publiés sur Twitter donne des indications très précises sur la variété de français parlée par l’utilisateur du réseau social et que les répétitions témoignent des différences phonologiques entre les dialectes (p. 184).

Nous reconnaissons aux chercheurs qui ont dirigé ce volume collectif le mérite d’avoir choisi des contributions qui proposent des analyses inédites sur des corpus variés et originaux. On souhaite que le prochain volume de la collection “Les voies du français” soit aussi riche en “perspectives” sur les français d’Amérique.

Gerardo ACERENZA

Chantal BOUCHARD, *La langue et le nombril. Une histoire sociolinguistique du Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020, 294 pp. (pdf)

Tous les spécialistes en études québécoises connaissent très bien cet essai incontournable de Chantal BOUCHARD, qui décrit le rapport des Québécois à leur langue à travers une analyse des discours métalinguistiques traitant du français au Québec depuis 1760 jusqu'aux années 1970. Paru pour la première fois en 1998 chez Fides, le volume a donné lieu assez vite, en 2002 (Fides), à une nouvelle édition mise à jour, qui a pu atteindre de nouveaux lecteurs grâce à la version audio réalisée par La Magnétothèque (Montréal, 2003) et à une traduction en anglais par Luise VON FLOTOW (*Obsessed with language: a sociolinguistic history of Quebec*, Toronto, Guernica, 2008).

La réédition que viennent de proposer Les Presses de l'Université de Montréal en 2020 assure à l'ouvrage une circulation encore plus large et immédiate – notamment pour tous ceux qui vivent hors du Québec – grâce à la possibilité d'acheter le volume en ligne en format pdf (à un prix plus économique que le format papier). Il s'agit d'une réimpression de l'édition 2002, avec la "Préface à la nouvelle édition" (pp. 7-12) rédigée à cette occasion, dans laquelle BOUCHARD constatait la diversité des réactions face à la parution de son essai: "Les étudiants [...] sont généralement effarés de découvrir ce qu'on disait de la langue au Québec dans les années 1940 ou 1950, mais ils reconnaissent en même temps, bien souvent, qu'ils sont un peu tirillés entre leur désir d'affirmation identitaire et l'attraction qu'exerce toujours le modèle linguistique de France. J'ai par ailleurs reçu de nombreux témoignages d'amis, de parents, de connaissances qui m'ont affirmé que la lecture de mon ouvrage les avait éclairés sur leurs sentiments à l'égard du français, sentiments complexes et pleins de contradictions" (p. 8). La diversité des sentiments vers le français québécois semble d'ailleurs avoir inspiré la nouvelle image de couverture proposée en 2020, un dessin où se côtoient l'angoisse, l'indignation, l'étonnement, la moquerie.

Cristina BRANCAGLION

Wim REMYSEN, Sandrine TAILLEUR (dir.), *L'individu et sa langue. Hommages à France Martineau*, [Québec], Les Presses de l'Université Laval, 2020, 292 pp.

Les recherches sur la variation du français dans les espaces francophones ont connu un grand développement depuis les années 1980 et représentent aujourd'hui un domaine d'études assez riche et diversi-

fié. Parmi les chercheurs qui ont le plus contribué à l'épanouissement de ces travaux, France MARTINEAU occupe sans aucun doute un rôle de premier plan: pour la quantité de documents qu'elle a collectés et analysés en constituant des grands corpus de données écrites et orales, pour l'étendue de ses intérêts en linguistique nord-américaine, pour le renouveau méthodologique qu'elle a apporté, en particulier dans le domaine de la sociolinguistique historique. Le grand nombre de prix qui lui ont été décernés entre 2004 et 2017 confirment l'excellence de ses recherches et les études réunies dans le présent volume montent la fertilité des terrains qu'elle a explorés. Les coordinateurs de l'ouvrage ont choisi de lui rendre hommage en attirant l'attention notamment sur "la personne derrière la langue" (Wim REMYSEN, Sandrine TAILLEUR, "Introduction", pp. 1-10: p. 5): sur l'individu en tant que locuteur, sur ses pratiques et son rapport à langue, un aspect que MARTINEAU a toujours mis de l'avant dans ses recherches et dont elle a ainsi montré l'importance: "en effet, c'est en s'intéressant [...] à toutes ces voix silencieuses souvent mises de côté dans la Grande histoire, que France Martineau a réussi à faire émerger, après des décennies de recherche, un véritable portrait de l'Amérique francophone, telle que façonnée par ses locuteurs" (pp. 5-6). Cela a abouti à un recueil d'études aux approches variées qui montrent comment la prise en compte des usages individuels peut contribuer à l'avancée des recherches sociolinguistiques.

Le volume est organisé en quatre parties, dont la première ("Individu et usage: état de la question") réunit deux essais qui abordent des questions théoriques. Hélène BLONDEAU ("Du cheminement sociolinguistique des individus: l'apport des études longitudinales à l'étude de la variation et du changement en français parlé", pp. 13-46") décrit les avantages de l'approche longitudinale, qui permet d'observer l'évolution des usages en temps réel à travers des études de cas, des études de tendance communautaire ou des suivis de cohorte. Elle montre ensuite comment les enquêtes menées, dans cette perspective, sur le français parlé à Montréal ont contribué à mettre en relief l'hétérogénéité de cette variété de langue urbaine et, ainsi, à déconstruire certains stéréotypes. Dans l'autre contribution de cette partie, Gilles SIOUFFI réinterroge la notion d'*usage* ("Autour de quelques inflexions historiques de la notion d'usage", pp. 47-63) en retraçant l'origine de ce mot et sa diffusion depuis le XVI^e siècle en le mettant en parallèle avec d'autres concepts, tels que ceux de *grammaire*, d'*analogie*, de *norme*, de *système*, de *répertoire* et d'*idiolecte*. Il montre enfin comment aujourd'hui c'est surtout une conception situationnelle de l'*usage* qui s'avère féconde dans la recherche sociolinguistique, comme le prouvent les travaux de MARTINEAU, qui ont permis non seulement de décrire un état de langue d'autrefois, mais aussi de mieux comprendre quelles étaient

les situations d'emploi, les pratiques, quelle était la "façon d'*user* la langue" (p. 59).

La deuxième partie, "L'écrit", présente les résultats de recherches appliquées à des corpus épistolaires, deux desquels concernent la francophonie américaine. Sylvie DUBOIS ("Quand la Nouvelle-France découvre l'apostrophe", pp. 67-102) s'applique à identifier les facteurs qui déterminent la transmission et la préservation des normes locales en étudiant l'usage de l'apostrophe aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans la correspondance des ursulines de Québec et de La Nouvelle-Orléans; elle constate ainsi que l'emploi de ce nouveau signe de ponctuation se répand lentement dans l'écriture manuscrite des ursulines en Nouvelle-France et essaie d'expliquer ce conservatisme par des facteurs liés à la pratique calligraphique, à la connaissance des principes phonétiques et sémiographiques mais aussi à "l'insécurité linguistique imposée par le conformisme du dogme" (p. 97). L'autre contribution – "Éthos et littératie en contexte francophone minoritaire" (pp. 127-148) – porte sur un corpus louisianais: Émilie URBAIN se penche sur une lettre de 33 pages écrite par une locutrice cadienne vers la fin du XIX^e siècle (lettre de Margoton DU CYPRE MORT du 22 août 1882) et adressée au président de l'Athénée louisianais, organisme de promotion et diffusion de la langue française à La Nouvelle-Orléans. Cette analyse permet d'observer des pratiques vernaculaires régionales et, d'un point de vue discursif, la construction d'un éthos de peu-lettrée conforme aux stéréotypes concernant la communauté cadienne à cette époque, une image de laquelle Margoton essaye cependant de se démarquer en révélant des dynamiques liées à la hiérarchisation sociale et raciale.

"L'oral", la troisième partie de ce volume, présente des articles qui s'intéressent au français parlé. Dans "Cartographier les schibboleths phonétiques du français au Canada" (pp. 151-177), Mathieu AVANZI et André THIBAUT étudient la prononciation de neuf mots d'usage fréquent, qui présentent des voyelles dont le timbre ou la longueur sont articulés de façon différente en français laurentien: *baleine*, *haleine*, *arrête*, *connaissent*, *poteau*, *photo*, *lacet*, *nage*. Basée sur des enquêtes participatives en ligne réalisées en 2016 et 2017, la recherche a abouti à la réalisation d'une série de cartes qui montrent la variabilité diatopique des variantes examinées et permettent l'identification d'aires dialectales correspondant aux zones traditionnelles de la dialectologie canadienne. Raymond MOUGEON, Françoise MOUGEON et Katherine REHNER analysent la variation sociolinguistique dans un contexte francophone minoritaire, en observant huit locuteurs appartenant à trois familles de Welland (Ontario). Leur contribution – "Parcours individuels et variation sociolinguistique au sein de trois familles dans une communauté francophone de l'Ontario" (pp. 179-209) – s'appuie sur des entrevues recueillies entre 2011 et 2015

et est ciblée en particulier sur l'étude de deux variables, l'alternance des connecteurs ça fait que / so / alors / donc et l'emploi de la terminaison verbale *-ont* au présent et à l'imparfait (vu qu'une partie des locuteurs est d'origine acadienne). En adoptant une approche mixte, qui compare les résultats des observations individuelles aux données concernant les autres locuteurs appartenant aux mêmes catégories sociodémographiques, les chercheurs mettent en relief la complexité des mécanismes de transmission de la langue et la multiplicité des facteurs à l'œuvre.

La dernière section, "Parcours individuels", présente les portraits de deux locuteurs francophones. Il est question d'abord d'un agriculteur métis, étudié par Robert A. PAPAN dans "Un homme, ses langues et ses chansons: portrait d'un vieux mitchif de Saint-Laurent-de-Grandin (Saskatchewan), Antoine 'Fracassonne' (Ferguson)" (pp. 235-262). PAPAN s'appuie sur des enregistrements effectués en 1971, quand Antoine FERGUSON, âgé de 87 ans, avait accepté de lui fournir, pendant une rencontre de trois heures, une quantité "de renseignements [...] sur les variétés de langues et la culture des Métis francophones de l'Ouest canadien" ainsi que "plusieurs chansons métisses" (p. 239), qui sont ici étudiées et qui permettent de découvrir quelques particularités du parler mitchif. Enfin, Carmen LEBLANC termine le volume par l'article "Un homme et son parler: étude de dialectologie" (pp. 263-287) où elle s'intéresse à la variation stylistique d'un acadien des Îles-de-la-Madeleine né en 1887. Elle propose une analyse lexicale et morphosyntaxique s'appuyant sur des documents d'archives numérisés (enregistrements d'interviews, de conversations et d'un monologue) et visant à repérer des variations dues à l'auditoire, au registre de parole ou à l'âge. Il en ressort que le locuteur examiné se sert de traits paralinguistiques pour se construire "une identité de conteur fiable et au sens de l'humour" (p. 284); son style, riche en archaïsmes, réfractaire aux emprunts et marqué par l'inversion dans les questions totales, s'avère en ligne avec l'usage typique des contes.

Cristina BRANCAGLION

Anna GIAUFRET, *Montréal dans les bulles. Représentations de l'espace urbain et du français parlé montréalais dans la bande dessinée*, [Québec], Les Presses de l'Université Laval, 2021, 288 pp.

Anna GIAUFRET s'intéresse depuis plus d'une décennie à la bande dessinée (BD) montréalaise, qu'elle a analysée d'après des angles variés dans de nombreuses publications et à laquelle elle consacre ce volume interdisciplinaire qui met en jeu des connaissances multiples

concernant: la BD en tant que forme d'expression artistique; les lieux de création, le marché éditorial et les différents réseaux de diffusion de ce neuvième art; l'espace urbain montréalais et la variation linguistique du français dans un tel contexte. Il s'agit donc d'un volume susceptible d'intéresser un public diversifié et d'offrir un regard multiforme sur la ville de Montréal.

L'ouvrage, structuré en six parties, analyse un ensemble d'albums parus à partir de 2010 et réalisés par des auteur(e)s né(e)s à Montréal ou dans sa banlieue après 1970, résidant dans la ville au moment de la création de leur BD: Sophie BÉDIARD, Luc BOSSÉ, Samuel CANTIN, Vincent GIARD, Pascal GIRARD, Michel HELLMAN, IRIS, Alexandre SIMARD, David TURGEON, ZVIANE. Un sous-corpus de contrôle, pour permettre des comparaisons en perspective diachronique, inclut deux albums réalisés par des auteurs nés dans les années 1960 (Skip JENSEN et Michel RABAGLIATI), bien que parus en 2015. Les analyses linguistiques portent en particulier sur des extraits d'interactions informelles entre jeunes montréalais(e)s.

Après une "Introduction" (pp. 1-15) précisant des questions terminologiques et méthodologiques, le volume s'ouvre par un chapitre qui introduit à "La bande dessinée montréalaise" (pp. 17-55) en présentant les ouvrages de référence, les auteur(e)s – avec un approfondissement concernant la production féminine – les réseaux, les collaborations entre francophones et anglophones. Suit un chapitre sur les "Représentations de l'espace montréalais dans la bande dessinée" (pp. 57-126) où GIAUFRET réfléchit au rapport complexe entre BD, espace représenté et espace représentant et propose un classement des albums en plusieurs catégories: albums fondés sur le territoire, sur le lieu, sur le non-lieu.

La réflexion sur la langue s'ouvre à partir du chapitre 3, "La bande dessinée, un langage particulier" (pp. 127-142), consacré aux caractéristiques de l'oralité, à sa relation à l'écrit, aux possibilités de la BD d'évoquer la langue parlée. Une analyse approfondie est réservée à la langue de la BD, afin d'identifier les éléments qui permettent la représentation du français québécois parlé, notamment la stylisation, procédé qui tend à "mettre dans la bouche [des] personnages les traits langagiers, souvent grossis ou stéréotypés, qui sont censés représenter leur manière de parler, afin d'obtenir un effet de réel" (p. 141). La question de la représentation de l'oral par l'écrit dans la BD est ultérieurement développée, même dans une perspective sémiotique, dans le chapitre 4 ("La représentation du français québécois parlé dans les bandes dessinées des jeunes auteures et auteurs montréalais francophones", pp. 143-158) où GIAUFRET s'interroge sur la fonction des traits linguistiques objet de stylisation et tend à exclure l'hypothèse du recours au stéréotype: "les traits linguistiques vont être orientés plutôt vers un effet identitaire endogroupe, dans le but de générer chez les lecteurs la reconnaissance de leur propre idiolecte" (p. 157).

Le chapitre suivant – “De la variation dans les bulles: questions de lexicque” (pp. 159-210) – présente les résultats des analyses du vocabulaire relevé dans le corpus de BD montréalaises. Le vocabulaire est tout d’abord examiné avec l’objectif d’établir si les québécismes repérés s’avèrent accessibles aux lecteurs non Québécois. À cet effet, GIAUFRET a recherché les 62 unités lexicales retenues dans trois dictionnaires du français québécois: un dictionnaire général adapté d’un dictionnaire élaboré en France et très accueillant vers les québécismes familiers (*Dictionnaire québécois d’aujourd’hui*, 1992), un dictionnaire général conçu sur un corpus québécois (*Usito*), un dictionnaire différentiel en perspective historique (base Québec de la *Base de données lexicographiques panfrancophone*); la recherche a en outre mis à profit d’autres ressources: le *Grand dictionnaire terminologique* de l’Office Québécois de la Langue Française et deux dictionnaires participatifs en ligne, le *Dictionnaire québécois* et *Wikébec*. Les résultats sont encourageants étant donné que, avec des proportions variables selon la politique éditoriale de chaque dictionnaire, la presque totalité des québécismes sont enregistrés au moins dans un des ouvrages consultés, à l’exception d’un anglicisme (*man*) et de l’adjectif *crampant*. GIAUFRET prend aussi en considération les commentaires épilinguistiques relevés dans les BD, concernant les écarts entre le français québécois et le français de France ou l’influence de l’anglais. Elle propose ensuite des analyses de fréquence et quantitatives qui lui permettent d’établir que “la présence de québécismes semble marquer de manière plus significative les bandes dessinées orientées vers l’humour, ainsi que celles à caractère plus intime, liées à un élément fortement identitaire” (p. 180); elle constate en outre qu’“un certain nombre de québécismes lexicaux semblent s’être bien stabilisés dans l’usage du ‘français québécois normal’” (p. 180). La dernière section du chapitre porte sur les anglicismes, sur leur traitement dans les albums étudiés mais aussi – aspect plus rarement abordé dans la littérature sur le sujet – sur les modifications proposées par les correcteurs; une enquête par questionnaire menée auprès des auteur(e)s des BD, des éditeurs et des correcteurs complète et enrichit cette recherche sur l’emploi des anglicismes et sur les représentations qui les concernent.

Le dernier chapitre est dédié aux “Questions syntaxiques et néographiques” (pp. 211-256) et s’ouvre par une section retraçant la polémique qui a fait suite à la publication de la série d’albums *Magasin général* (2006-2009), linguistiquement marqués en fonction de l’évocation d’un contexte québécois rural des années 1920, dont l’analyse fait constater une corrélation entre le marquage lexical et le recours à une syntaxe non standard. Ensuite GIAUFRET examine son corpus de BD en fonction de plusieurs indicateurs syntaxiques et phonétiques représentatifs du “français québécois oral spontané informel” (p. 225), y compris quelques phénomènes partagés avec le reste de

la francophonie, comme certaines omissions du pronom sujet. Le chapitre se termine par une comparaison des données concernant la variation lexicale et la variation syntaxique et par la présentation des résultats d'un sondage auprès des usagers Facebook abonnés au groupe "La bande dessinée québécoise", conçu pour vérifier la perception du marquage québécois de la part des lecteurs.

Soulignons, finalement, la richesse des illustrations proposées, les citations étant souvent des reproductions de planches en noir et blanc ou en couleurs extraites des albums étudiés. Elles contribuent à montrer comment "depuis quelques années le Québec a [...] acquis une assurance linguistique certaine, qui lui permet de mettre en scène et par écrit des pratiques langagières vernaculaires" et de se rendre compte que "la bande dessinée, subissant moins de contraintes normatives que tout autre texte écrit, a joué et jouera un rôle important dans l'établissement d'une norme du français courant parlé au Québec" ("Conclusion", pp. 257-259: p. 259)

Cristina BRANCAGLION

Marty LAFOREST, *États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 112 pp.

En 1996, le débat autour de la qualité de la langue était relancé au Québec par l'écrivain, poète et chansonnier George DOR, qui dénonçait, dans un essai polémique intitulé *Anna brailé ène shot*, la dégénérescence du français québécois, en reprenant les arguments majeurs de la tradition puriste et en attaquant l'école, les éducateurs, les médias. La linguiste Marty LAFOREST avait saisi cette occasion pour répliquer, l'année suivante, par un ouvrage qui présentait le français québécois sous un autre angle et qui aidait le grand public à comprendre le fonctionnement réel de la langue. Cet ouvrage – toujours actuel, vu que "Les mécanismes de base des systèmes linguistiques qu'on y explique sont à l'œuvre aujourd'hui comme hier" (p. 21) – vient d'être réédité, enrichi d'une "Préface" et d'un "Avant-propos" qui permettent d'apprécier sa réception et son influence au sein de la société québécoise.

Rappelons tout d'abord que la préoccupation principale de LAFOREST a été celle de mettre au clair les faiblesses et les limites méthodologiques de l'essai de George DOR, à commencer par le fait qu'il présentait ses propres opinions sur la langue (ses "états d'âme") et

non pas des savoirs linguistiques (“états de langue”); à cela s’ajoutent d’autres insuffisances, qui sont expliquées dans le premier chapitre (“Remise de peine pour une langue condamnée”, pp. 29-34): les exemples sont puisés au hasard dans la rue ou à la télévision et sont transcrits – parfois de mémoire – dans une orthographe irrégulière qui contribue à les stigmatiser comme des énoncés fautifs; ils sont issus d’échanges familiers relevés dans des situations très informelles et ne peuvent donc pas être représentatifs de toutes les situations de discours, ni être attribués de façon exclusive au français québécois; ces échantillons de langue familière sont comparés au français normé, une variété idéale qui relève plutôt de l’écrit. Dans les chapitres suivants, LAFOREST décrit les caractéristiques du français québécois – et parfois, plus généralement, du français oral commun à tous les francophones – en expliquant: la dynamique des différentes variétés du français (“Le français? quel français?”, pp. 35-51), les facteurs sociaux qui influencent la richesse lexicale (“Grands et petits avoir lexicaux: la richesse du vocabulaire”, pp. 53-57), les traits syntaxiques que le québécois oral partage avec d’autres variétés de français et ceux qui le particularisent (“La syntaxe, colonne vertébrale de la langue. Le français québécois souffre-t-il de scoliose?”, pp. 59-64), les caractéristiques typiques de la morphologie de l’oral, qui s’avèrent plus fréquentes chez les locuteurs québécois (“Une pure question de formes”, pp. 65-71), la dynamique des accents et des variantes phonétiques (“Des sons qui font sourire”, pp. 73-83), l’emploi des pronoms d’adresse (“Le Québec à tu et à toi”, pp. 85-92). Le dernier chapitre (“La langue et l’école”, pp. 93-97) invite à envisager le problème de l’échec scolaire en tenant compte des complexités linguistiques du système écrit et de la multiplicité des facteurs sociaux plutôt que de se borner, comme le fait DOR, à blâmer les “perles d’élèves” (p. 94).

Cet essai a permis aux Québécois de se faire une idée plus claire de leur façon de parler, comme le constate Marty LAFOREST elle-même dans l’“Avant-propos” (pp. 17-23) qui introduit cette nouvelle édition: “Plusieurs m’ont dit que cela avait modifié leur perspective sur le français parlé au Québec, qu’ils avaient enfin des arguments pour répondre à un dénigrement qui leur semblait profondément injuste. J’y vois la preuve de la nécessité, pour les linguistes, d’occuper une place dans le débat public qu’ils ont tendance à laisser vacante et qui de ce fait est occupée par d’autres, ceux qui, parce qu’ils écrivent bien, sont persuadés de tout savoir sur le sujet” (p. 17). En s’interrogeant sur les changements intervenus au cours de ces décennies, elle remarque une perception plus positive du français québécois, due à plusieurs facteurs: l’amélioration de l’estime collective (“nous ne sommes plus les porteurs d’eau que nous étions”, p. 22), l’étendue des contextes d’emploi des registres moins formels “qui contribue probablement à donner aux locuteurs plus jeunes une meilleure image de leur façon

de parler” (p. 22), une attitude moins critique vers l’anglais (“L’anglicisme qui était la marque du pauvre est au moins autant, aujourd’hui, celle de ‘l’urbain branché ouvert sur le monde’”, p. 23), une acceptation plus sereine des particularités de cette variété de français, qui cesse d’être comparée au français de France.

Les analyses et réflexions contenues dans cet ouvrage ont sans aucun doute contribué à faire évoluer les représentations concernant le français québécois et à comprendre les limites d’une idéologie linguistique orientée vers une norme unique et abstraite. La préface de Louis CORNEILLER (“Et Marty Laforest vint”, pp. 9-15) – chroniqueur du *Devoir* et professeur au Cégep, qui a contribué à faire connaître l’ouvrage à travers ses activités – rend compte des transformations que ce “trésor pédagogique” (p. 10) a permis, tout en insistant sur la nécessité d’encourager la maîtrise des variétés plus prestigieuses qui, à son avis, “fait encore défaut à trop de Québécois, non par choix, mais par incompétence” (p. 14).

Cristina BRANCAGLION

FRANCOPHONIE D'EUROPE

SIMONETTA VALENTI

Actes de la Société Jurassienne d'émulation, vol. 122, 2019, <https://www.e-periodica.ch/digbib/view?pid=asj-006%3A2019%3A122#4>

L'ampleur de la recherche jurassienne est mise en évidence par la répartition des "Actes 2019": les trois Cahiers qui les composent – *Sciences, Histoire, Lettres et Arts* – sont en effet suivis d'une section intitulée "Chronique Littéraire" et enfin d'une autre, rendant compte de la "Vie de la société".

Le premier Cahier présente les travaux concernant les climats du passé en Suisse dus à Stéphane AFFOLTER, agrémentés par des analyses sur les stalagmites de la grotte de Milandre. Laurent JULLERAT et ses collègues ont étudié par ailleurs la flore de Chasseral, surtout les arbres-habitats, indispensables au maintien de la faune des coléoptères saproxyliques, un type d'insectes liés au bois mort. Un herbier vieux de 200 ans, recueilli par Jean Amédée WATT, est ensuite au centre de l'analyse scientifique de Marc LAMBELET et de ses collaborateurs: il semble bien que les variétés arborées étudiées par ces spécialistes soient antérieures à celles contenues dans le célèbre herbier de Jules THURMANN.

Le Cahier historique comprend l'étude de Jean-René QUENET sur les inscriptions latines dans la ville de Porrentruy, et focalise tout particulièrement les traductions qu'on en a données, ainsi que les différents récits de la région brutruntaine. La planification d'une patinoire au cours des années 1970 est décrite dans l'article de Quentin TONNERRE et Jérôme BERTHOUD.

Les articles de François NOIRJEAN et de Johann BOILLAT évoquent, d'un côté, le processus ayant conduit différentes associations et réalités culturelles, répandues dans toute la région du Jura et jusqu'en France, à converger vers la création de la Société jurassienne d'Émulation; de l'autre, les deux chercheurs rappellent les rapports de dépendance culturelle, mais aussi économique, que cette région a toujours entretenus avec l'étranger, surtout en ce qui concerne les innovations technologiques et la production de matériaux pour l'horlogerie.

Plusieurs textes enrichissent les propositions littéraires du Cahier des Lettres et des Arts, auquel ont contribué bon nombre d'auteurs, comme par exemple, Jean-Pierre ROCHAT, Édouard HÖLLMÜLLER, Édouard CHOFFAT et Yves HÄNGGI, Jacques CHÉTELAT, Alain CORTAT.

Dans la Chronique littéraire sont présentées des contributions de Christiane LIÈVRE-SCHMID, Valéry RION, Philippe WICHT et Dominique SUISSE, accompagnées de textes de Monique GODINAT-CRESTIN, Livia LÜTHI, Élodie PAUPE, et Luc VALLAT. La variété des écrivaines et des auteurs présentés dans le présent volume témoigne une fois de plus du dynamisme artistique et culturel de la région jurassienne.

Daniele UCCELLARI

Corine RENEVEY, *Mousse Boulanger. Femme poésie: une biographie*, Vevey, L'Aire, 2021, 240 pp.

En retraçant la biographie de Berthe NEUENSCHWANDER, Corine RENEVEY décrit le dense réseau de rencontres et de relations qui l'ont impliquée. L'aperçu proposé met en évidence le dynamisme et l'esprit créatif caractéristiques de cette femme qui, sur la scène comme dans la vie privée, est connue sous le nom de Mousse BOULANGER. Après avoir passé son enfance à la maison du Couteau, dans le Jura, BOULANGER s'y éloigne et dévoile, au fil de son adolescence, de nouvelles facettes de sa personnalité. Elle développe une passion vive pour la littérature, se penchant sur des questions peu traitées à l'époque, surtout par des femmes, telles que l'amour, la foi et la sexualité. À cet égard, si l'éloignement de BOULANGER de la foi est manifeste, il est également vrai que son attachement à l'amour restera toujours vivant. En effet, après une période de jeunesse passé sous le signe de la liberté et de l'insouciance, la recherche de l'amour accompagnera constamment la femme de lettres, tant sur le plan personnel que sur le plan professionnel.

La fin de la Deuxième Guerre mondiale coïncide avec la fin de la jeunesse de Mousse BOULANGER. Son adolescence oxymorique, caractérisée par une certaine légèreté d'esprit, aussi bien que par les privations concrètes dues au conflit, la pousse pourtant à ouvrir un nouveau chapitre de sa vie: celui du voyage. Pendant son premier séjour en Angleterre, BOULANGER prend conscience de la fonction indispensable que revêtent la poésie et la liberté dans son existence. Elle suit alors des cours de théâtre à Genève et fait bientôt ses débuts en tant que comédienne. Malgré la mauvaise réussite du récital d'Yverdon dans lequel elle joue avec la troupe de Genève, BOULANGER a l'occasion de faire la connaissance de Pierre HOSTETTLER, connu sous le nom de BOULANGER, qui deviendra son mari en

1955. La carrière radiophonique déjà entamée de Pierre BOULANGER se poursuit alors avec la collaboration avec sa femme qui, grâce à son expérience de la scène, s’y intègre à merveille. Les *Marchands d’images* constituent en effet un point de repère important pour les carrières de Mousse et Pierre BOULANGER qui, à travers cette émission, diffuseront la poésie et la littérature pendant vingt-trois ans sur le territoire suisse.

Le déménagement du couple à Mézières est décrit par RENEVEY comme un moment charnière de sa carrière, ainsi qu’une source de nouveautés, parmi lesquelles il convient signaler le début d’une longue amitié avec Gustave ROUD, l’ouverture du répertoire dramatique de BOULANGER à la Bulgarie et la transposition théâtrale de leurs entretiens poétiques.

Corine RENEVEY consacre les deux dernières sections de son volume aux festivals organisés par Mousse et Pierre BOULANGER, qui permettent au couple de renforcer le grand réseau de poètes, éditeurs et artistes, tissé pendant leur carrière, ainsi que les batailles féministes menées par Mousse BOULANGER, même après la mort de son mari.

Après une plongée en profondeur dans la vie animée de cette femme aux multiples facettes, RENEVEY conclut la biographie de Mousse BOULANGER en soulignant la pesanteur causée par les nombreuses pertes subies par celle-ci – tout d’abord celle de Pierre, mais aussi celles des amis proches qui l’ont suivie –, et pourtant cette *femme poésie*, demeure l’exemple lumineux d’une existence consacrée à la poésie et à l’art.

Sara MARTINELLI

Manuel MENUE (dir.), “De l’Acadie à la Suisse: questions territoriales, politiques et linguistiques”, *Revue transatlantique d’études suisses*, n. 10-11, 2020/2021

Dirigé par Manuel MENUE, le numéro 10-11 de la *Revue transatlantique d’études suisses* traite des questions identitaires de deux réalités géographiques différentes: la région de l’Acadie, située à l’extrême-est du Canada, et la Suisse, petite nation confédérale située dans les Alpes. Dans le présent numéro, les auteurs développent donc une série d’analogies et de différences entre ces territoires tant d’un point de vue historique, que d’un point de vue politique et linguistique.

L'article de Christophe TRAISNEL, Eric Mathieu DOUCET et André MAGORD, intitulé "La considération politique de l'Acadie à l'extérieur du Canada: le rôle des francophonies minoritaires de Belgique, de Suisse et des États-Unis" (pp. 17-35), aborde la question de la position politique instable et fragile de l'Acadie au niveau international, en prenant en considération les différents accords culturels et de coopération que la région canadienne a instauré au fil du temps avec des pays francophones qui, depuis longtemps, ont une identité stable et solide, à savoir la Suisse, la Belgique et certaines régions des États-Unis. L'article met en évidence le fait que, tout en essayant de se construire une identité territoriale et culturelle, l'Acadie demeure une région qui ne peut se définir "ni un État, ni même une province" (p. 31).

Ainsi que l'affirment Philippe VOLPÉ et Julien MASSICOTTE dans "Les relations Acadie-Jura: à la recherche d'un modèle d'autonomie nationalitaire" (pp. 37-60), le problème d'atteindre l'autonomie politique et culturelle ne s'est pas limité à la seule région acadienne. Les deux spécialistes montrent au contraire qu'un passé historique similaire existe entre le Canton suisse du Jura et la région canadienne de l'Acadie, car ces deux territoires ont recherché une reconnaissance politique à travers des luttes autonomistes durées une vingtaine d'années. En 1979, le Jura a obtenu en effet son indépendance et cette reconnaissance a contribué, suivant VOLPÉ et MASSICOTTE, à créer une internationalisation des revendications autonomistes, ainsi qu'à consolider les liens entre les communautés francophones minoritaires.

Dans "Le retour de la question jurassienne dans les dessins de presse (2018): un enjeu identitaire entre multimodalité et argumentation" (pp. 61-79), Nicola MERCURIO signale que la question identitaire demeure encore ouverte dans la Suisse actuelle. Après l'événement politique-clé représenté par l'annulation des votes pour l'annexion de la commune francophone de Moutier au Jura, certains auteurs de la presse suisse, tels PITCH et BOVÉE, ont publié des dessins et des illustrations qui ont touché profondément l'opinion publique. À partir des exemples qu'elle cite, MERCURIO met en évidence la grande synergie, existant entre le pouvoir de l'image et la force du texte écrit, une synergie qui, à son avis, amplifie les émotions du lectorat et contribue à renforcer les opinions des pro-séparatistes.

Or, la construction de la notion même de communauté s'avère particulièrement complexe dans un pays hétérogène et plurilingue comme la Suisse, ainsi que l'affichent Michel MALLET et Manuel MEUNE. Dans "Les aléas de la *Heimat* en Suisse entre pays(age) familial et peur de l'altérité. *Heimatland*, du film d'animation (2010) au film catastrophe (2015)" (pp. 81-99), les deux critiques analysent l'évolution de l'idée de *Heimat* au fil des siècles et montrent comment cet idéal a été utilisé de façon différente, sur la base des contextes politiques, artistiques ou cinématographiques. En parti-

culier, l'étude du court-métrage et du film catastrophe *Heimatland* permet d'observer de près les modifications que la notion de *Heimat* aurait subies. De façon assez étonnante, MALLET et MEUNE montrent en effet que, si entre 1930 et 1940 le concept de *Heimat* était plutôt associé à des sentiments de discrimination et de xénophobie, des productions cinématographiques, telles que *Heimatland* ont largement contribué à éveiller les sensibilités, en suscitant par réaction l'exigence d'une ouverture à l'Altérité.

Dans "Instrumentaliser le guerrier amérindien et le soldat suisse (XVII^e siècle): la polyphonie ventriloque dans l'œuvre du Français Marc Lescarbot" (pp. 101-120), Maxime LEBLOND propose une vision de l'Autre qui semble renverser les clichés. En effet, les points de vue des personnages créés par LESCARBOT – un soldat suisse et un guerrier amérindien, en l'occurrence – permettent d'afficher les traits communs de ces deux figures, qui se font bientôt les porte-parole d'une idéologie foncièrement anticoloniale.

La deuxième partie du volume traite de l'influence et de l'importance des variétés linguistiques dans différents pays. Plus spécifiquement, le mélange linguistique devient l'occasion d'une réflexion qui conduit à considérer le statut de certaines langues non standardisées, ou encore minorisées. À travers l'étude du *chiac* (une variété du français utilisée dans le Nouveau-Brunswick) et de son application dans les réseaux sociaux, comme Youtube et Facebook, Laurence ARRIGHI et Tommy BERGER démontrent que cette variante est une langue complexe et en constante évolution. Ils soulignent du reste son caractère singulier, en dépit du fait que le *chiac* n'est pas du tout reconnu, en tant que langue officielle, au Canada.

La réflexion sur les variétés linguistiques se poursuit dans l'article de Claudine BROHY, "Between prejudice and pride: bolze\Bolz as a mixed urban language in bilingual Fribourg\Freiburg" (pp. 141-160), qui aborde la question du bilinguisme de la ville suisse de Fribourg. Même si Fribourg ne jouit pas du statut officiel de ville bilingue, on peut néanmoins constater dans ses rues l'existence d'une variété linguistique, le *bolze\Bolz*, qui provient d'un mélange entre le suisse, le français et l'allemand. C'est pourquoi Claudine BROHY présente le *bolze\Bolz*, en considérant son histoire, sa diffusion et les contextes d'usage de cette langue hybride.

Le présent numéro de la *Revue transatlantique d'études suisses* se termine par des extraits de deux auteurs: l'acadien Gérard LEBLANC et l'autrice suisse Fränzi KERN-EGGER.

Federica ALBERTINI

Jeanne LAPOINTE (dir.), “Littérature francophone de Belgique: Langue, Identité, Histoire. À partir des travaux de Marc Quaghebeur”, *Études littéraires*, vol. 49, n. 2-3, 2020

Le présent numéro de la revue *Études littéraires* vise à reconstruire les liens profonds entre le travail sur la langue et la création du patrimoine littéraire de la Belgique.

Le dossier est ouvert par l'article de Marc QUAGHEBEUR (pp. 17-41) qui montre les expérimentations formelles sur la langue conduites dans l'espace francophone belge, afin de la rendre autonome du code utilisé dans l'Hexagone. Ainsi, le français de Belgique parvient à affirmer la valeur de l'histoire et de l'identité spécifiquement belges dans une veine carnavalesque et lyrique.

Sorin C. STAN présente *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles DE COSTER, (pp. 45-59), prenant en considération la richesse narrative et stylistique des différentes éditions de ce texte, considéré désormais comme un classique de la littérature belge. Le protagoniste de l'œuvre, Ulenspiegel, personnage légendaire, assume alors le rôle de “liant identitaire”, devenant par là le héros par excellence de la ‘Belgitude’.

L'article de Stéphanie CRETEUR (pp. 63-75) étudie le théâtre de Maurice MAETERLINCK, en y appliquant la théorie de la mélancolie de FREUD et celle de l'irréversible de Vladimir JANKÉLÉVITCH. Le passé et l'avenir des personnages maeterlinckiens sont ainsi questionnés par la critique, qui joue sur la fiction et la virtualité.

Dans sa contribution, Valentina BIANCHI aborde le thème de la confrontation du sujet artistique à une histoire ‘ennemie’, à travers l'œuvre de Paul NOUGÉ (pp. 77-90). La critique met en avant le travail accompli par cet auteur pour dépasser la vision du monde des Surréalistes français et parvenir à une poétique pleinement personnelle et enracinée dans l'imaginaire culturel belge.

Le fantastique se mélange au baroque et à la dérision grotesque chez Michel DE GHELDERODE. L'angoisse, le tragique, la crise identitaire deviennent en effet dans l'œuvre de l'écrivain des espaces-limites, des laboratoires de la pensée critique et libre, ainsi que le montre Jean DE DIEU ITSIEKI PUTU BASEY (p. 93-112).

Dans “Dualité épistémologique de la figure de ‘l'homme noir’, dans l'œuvre d'Henry Bauchau”, Emilia SURMONTE (p. 115-131) analyse de son côté les pulsions profondes, passionnelles et irrationnelles que l'on retrouve dans les œuvres de l'auteur belge.

Les romans de ce dernier, ainsi que ceux de Thierry HAUMONT, et leur rapport aux événements tragiques de la Seconde Guerre Mondiale sont par ailleurs au centre de l'intérêt de Marie GIRAUD-CLAUDE-LAFONTAINE (pp. 135-149), qui met en relief le rôle que la figure d'HITLER, l'idéologie nazie et l'ambiguïté des comportements humains devant l'Histoire jouent dans les ouvrages de ces écrivains.

L'arbre est le motif métaphorique des mystères, grâce auxquels l'imagination peut accéder aux secrets de la vie humaine et de sa transformation. Ce réalisme magique est bien présent dans l'œuvre de Marie GEVERS, comme l'illustre Dominique NINANNE dans son article (pp. 151-167). Enfin, Christian KEGLE analyse le récit pessimiste de Paul WILLEMS, où le royaume de l'Éros se mêle incessamment à celui de Thanatos (pp. 169-179).

Daniele UCCELLARI

Marc QUAGHEBEUR, *Écritures de femmes en Belgique francophone après 1945*, Bruxelles, Peter Lang, 2019, 412 pp.

Le présent volume, qui propose un aperçu chronologique des écrivaines belges, des lendemains de la Seconde Guerre Mondiale jusqu'à l'époque contemporaine, s'ouvre sur le texte "Le corps, les corps, et le texte" (pp. 15-16) par Françoise LALANDE "qui rappelle plus qu'utiliment – ainsi que le note Marc QUAGHEBEUR –, non seulement le rapport entre texte et sexe, entre corps et clavier, mais aussi l'indéniable spécificité de la jouissance féminine" (pp. 12).

Dans "À l'unisson de l'histoire des genres, deux siècles d'écritures de femmes" (pp. 17-49), QUAGHEBEUR prend encore la parole pour évoquer les histoires des écritures de femmes en Belgique francophone, en traçant le portrait de plusieurs écrivaines: des plus connues, telles Marie DELCOURT et Suzanne LILAR, à celles qui sont tombées dans l'oubli, comme Simone VERDIN ou Françoise DELCARTE. Le volume conduit donc le lecteur à la découverte des femmes de Belgique qui se sont libérées des contraintes domestiques, pour participer à la vie sociale et culturelle de leur pays. Le critique souligne par ailleurs que, seulement à partir de 1990, la présence des femmes sur la scène littéraire belge devient massive.

L'écriture remarquable de Marie DELCOURT est étudiée par Catherine GRAVET dans l'article: "Marie DELCOURT nouvelliste. Quand l'écriture prend le pas sur l'érudition" (pp. 51-61). Atteinte dès la petite enfance par la poliomyélite, DELCOURT a été la première femme chargée de cours à la Faculté de Philologie classique de l'Université de Liège, ce qui la définit comme une véritable féministe au milieu d'un environnement extrêmement conservateur. Cependant, ses créations littéraires, son talent d'épistolière, ainsi que sa production de fiction ont fait d'elle une écrivaine à part entière, caractérisée par un style où l'humour se mêle au pathétique, transmettant toujours sa joie d'écrire

et d'inventer des histoires qui sont autant d'occasions pour conduire le lecteur dans l'univers imaginaire de DELCOURT.

La puissance de l'écriture fantastique, éco-centrique et panthéiste joue un rôle central dans le travail d'écriture et d'illustration de Monique WATTEAU, devenue Alika LINDERBERGH, ainsi que le révèle la recherche d'Isabelle MOREELS dans "De Monique Watteau à Alika Linderbergh: un fantastique osmotique antispéciste" (pp. 63-90). WATTEAU / LINDERBERGH s'avère en effet une artiste aux multiples facettes, qui a été influencée par la littérature fantastique des auteures romantiques allemandes, et qui met en scène des héroïnes uniques, dont les expériences intérieures se joignent à la vie du monde animal et végétal. Grâce à l'osmose intertextuelle et picturale, imprégnée des recherches cryptozoologiques amenées par son conjoint Bernard HEUVELMAN, Alika LINDERBERGH évoque en effet un réel exotique et onirique, visant à susciter des réflexions sur l'anthropocentrisme de la société contemporaine.

Carmen CRISTEA expose dans "Éthos et stratégies de légitimation dans l'œuvre essayistique de Suzanne Lilar" (pp. 91-108) la posture auctoriale et la construction du soi, en se référant à trois essais publiés par LILAR entre 1960-1970: *Le Couple*, *À propos de Sartre et de l'Amour* et *Le Malentendu du Deuxième Sexe*.

Dans "Un enfant portugais pour dire le fait colonial chez Simone Verdin" (pp. 109-128), Laurence PIEROPAN retrace la question identitaire dans la fable théâtrale *Henri le Navigateur*, publiée par VERDIN en 1984. L'écrivaine belge, en tant qu'auteure bilingue, s'inspire du personnage historique portugais, non seulement pour créer des analogies avec la situation socio-politique de la Belgique contemporaine, démontrant entre autres l'impossibilité d'une identité belge figée, mais aussi pour évoquer la question de la décolonisation, qui était à l'ordre du jour dans les années 1960 et qui a concerné même l'État belge.

L'article de Valentina BIANCHI – "La naissance de l'écriture poétique chez Claire Lejeune" (pp. 129-135) – est centré sur l'analyse des poèmes parus dans le recueil *Les Pourpres* (1966). On y découvre une incessante quête de soi, qui va créer une osmose entre l'écrivaine et l'écriture ou, pour emprunter les mots de LEJEUNE, "entre la plume et la pensée" (p. 133).

Dans sa contribution "Autrement dit, Autrement vu: portrait de l'artiste par Dominique Rolin dans *L'Infini chez soi* et *L'Enragé*, auto-graphie et (auto)biographie fictive" (pp. 137- 155), Susan BAINBRIGGE analyse les deux ouvrages de ROLIN en étudiant le rapport entre l'auteure et le célèbre peintre BRUEGEL l'Ancien.

L'univers dramatique des femmes de Vera FEYDER est raconté par Cristina ROBALO-CORDEIRO, dans sa contribution "Vera Feyder ou la musique du désaccord. Notes sur *Piano Seul*" (pp. 157-162). ROBALO-

CORDEIRO propose un commentaire de l'œuvre théâtrale de FEYDER, à partir de la métaphore musicale: d'un côté, le *tempo* de la dissonance – les deux voix, le deux tons –, de l'autre, un *tempo* de la consonance, c'est-à-dire l'affinité d'un *duo* qui conduit à l'harmonie.

Dans son article "Le minimalisme positif comme 'célébration du quotidien' chez Colette Nys-Mazure" (pp. 163-175), José DOMINGUES DE ALMEIDA analyse trois textes de l'écrivaine, qui est devenue l'une des représentantes les plus authentiques du minimalisme positif en Belgique. En effet dans ses essais et ses nouvelles, Colette NYS-MAZURE explore principalement trois thèmes: le retour à l'enfance par l'écriture, la mort et la foi chrétienne.

Le drame du lien entre l'identité du sujet et les mémoires familiales et collectives est le thème autour duquel s'articule la contribution de Fabrice SCHURMANS: "Écrire contre la mère. Mémoires et identités dans *La Fille Démantelée* de Jacqueline Harpman" (pp. 177-200). SCHURMANS approfondit l'articulation entre mémoires et identités, en comparant des textes divers, afin de montrer la présence d'écritures qui questionnent la figure de la mère dans la littérature belge contemporaine. Le critique souligne également l'importance des photos dans le roman de HARPMAN, en tant qu'un instrument permettant aussi bien de réinterpréter le passé, que d'évoquer les souvenirs cachés d'une famille. Dès lors, le roman de HARPMAN se présente comme une histoire qui s'enracine dans la nature conflictuelle du rapport mère et fille.

Dans son article "Une déclinaison nouvelle en littératures francophones: l'écriture de Leïla Houari" (pp. 201-212), Maria DE FÁTIMA OUTEIRINHO met en évidence les trois axes fondamentaux autour desquels s'organisent bien des œuvres de Leïla HOUARI, représentante de la littérature de l'immigration maghrébine dans la Belgique du XX^e siècle. Pour HOUARI, le récit devient un outil indispensable pour raconter des histoires situées au carrefour d'appartenances diverses, dans un va-et-vient entre l'ici et le là-bas qui devient caractéristique de la prose de HOUARI.

L'article de Benedetta DE BONIS "Michèle Fabien à l'ombre de Sophocle. Utopie et désenchantement d'une écriture féminine" (pp. 213-231) examine la sensibilité contemporaine de FABIEN, par rapport aux textes d'inspiration sophocléenne *Jocaste*, *Atget & Berenice* et *Œdipe sur la route*, *Affabulazione* et *Déjanire*, afin d'étudier le lien entre l'Histoire et les variations du mythe au féminin dans l'œuvre de Michèle FABIEN.

Le recueil *Fissures*, publié en 1996, annonçait la tendance à l'hybridation des genres chez l'écrivaine ÉLISA BRUNE. Caroline VERDIER explique en effet ("Les entre-deux d'Élisa Brune", pp. 233-248) dans quelle mesure les trois catégories les plus représentatives de la plume polyvalente de BRUNE, à savoir les romans scientifiques, documentaires et épistolaires, sont caractérisés par une écriture située au

croisement de plusieurs disciplines, ce qui rend ses romans fluides et marqués par le métissage générique. C'est pourquoi le style de BRUNE a toujours été jugé fragmentaire, peu élégant et très proche du reportage; toutefois, suivant VERDIER, il procède plutôt d'un choix artistique délibéré puisque BRUNE veut restituer à son lecteur une peinture de la vérité telle qu'elle se présente dans sa dureté. La critique valorise également l'écriture féminine d'Élisa BRUNE, qui s'avère intéressée à l'illustration des problèmes complexes auxquels les femmes font face au sein de la société occidentale, tout en demeurant détachée des mouvements féministes.

Dans sa contribution "La maison du c(h)amp de la mort: métanomie, psychanalyse et filiation chez les romancières belges Diane Meur et Lydia Flem" (pp. 249-271), Bernadette DESORBAY met en relation le récit de FLEM, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* (2004), et deux romans de MEUR, *Raptus* (2004) et *Les Vivants et les ombres* (2007). DESORBAY explique que les trois œuvres explorent le rapport entre le "fait juif" et la filiation imaginaire, en étudiant en particulier les effets de la Shoah sur la seconde génération juive, représentée par un adolescent bouleversé par la découverte des secrets de sa famille, hantée par le drame de l'inceste. DESORBAY conclut qu'il y a une liaison étroite entre FLEM et MEUR, à propos des enjeux inter- et trans-générationnels et des effets que la famille produit sur la psyché de ses membres.

L'univers de l'enfance et ses nuances fait l'objet également de l'article de Dominique NINANNE: "Espaces de l'enfance dans l'œuvre de Corinne Hoex" (pp. 273-304). Le but de NINANNE est celui d'analyser les œuvres d'HOEUX, afin de reconstituer les dynamiques familiales qui s'y produisent, et étudier la manière dont l'enfant construit son identité psychique à l'intérieur de l'espace familial, représenté par la maison ou le jardin.

L'écriture de Corinne HOEUX fait l'objet également de la contribution de Laurence BOUDART ("L'espace du deuil dans *Décidément je t'assassine* de Corinne Hoex", pp. 305-321). BOUDART accompagne le lecteur dans une enquête sur le roman hoexien qui traite des effets que la mort de sa mère et le deuil qui en est suivi ont eus sur la narratrice.

Dans son article "Dominique Costermans, nouvelliste contemporaine" (pp. 323-334), Marie DEHOUT cherche à questionner la relation existant entre la nouvelle et la modernité, en essayant par ailleurs de comprendre comment on peut construire les récits et définir le rapport à l'auto-écriture dans la littérature contemporaine.

À son tour, dans "Les (dé)possessions du Je" (pp. 335-344), Éric CLÉMENS approfondit l'énonciation singulière de Dominique d'OSTERMANS qui, grâce à l'ambivalence entre les pronoms "elle/je" de la narratrice et les pronoms "elle/je" de l'écrivain 'kidnappe', pour ainsi dire, les lecteurs dans son moi intime.

Dans “Réconciliation des yeux dans le Viêt Nam. La trilogie de Tuyêt-Nga Nguyen: *Le Journaliste français, Soleil fané* et *Les Guetteurs du vent*” (pp. 345- 370), Céline MARIAGE tente de cerner le point de vue de l’auteure, à propos d’une possible réconciliation entre Nord-Viêt Nam et Sud-Viêt Nam, qu’une guerre fratricide durée 20 ans semble avoir à tout jamais divisés.

Le volume se termine sur l’article de Leonor Lourenço DE ABREU: “Les Sixties à l’heure brésilienne: *Palmes dans l’azur* d’Évelyne Heuffel” (pp. 371- 392). Dans ce bref roman, HEUFFEL, auteure belge transplantée au Brésil, exprime l’altérité linguistique et culturelle brésilienne des années de la dictature militaire qui a subjugué Rio de Janeiro de 1964 à 1985.

Maria Chiara LOSSI

Florence BAILLET, Mireille LOSCO-LENA et Arnaud RYKNER (dir.), “L’œil immersif. Devenirs du regard dans les pratiques immersives du tournant des XX^e et XXI^e siècles au théâtre”, *Études théâtrales*, n. 69-70, 2021

Comme on l’explique dans les “Remerciements” (p. 7), le présent ouvrage est le fruit d’un Colloque international organisé par des chercheurs de l’Université Catholique de Louvain (Lyon, 23-25 mai 2018) et forme une sorte de diptyque avec le volume “L’œil et le théâtre. La question du regard au tournant des XIX^e et XX^e siècles sur les scènes européennes. Études théâtrales et études visuelles – Approches croisées” (*Études théâtrales*, n. 65, 2016).

Florence BAILLET, Mireille LOSCO-LENA et Arnaud RYKNER ont réuni les textes figurant dans cet ouvrage, dont ils signent l’“Introduction” (pp. 9-14). Leur réflexion s’engage autour du rapport entre théâtre contemporain et immersion, non seulement dans le domaine belge, mais aussi au niveau international. En premier lieu, les auteurs se penchent sur la notion d’immersion et précisent que le présent volume ne se limitera pas à examiner les “dispositifs dits explicitement immersifs” (p. 12), mais considérera “aussi les affinités ou encore les interactions possibles entre l’immersion sur les scènes théâtrales et l’immersion dans d’autres lieux, avec d’autres arts” (p. 11). Les pratiques immersives y sont donc abordées dans leur diversité, mais aussi d’un point de vue diachronique, l’immersion n’étant pas un phénomène nouveau. L’ouvrage se propose en outre de continuer la réflexion sur la question du regard: en particulier, on désire s’interroger

sur ce “que devient le regard au théâtre lorsqu’il se trouve aujourd’hui ‘immergé’ [...]” (p. 12). Plus spécifiquement, les différentes contributions composant le présent volume sont regroupées selon trois axes principaux, intitulés respectivement: “L’avènement d’un régime immersif du regard”, “Enjeux perceptifs des dispositifs immersifs” et “Politiques du regard immergé (distance/absorption)”.

La première partie du volume, intitulée “L’avènement d’un régime immersif du regard” (pp. 15-68), débute par la contribution de Daniel BOUGNOUX, “Dedans/Devant: déborder la vue” (pp. 17-23), qui se penche sur les cinq sens, en accordant une attention particulière à la vue et l’ouïe. Pour appuyer ses propos, le philosophe fait référence entre autres à la pensée de Roland BARTHES, de Maurice MERLEAU-PONTY et de HEGEL, parvenant à traiter de la notion de “objet” (introduite par l’anthropologue Thomas MACHO): “[...] le *nobjet* nomme la présence non-confrontative de l’autre, comme la musique à nos oreilles, l’eau pour le poisson. On s’immerge, on habite, on évolue dans l’élément (milieu, environnement) du *nobjet*” (p. 22).

Dans “Le théâtre nous regarde: regard, absorption, immersion” (pp. 24-34), Arnaud RYKNER entame une réflexion sur l’“œil immersif”, à partir du célèbre tableau *Les époux Arnolfini* de Jan VAN EYCK. Il évoque ensuite plusieurs spectacles qui font appel à des dispositifs frontaux, ou au contraire techniquement immersifs comme, pour n’en citer que quelques-uns, *Jeanne d’Arc au bûcher* de Paul CLAUDEL et *Rêve et folie* de Georg TRAKL, tous deux mis en scène par Claude RÉGY, ou encore *Sur le concept du visage du fils de Dieu* de Romeo CASTELLUCCI.

La contribution de Pascale MARTINEZ – “L’œil immersif’ dans un théâtre de cire: l’exemple du musée Grévin” (pp. 35-46) – s’intéresse au célèbre musée parisien en retraçant son évolution, des origines jusqu’à nos jours, et en s’interrogeant sur les liens entre les notions d’illusion et d’immersion qui y apparaissent de façon manifeste. Le parcours de Madame TUSSAUD et de ses collections de cire est également présenté.

“Espaces immersifs. Théâtre installatif” (pp. 47-56) d’Ulrike HASS (traduit de l’allemand par Ève VAYSSIÈRE) traite de l’immersion visuelle, à travers l’expérience de BRUNELLESCHI, et de l’immersion spatiale, considérée dans son rapport à la notion de surface.

Pour finir, trois exemples d’installations dans le monde du théâtre sont évoqués. Il s’agit de *FOLK*. de Romeo CASTELLUCCI, de la mise en scène de *Medea.Matrix* de Susanne KENNEDY et des personnages de Tino SEHGAL.

Avec “Illusion de l’immersion, immersion dans l’illusion” (pp. 57-68), Nikolaus MÜLLER-SCHÖLL se penche sur la notion même de “théâtre immersif”, qui “peut apparaître comme quelque chose de relativement nouveau. En revanche, les formes théâtrales qu’il décrit ne le sont nullement” (p. 60). MÜLLER-SCHÖLL étudie ensuite le rap-

port entre immersion et illusion, concluant sa contribution (traduite de l'allemand par Louise DUMAS) par l'évocation de la performance *Temporary Title*, 2015, de Xavier LE ROY.

La deuxième partie de ce numéro spécial de la revue *Études théâtrales* s'intitule "Enjeux perceptifs des dispositifs immersifs" (pp. 69-135). Dans "'Fantasmagorie technologique' et incertitude perceptive. Le travail de Denis Marleau" (pp. 71-82), Pierre PIRET se focalise sur le travail du metteur en scène québécois et sur ses effets immersifs. Il analyse l'incertitude perceptive provoquée par *Les Aveugles, fantasmagorie technologique*, spectacle inspiré d'une pièce de Maurice MAETERLINCK. Afin de "situer les enjeux théoriques du travail de Marleau" (p. 71), PIRET s'appuie à son tour sur des penseurs tels que MERLEAU-PONTY, LACAN et BERKELEY.

Dans "Le regard des spectateurs munis de casques audio: effets de l'écoute médiatisée individualisée entre immersion et dissociation" (pp. 83-95), Erica MAGRIS nous présente "un parcours d'analyses croisées" (p. 84), à travers trois spectacles théâtraux dans lesquels le public est équipé de casques audio. Il s'agit de *Hate Radio* de Milo RAU, qui traite du génocide rwandais, *The Encounter* de Simon MCBURNEY, sur le séjour en Amazonie d'un photographe, et *Hikikomori, le refuge* de Joris MATHIEU, qui parle d'un phénomène d'isolement originaire du Japon.

Dans sa contribution "Le spectacle rendu à son atmosphère: étude du milieu-brume dans le théâtre de Claude Régy" (pp. 96-106), Julien BOTELLA s'occupe des spectacles réalisés par Claude RÉGY, tels que *Brume de dieu*, *Ode maritime* ou encore *Rêve et folie*, et à la perception qu'en tire le spectateur. Il se propose "d'interroger le paradigme atmosphérique à l'œuvre dans le théâtre de Claude RÉGY, et plus précisément la manière dont le milieu-brume est façonné par les dispositifs de représentation" (p. 96).

La relation entre hypnose et immersion au théâtre depuis le début des années 2000 fait l'objet de la contribution de Mireille LOSCO-LENA dans "L'œil hypnotique" (pp. 107-115). Il convient de noter que les spectacles concernés ne sont pas uniquement ceux ayant trait exclusivement au théâtre dit immersif.

Dans "Le jeu de Lars Eidinger: au seuil de l'immersion, l'œil désirant" (pp. 116-125), Adeline THULARD analyse de son côté le jeu du comédien Lars EIDINGER, dans deux pièces shakespeariennes mises en scène par Thomas OSTERMEIER, où le comédien interprète le rôle du protagoniste, à savoir *Richard III* et *Hamlet*. Dans son article, THULARD montre bien dans quelle mesure le jeu de l'acteur invite le spectateur à l'immersion.

La deuxième partie du présent volume se clôt par la contribution intitulée "Immersion du spectateur-marcheur: perception, dramatisation, scène" (pp. 126-135). Anyssa KAPELUSZ y présente *L'homme qui*

marche, de la compagnie italienne DOM. Cette création consiste en un parcours dans les rues de Marseille, au cours duquel les spectateurs-marcheurs suivent un inconnu, pendant les quatre heures de la représentation.

La troisième partie de ce numéro d'*Études théâtrales*, intitulé "Politiques du regard immergé (distance/absorption)" (pp. 137-184), débute par le texte de Florence BAILLET, "Toucher et être touché au sein de pratiques théâtrales immersives: perception, empathie et distance dans *Nachlass* de Rimini Protokoll" (pp. 139-148). Comme son titre le suggère, l'article se penche sur le toucher et l'immersion dans les arts de la scène, en prenant comme exemple le spectacle *Nachlass* du collectif RIMINI PROTOKOLL, dans lequel les spectateurs sont invités à visiter huit pièces, chacune mettant en scène ce qu'une personne qui a préparé sa mort souhaiterait laisser après sa disparition.

L'exemple à partir duquel Adam CZIRAK fonde sa réflexion dans "La vue d'ensemble: un privilège perdu. Politiques du regard dans les formes de théâtre immersives" (pp. 149-156) est celui de SIGNA, un collectif de performances danois, considéré comme un précurseur du théâtre immersif. CZIRAK aborde la question du regard dans les formes de théâtre immersives et se demande dans quelle mesure le théâtre immersif peut être qualifié de politique. Pour appuyer ses propos, il fait référence entre autres à SARTRE, ou encore à la politologue Isabell LOREY. (Cette contribution est traduite de l'allemand par Ève VAYSSIÈRE.)

Après une évocation historique des espaces immersifs, Barbara GRONAU se penche dans "Absorption ou réflexion? Paradoxes de l'immersion au théâtre" (pp. 157-166, traduit de l'allemand par Ève VAYSSIÈRE) sur la relation entre théâtre immersif et rôle des spectateurs. Pour ce faire, elle nous présente deux exemples de performances différentes: *HOTEL SAVOY*, mise en scène par Dominic HUBER, et *Guilty Landscapes Épisode II: Port-au-Prince (Haïti)*, mise en scène par Dries VERHOEVEN.

À son tour, Miriam DREYSSE analyse une performance particulière, d'où le titre de sa contribution (traduite de l'allemand par Ève VAYSSIÈRE): "*Situation Rooms* de RIMINI PROTOKOLL, entre immersion et distance" (pp. 167-175). Elle y aborde tout d'abord le concept d'immersion et ses effets dans divers domaines, avant de s'interroger sur les liens entre immersion, distance et réflexion critique, en décrivant de façon détaillée *Situation Rooms*.

Enfin, dans la dernière contribution de l'ouvrage, intitulée "Dans la chambre trouble du Théâtre du Radeau: de l'œil immergé aux regards émergents" (pp. 176-184), Cyrielle DODET se focalise sur *Soubresaut*, une création du THÉÂTRE DU RADEAU, tout en mentionnant également d'autres spectacles de la compagnie. Elle explique que "le Radeau développe [...] une pratique immersive dynamique, mêlant immer-

sions réelle et fictionnelle” (p. 181), laquelle permet aux spectateurs de *Soubresaut* de faire “une expérience concrète et physique de la perception visuelle” (p. 183).

Véronique PARRA

Bulletin de l'Académie Saint-Anselme d'Aoste, vol. XIX, Nouvelle Série, 2020

Le numéro XIX du Bulletin de l'Académie Saint-Anselme d'Aoste est divisé en trois parties: “Essais” (pp. 11-332), “Incontri anselmiani: ‘Figure di Chiesa nella storia. Le origini cristiane, il Medioevo aostano e i tempi recenti’. Aosta, Salone del Palazzo vescovile, sabato 21 ottobre 2017” (pp. 333-424) et “Activités de l'Académie” (pp. 427-489). Nous proposons un compte-rendu des seuls essais rédigés en français.

La littérature est à l'honneur avec “La réclusion et l'errance dans le *Voyage autour de ma chambre* et *Le Lépreux de la cité d'Aoste* de Xavier de Maistre” (pp. 251-263), essai consacré à un écrivain savoisien très attaché à la Vallée d'Aoste. En particulier, Luca JACCOND se focalise sur les deux ouvrages les plus connus du comte François-Xavier DE MAISTRE (1763-1852), dans lesquels ressort “une tension entre la réclusion et l'itinérance” (p. 251). Il évoque les circonstances de la rédaction du *Voyage autour de ma chambre*, ainsi que les thèmes qui y sont abordés, se penchant ensuite sur la publication du *Lépreux de la cité d'Aoste* et sur ce qui caractérise ce récit. L'originalité de ces textes tient, du dire de JACCOND, au “binôme réclusion-voyage” (p. 254) dont les notions, qui pourraient sembler de prime abord contradictoires, s'avèrent en fait étroitement liées et quasiment indissociables, grâce au “pouvoir d'ubiquité de l'imagination” (p. 261), car “[r]êver, imaginer, c'est dépasser l'immobilité” (p. 261).

Il est communément admis que les débuts du cinéma remontent à 1895, avec les frères LUMIÈRE. “Si c'est vrai pour le cinéma commercial tel que nous le connaissons, en réalité le cinéma est né scientifique bien avant” (p. 313), affirme Alexis MARTINET dans son article: “L'Institut de Cinématographie Scientifique (ICS), un service pionnier de la diffusion de l'information scientifique” (pp. 313-321). MARTINET y présente quelques exemples de documents cinématographiques à teneur scientifique, évoquant par ailleurs l'histoire de la cinématographie scientifique. Créé en 1930 dans le but de “promouvoir l'audiovisuel scientifique” (p. 316), l'Institut de Cinématographie Scientifique a donné lieu d'abord à l'Association Internationale du Cinéma Scien-

tifique (AICS), qui a cédé la place en 1992 à l'Association Internationale pour les Media dans la Science (AIMS).

La première partie du présent ouvrage s'achève par une contribution intitulée "C'è qualcosa di nuovo oggi nel sole, anzi d'antico...". Lorsque le Droit retrouve la Nature" (pp. 323-331). Roberto LOUVIN y examine les 'droits' de la Nature face au Droit. Le spécialiste présente tout d'abord les liens entretenus entre Nature et Droit d'un point de vue historique et explique que l'harmonie antique s'est progressivement délitée à partir de la Renaissance. Étant donnée la situation environnementale actuelle, il prône une "réécriture complète du système juridique pour accompagner la transition écologique" (p. 327) et énumère ensuite les droits de la Terre-Mère et nos obligations envers elle.

Le présent volume se termine par la section intitulée "Activités de l'Académie" (pp. 427-489), où sont présentés les "Comptes rendus des séances du 25 mai et du 16 novembre 2018, du 24 mai et du 29 novembre 2019" (pp. 429-444), les "Commémorations" (pp. 445-481), les "Dons faits à la Société" (pp. 482-484) et les "Membres de l'Académie Saint-Anselme" (pp. 485-489). Les toutes dernières pages correspondent aux "Crédits photographiques" (pp. 491-493).

Véronique PARRA

FRANCOPHONIE DU MAGHREB

DANIELA MAURI

Bouchra BENBELLA, *Écrivains maghrébins francophones. Tendances esthétiques et culturelles postmodernes*, Paris, L'Harmattan, 2020, 283 pp.

Ce volume offre au lecteur un cadre complet du postmodernisme littéraire du Maghreb francophone. Dans le but de dresser une vue d'ensemble des tendances littéraires contemporaines dans les différents pays de la région, BENBELLA analyse dix-huit textes publiés par des écrivains provenant du Maroc, d'Algérie et de Tunisie entre 1981 et 2017. Divisé en deux parties, "Romancières et femmes libres à la plume rebelle contre la normalité" (pp. 26-121) et "Orientations identitaires, culturelles et esthétiques des écrivains maghrébins francophones" (pp. 123-256), le volume s'ouvre par une introduction, "Le Maghreb littéraire à l'ère du Postmoderne" (pp. 11-21) et s'achève par une interview à Pierre JASSOGNE, "Littérature numérique au Maroc" (pp. 257-260).

Dans l'introduction, l'auteure précise le sens du terme 'postmoderne' par rapport aux ouvrages maghrébins de langue française; à cet égard, elle souligne que ce n'est que depuis les années 1980 que cette littérature se situe véritablement dans cette mouvance, en ce qu'elle se présente comme hétérolingue, transculturelle et fragmentée, et qu'elle met en crise les métarécits de légitimation tout en se démarquant de la pensée binaire et dichotomique propre au modernisme. Ensuite, l'auteure présente son corpus de textes qui réunit les voix d'écrivaines et d'écrivains du Maghreb, dans une ample hétérogénéité thématique et esthétique.

La première section du volume "Romancières et femmes libres à la plume rebelle contre la normalité" (pp. 26-121) est consacrée aux voix féminines de Fatéma MERNISSI, Malika MOKEDDEM, Salima LOUAFI, Mounira CHATTI, Jamila AÏT ABBASS, Malika OUFKIR, Malika MEDDAH et Naïma LAHBIL TAGEMOUATI, et aborde des thématiques telles que la spatialité sexuée, l'émancipation de la femme, la corporéité et la corporalité, la relation mère-fille, la résilience féminine, la stigmatisation des *barkis* et la réalité urbaine des marginaux.

BENBELLA débute son analyse "La structuration de l'espace féminin dans *Rêves des femmes* de Fatéma Mernissi" (pp. 27-37) tout en questionnant la signification des *hudud*, à savoir les frontières. En particulier, elle souligne la tenta-

tive de l'écrivaine de présenter au lecteur occidental la réalité close de l'harem/riad fassi des années quarante où les femmes sont enfermées dans l'espace du "dedans" en opposition à celui du "dehors" réservé aux hommes. Cependant, souligne-t-elle, le cri féministe de révolte de MERNISSI réside dans le rôle que ses personnages accordent à l'imagination et au jeu qui sont considérés comme des outils capables de générer un espace de liberté et de défier l'autorité machiste.

L'article suivant, "Malika Mokeddem ou le credo de l'Ishtar maghrébine: pour un amour libre au féminin" (pp. 39-50), met en exergue le rapport de la femme à son corps et à sa manière de vivre la sexualité. Dans son récit autobiographique *Mes Hommes* (2005), l'écrivaine algérienne se rebelle contre l'ordre préconstitué et s'engage à subvertir les normes sociales traditionnelles. En effet, la narratrice-personnage est toujours représentée comme une femme à l'attitude masculinisée et anticonformiste qui cherche à déconstruire le "mythe phallogocratique" (p. 39) qui domine la société algérienne.

Une autre étude consacrée à l'image du corps est celle intitulée "Corps et corps dans *Chairs d'argile* de Salima Louafa" (pp. 49-61). BENBELLA souligne que, contrairement à d'autres romans marocains "au féminin", cet ouvrage se détache de l'(auto)biographie et s'affranchit de l'espace marocain pour mettre en relief l'universalité des thématiques abordées. Ainsi, LOUFAFA représente le corps dans tous ses états: "ouvert, labile, poreux, protéiforme et susceptible d'avoir des extensions mentales, émotionnelles" (p. 52) et à travers les chairs d'argile de ses personnages, elle nous transmet "la bassesse de ce matériau humain, mais aussi la fragilité des relations humaines" (p. 53).

Dans la quatrième analyse, "*Sous les pas des mères* de Mounira Chatti" (pp. 63-73), la critique interroge la relation mère-fille dans la société tunisienne. À partir de son expérience, l'écrivaine dénonce la condition de la femme dans son pays et la participation des mères à la domination masculine. Son roman a le mérite de faire ressortir "la dimension religieuse de la maternité dans la culture et la société maghrébines" (p. 65), souligne la chercheuse; en effet, les mères semblent instituer une véritable "relation fusionnelle" avec leur enfant mâle aux dépens des filles, ce qui leur permet de renaître à travers la maternité.

De nouveau consacré à la relation mère-fille, l'article suivant, "Figure de la mère, persécutrice/aimante, dans *La Fatima* de Jamila Aït Abbass" (pp. 75-89), explore la conflictualité de ce lien sous le signe de l'expression lacanienne *hainamoration*. Cette ambivalence de haine-amour se retrouve à la fois dans l'incipit et dans l'épilogue de ce roman autobiographique, affirme la spécialiste, et déjà à partir du micro-texte du roman, c'est-à-dire du sous-titre *Née en France, mariée de force en Algérie*, il est possible de percevoir le trouble vécu par cette fille divisée entre deux cultures antinomiques.

L'analyse successive “*La prisonnière de Malika Oufkir ou la résilience réussie d'une traumatisée*” (pp. 91-101) se confronte à l'écriture carcérale et testimoniale. Le but du roman est de réécrire l'Histoire du Maroc, souligne l'auteure, tout en mettant en lumière des aspects abîmés de la réalité de la détention. Ici, l'écriture témoignage prend une “fonction d'éclairage” car elle permet de vaincre la noirceur de la réalité. Dans ce roman écrit à quatre mains, Michèle FITOUSSI se charge de raconter l'incarcération de Malika OUFKIR et de sa famille. Tout comme dans la première analyse, BENBELLA exalte la valeur échappatoire que des pratiques comme la fabulation, le rêve, la lecture et l'humour peuvent assumer dans des contextes d'isolement.

Dans l'article “Malika Meddahou l'heureuse tripolarité identitaire d'une Française, fille de Harki kabyle”, BENBELLA met en évidence l'importance de défendre le statut, souvent stigmatisé, des enfants de Harkis. Comme l'affirme la spécialiste, c'est dans le but d'encourager le lecteur à prendre une position en faveur de la cause des Harkis que l'écrivaine emploie un ton polémique et contestataire; cet esprit est toujours accompagné du désir de MEDDAH de partager sa culture d'origine ainsi que la couleur locale kabyle, ce qui permet d'“assimiler ce récit de témoignage à une ethnobiographie” (p. 109).

L'étude “De l'esthétique réaliste dans *La Liste* de Naïma Lahbil Tagemouati” (pp. 113-121) clôt la première partie du volume. Ici, BENBELLA s'intéresse plutôt aux procédés esthétiques employés par l'auteure marocaine pour décrire la réalité dégradée des bidonvilles de Casablanca. En particulier, elle place ce roman sous le signe de l'écriture réaliste tout en soulignant le recours de l'auteure à “la poétique du détail, au zeugma et à la description olfactive” (p. 121). Elle rappelle aussi son engagement social tout en mentionnant sa participation au Programme *Ville sans Bidonvilles au Maroc*.

La deuxième section “Orientations identitaires, culturelles et esthétiques des écrivains maghrébins francophones” (pp. 123-256) est consacrée aux voix masculines de Najib REDOUANE, Abdelhafed BENOTMAN, Driss CHRAÏBI, Azouz BEGAG, El Mostafa BOUIGNANE, Mahi BINEBINE, Kamal BENKIRANE, Fouad LAROUÏ et Ami BOUGANIM et aborde des thématiques telles que le rapport homme/femme, le temps cyclique, la fonction du rire et de l'humour, la désacralisation de l'Histoire Sacrée, le terrorisme, l'exil et l'identité inter/transculturale à travers l'œuvre de neuf écrivains.

Les deux premiers articles, “Représentation du rapport homme/femme dans *L'année de tous les apprentissages* de Najib Redouane” (pp. 125-135) et “L'inscription du temps cyclique dans *Ombres confuses du temps* de Najib Redouane” (pp. 137-153) explorent respectivement la production en prose et en vers de Najib REDOUANE. Dans *L'Année de tous les apprentissages* (2015), l'auteur décrit la réaction de l'homme face à l'appropriation de l'espace homosocial marocain de la part de la

femme. À travers l'histoire de Wahid, l'auteur nous offre "une fresque sociologique synthétique du ou des regards de l'homme porté sur la femme" (p. 125). Dans la deuxième analyse, la spécialiste aborde la thématique du temps cyclique par rapport à la blessure de l'exil ressentie par l'écrivain. Ce recueil poétique est marqué par l'alternance des quatre saisons, ce qui symbolise le changement des états d'âme du poète, divisé entre son pays d'accueil et son pays d'origine.

La deuxième analyse "Traitement du comique dans *Éboueur sur échafaud* d'Abdelhafed Benotman" (pp. 155-166) explore la fonction libératrice de l'humour, la caricature, l'ironie, le scabreux et le sarcasme dans l'écriture romanesque d'Abdelhafed BENOTMAN. BENBELLA définit le romancier comme un libertin d'esprit qui sait diluer "une réalité amère dans un moule risible" (p. 166) et souligne sa tentative de se démarquer d'autres écrivains beurs "par sa manière toute spécifique d'appréhender sur un ton ironique des problèmes épineux, voire existentiels que l'émigré de la première génération a vécus" (p. 162).

Dans la quatrième contribution, "*L'Homme du Livre* de Driss Chraïbi pour une désacralisation de l'Histoire sacrée de l'Islam" (pp. 167-180), BENBELLA exalte la tentative de CHRAÏBI d'explorer les méandres psychologiques du Prophète pour en décrire la vie intérieure de manière différente des hagiographies. En effet, souligne-t-elle, le but de l'écrivain est de conformer Mohammed aux hommes communs dans un roman qui fusionne Histoire Sacrée et fiction et qui relate parfois des événements historiques erronés et des traductions imprécises du Coran.

Le roman beur est encore une fois mis au cœur de l'analyse "Lecture stylistique de *Béni ou le paradis privé* d'Azouz Begag" (pp. 181-196). Ici, BENBELLA se propose d'identifier la liaison entre procédés stylistiques et effets sémantiques. Ainsi, elle accorde une attention particulière à la comparaison, à la métaphore et à la syllepse mais aussi à l'usage de la langue française qui "subit l'influence, certes enrichissante, des idiomes maghrébins" (p. 193). Elle met en évidence la volonté de l'auteur de conférer à son roman de la crédibilité romanesque à travers le recours à un style simple qui lui permet de souligner la jeunesse et la double appartenance de son narrateur-personnage.

Dans l'étude "Représentation du djihad dans *De Fés à Kaboul* d'El Mostafa Bouignane" (pp. 197-214), BENBELLA s'intéresse à la thématique du djihad. À l'instar d'autres romanciers maghrébins, l'écrivain marocain BOUIGNANE s'est également interrogé sur les causes sociales et psychologiques qui conduisent des jeunes vers le radicalisme islamique. Pour ce faire, il est remonté aux sources du djihadisme à travers le personnage de Brahim. Même si son histoire se déroule en Afghanistan entre 1980 et 1990, souligne l'auteure, le temps et l'espace de la narration n'excluent pas d'autres réalités.

L'article "Mahi Binebine Le griot/pamphlétaire de Marrakech" (pp. 216-223) analyse un recueil de quinze contes de l'écrivain marocain Mahi BINEBINE. L'auteur du volume insiste sur la tentative de BINEBINE de faire découvrir au lecteur les espaces visibles et invisibles de la ville de Marrakech dans un langage multimodal qui inclut dans le texte les photographies de Luis ASÍN. Ainsi, tout en mêlant l'Histoire, le conte et l'autobiographie fragmentaire, l'écrivain, "tel un griot invétéré" (p. 216), cherche à reconstruire la mémoire de sa ville dans une vision nostalgique qui retrace l'exil des juifs de Marrakech, le maraboutisme et le féodalisme.

L'analyse "L'identité de la différence ou pour une identité québécoise inter/transculturelle dans *Les souliers mauves* de Kamal Benkirane" (pp. 225-236) est consacrée à un recueil de quinze nouvelles. Les deux termes du titre "souliers" et "mauve" évoquent déjà l'identité rhizome: le premier rappelle le chemin vers l'identité et le deuxième la couleur de l'iris versicolore, symbole du Québec et métaphore d'une identité aux multiples racines. En effet, le but de l'auteur est de célébrer le modèle pluraliste du Québec ainsi qu'une "québécoïté qui n'exclut point la marocanité de l'auteur dont il est particulièrement fier" (p. 227).

L'article "Altérité culturelle et transformation identitaire dans *La vieille dame du Riad* de Fouad Laroui" (pp. 237-245) explore la perspective de deux Français qui décident de s'installer au Maroc pour échapper à leur quotidienneté. Le roman constitue un cri de dénonciation contre ces Occidentaux qui, témoignant d'un ethnocentrisme débridé, recherchent des paysages exotiques sans pour autant essayer de comprendre "la profondeur historique et philosophique du pays" (p. 237). À travers cette analyse, BENBELLA souligne l'effort de l'écrivain de sensibiliser les nouveaux migrants à une connaissance authentique de la "mémoire historique et culturelle de l'espace étranger qu'ils ont acquis" (p. 237).

L'analyse "Chroniques mellahiques au parfum de la nostalgie de la terre d'exil chez Ami Bouganim" (pp. 247-256) plonge le lecteur dans l'univers de la communauté juive de Mogador à travers le retour de l'auteur à sa terre d'origine. En parcourant les rues du mellah, le moi autobiographique de BOUGANIM se confronte avec la ségrégation et l'aliénation culturelle des Juifs tout en explorant la valeur du rire comme dimension inhérente à la religion et tout en donnant voix à des personnages inclassables.

L'interview à Pierre JASSOGNE, "Littérature numérique au Maroc" (pp. 257-260), achève de compléter les études présentées ci-dessus. Ce dialogue permet à BENBELLA de faire le point sur l'état de la numérisation et de la mise en ligne de la littérature du Maroc, qu'elle juge encore embryonnaire et liée au contexte socio-économique du pays.

Force est de constater que ce volume, dense et riche en contributions, permet au lecteur de mieux accéder aux tendances esthétiques et thématiques propres au postmodernisme littéraire du Maghreb. Grâce à son hétérogénéité thématique, le corpus offre une vision complète des enjeux de la littérature maghrébine contemporaine. Enfin, l'étude est accompagnée d'une bibliographie vaste et complète qui donne la possibilité d'approfondir les ouvrages analysés et plus largement, ce domaine de recherche.

Giorgia LO NIGRO

Afaf ZAID, *De la diversité culturelle au dynamisme littéraire. Voix marocaines francophones*, Paris, L'Harmattan, 2020, 274 pp.

Ce volume dresse un panorama complet de la littérature marocaine contemporaine de langue française tout en cherchant à saisir son dynamisme et son hétérogénéité. Caractérisée par une hybridité remarquable, cette littérature représente un espace en devenir qui ne cesse jamais de produire de nouvelles formes. Dans le but de retracer cette "poétique de la mouvance et de la diversité" (p. 9), Afaf ZAID consacre quatorze études aux œuvres d'écrivains tels que Abdellatif LAÂBI, Mahi BINEBINE, Najib REDOUANE, Sahbi BABÂ, Saïda MOUNAÏME, Driss CHRAÏBI, Kamal BENKIRANE, Tahar BEN JELLOUN, Nouza FASSI FIHRI, Abdelhak SERHANE, Fatima MERNISSI et Nadia CHAFIK.

La première étude, intitulée "L'Écriture du silence chez Abdellatif Laâbi ou la poétique de l'indicible carcéral" (pp. 23-46), porte sur l'écriture carcérale au Maroc. En particulier, la spécialiste interroge les modalités de transposition du traumatisme de l'enfermement dans une poétique libératrice et créatrice mobilisant des procédés et des stratégies narratives spécifiques. Pour ce faire, elle aborde l'analyse du roman *Le Fou d'espoir* de l'écrivain Abdellatif LAÂBI (2000), emprisonné pendant presque dix ans à cause de son engagement sociopolitique lors des années de plomb au Maroc. Cette autofiction, qui se configure comme "un voyage atemporel à l'intérieur de la mémoire" (p. 23), entremêle l'aspect documentaire du témoignage à la dimension fictionnelle de l'écriture romanesque et met en scène l'amputation identitaire du personnage-auteur à travers un jeu de dédoublement du "je".

La deuxième analyse "L'espace littéraire de Mahi Binebine pour une esthétique du désenchantement social" (pp. 47-58) interroge la

relation entre la littérature et l'espace vécu dans le roman *Les Étoiles de Sidi Moumen* (2010). Ici, l'écrivain cherche à revenir aux causes qui ont poussé des jeunes provenant du bidonville de Sidi Moumen à commettre des attentats-suicides dans la ville de Casablanca en 2003. À travers la voix du narrateur-héros du roman, Yachine, l'auteur fait vivre au lecteur les troubles intérieurs de tous ces jeunes qui sont obligés à se confronter à la déviance sociale du bidonville. "L'ancrage dans le réel se fait aussi par le style et le choix de la langue" (p. 50), explique l'auteure, et le lien entre espace géographique et textuel est évident puisque c'est le lieu qui détermine les choix stylistiques de l'écrivain.

Le troisième chapitre "À l'ombre de l'eucalyptus et *L'Année de tous les apprentissages* de Najib Redouane: pour une écosophie éthique et esthétique" (pp. 59-76) insiste sur le contact entre littérature et environnement dans le but de mettre au premier plan la cause écologique. Pour ce faire, l'auteure analyse deux romans de l'écrivain canadien d'origine marocaine Najib REDOUANE, *À l'Ombre de l'eucalyptus* (2014) et *L'Année de tous les apprentissages* (2015), dont le deuxième est la suite du premier. Après un exil de dix ans entre le Canada et New York, Wahid rentre au Maroc et retrouve un pays frappé par le désastre écologique. Le protagoniste ne retrouve pas dans son pays natal la culture de l'environnement qui est propre au Québec. Dans ce contexte, ZAID met l'accent sur le rôle de *re-singularisation* joué par Wahid: il agit de manière bouleversante dans le milieu marocain tout en faisant preuve d'une écosophie qui se traduit dans la possibilité de vivre "une nouvelle forme de citoyenneté au sein d'un système social et politique aliénant" (p. 68). Ainsi, elle rappelle que même si la littérature ne peut pas recréer l'environnement, elle peut réinventer "des façons d'habiter le monde, d'interagir entre Homme et nature et de réconcilier celle-ci avec toute une civilisation humaine" (p. 76).

Le quatrième article "De la création littéraire du Maroc oriental: Sahbi Babâ ou l'écriture hermétique" (pp. 77-90) vise à faire (re)connaître l'écriture romanesque de Sahbi BABÂ à travers l'analyse de sa trilogie *Le sortilège de la sirène*. BABÂ donne voix à des personnages "en délire d'identité" (p. 77) qui cherchent à donner un sens à leur existence sans jamais y parvenir. L'auteur place le lecteur devant une multiplicité de points de vue, ce qui fait de cette œuvre un texte labyrinthique et hétérogène. Tout en mobilisant plusieurs techniques d'écriture, thèmes et procédés, affirme ZAID, ces romans se placent parfaitement dans la postmodernité scripturale, reflétée dans le jeu intertextuel reliant la lecture et l'écriture. Cette trilogie crée "un espace interculturel en mouvement, suggérant l'hybridité culturelle de l'écrivain et celle du lecteur" (p. 89).

La cinquième analyse est consacrée au lien entre la littérature et la société, "ELLES de Saïda Mounaïme ou le quotidien mis à l'épreuve

de l'herméneutique" (pp. 91-114). Pour relater l'ancrage de la fiction au réel, l'auteure analyse le roman *ELLES* (2017) de Saïda MOUNAÏME, qui partage avec le lecteur son vécu sur le fauteuil roulant. Même si l'expérience personnelle de l'auteure est placée au cœur du roman, ZAID souligne qu'à partir du titre même, il est possible de saisir la volonté de l'écrivaine de raconter plusieurs subjectivités, ce qui se traduit dans le recours par une énonciation hétérogène. Pour relater les problèmes sociaux du Maroc et en particulier la difficulté des femmes à jouir de leurs droits, MOUNAÏME a recours à des sources numériques et à des données sociologiques qui permettent au lecteur de découvrir des associations et des organismes engagés dans la lutte pour les droits des femmes et des orphelins. Ainsi, l'intermédialité est aussi une caractéristique saisissante de cet ouvrage qui prend une valeur heuristique tout en produisant "des effets de sens que le lecteur doit découvrir" (p. 108).

La sixième étude "Le polar de Driss Chraïbi: une traversée en quête de sens" (pp. 115-126) explore la subversion du genre polar dans l'œuvre du célèbre écrivain Driss CHRAÏBI. Tout d'abord, ZAID met en exergue le rôle d'"intellectuel citoyen" propre à l'auteur, qui cherche toujours à mobiliser sa littérature en faveur d'une maturation de la société. En effet, tout en se détachant des contraintes de la forme policière traditionnelle, CHRAÏBI construit un discours littéraire où le questionnement social, moral et politique dépasse souvent l'aspect ludique. Comme le souligne l'auteure, c'est à travers l'inspecteur Ali qu'il cherche à saisir le dysfonctionnement social du système marocain. En outre, ZAID fait remarquer que l'originalité de l'auteur ne réside pas uniquement dans sa tentative d'implanter un genre occidental au sein de la littérature marocaine, mais aussi "dans sa façon de le rendre aussi modulable et adaptable selon ses préoccupations à la fois scripturales et culturelles" (p. 119).

La question migratoire est au centre de la septième analyse, "Kamal Benkirane ou l'espace paratopique du roman noir" (pp. 127-142). Ici, l'auteure du volume analyse l'œuvre *J'ai tué l'hiver* (2016) de l'écrivain québécois d'origine marocaine Kamal BENKIRANE. À travers l'histoire de deux frères, Anis et Adam, incités par leurs parents à quitter le Maroc en faveur du Canada, l'auteur fait vivre au lecteur la blessure de l'exil. L'auteur nous offre un roman noir, affirme ZAID, car il ne se limite pas à retracer l'intégration douloureuse de ces deux jeunes hommes, mais tout en jouant le rôle de l'enquêteur, il décrit aussi les traits xénophobes de la société canadienne. Ses personnages vivent dans la paratopie, souligne-t-elle, car ils n'arrivent pas à s'intégrer dans la nouvelle topie de Montréal et l'aspect énigmatique du roman, qui peut être associé à plusieurs sous-genres du polar, contribue à susciter un questionnement sur l'injustice envers les immigrants.

L'article "Le périple migratoire interafricain au féminin" (pp. 143-163) est consacré de nouveau à la problématique des migrations. Cette fois, ZAID s'intéresse aux migrations interafricaines au féminin et à leur lien avec le phénomène de l'esclavage. À cet égard, elle souligne l'engagement de la littérature d'expression française dans la dénonciation des effets de la migration et signale la présence d'une production très variée sur le sujet. Pour rendre compte de la multiformité des migrations et de leurs conséquences, elle étudie trois ouvrages: *Le Mariage de plaisir* de Tahar BEN JELLOUN (2016), *Le Sommeil de l'esclave* de Mahi BINEBINE (2008) et *Dada L'Yakout* de Nouzha FASSI FIHRI (2010). À travers ces textes, elle dresse un portrait varié incluant différents types de déplacements et relie l'Histoire ancienne du Maroc à des phénomènes tels que l'esclavage et le racisme. En particulier, ce qui unit ces auteurs, affirme-t-elle, est le fait d'avoir condamné l'esclavagisme de la femme et de l'homme noirs "insistant sur les valeurs de tolérance, de partage et de métissage, et invitant à montrer comment le Maroc, à travers ses intellectuels et ses leaders, a pu faire face à un passé éculé" (p. 163).

La contribution "Dire la ville dans *La Nuit de l'erreur* et *Le Deuil des chiens* ou la symbolique de l'espace vécu" (pp. 165-176) explore les différentes valeurs de l'espace de la ville dans les romans *La Nuit de l'erreur* de Tahar BEN JELLOUN (1997) et *Le Deuil des chiens* d'Abdelhak SERHANE (1998). Le choix de deux écrivains si différents, affirme la spécialiste, repose sur le rôle majeur joué par la parole par rapport à l'espace urbain: d'une part, celle-ci "accompagne les conteurs jellouniens dans leurs déplacements au sein de la ville" (p. 165) et d'autre part, elle prend une fonction libératrice pour les personnages féminins de SERHANE. Si dans l'œuvre de BEN JELLOUN, les villes de Fès, Tanger et Chaouen sont décrites à la fois comme des corps imaginaires et réels, parfois érotisés, dans le roman de SERHANE, les villes de Marrakech, Fès et Tanger sont représentées au moyen d'une coloration plus réelle reflétant "les problématiques et les enjeux d'une société sur laquelle Abdelhak SERHANE porte un regard accusateur" (p. 174).

La dixième analyse "L'Exil de la mémoire dans *Sur ma mère* de Tahar Ben Jelloun" (pp. 177-185) met l'accent sur l'esthétique de l'hétérogénéité du roman marocain contemporain à travers l'étude du genre de l'autofiction. Cette fois, ZAID étudie un autre texte de Tahar BEN JELLOUN pour rendre compte d'une écriture (auto)biographique où l'auteur partage l'histoire de sa mère, désormais âgée et souffrant d'Alzheimer. Ici, on assiste au mélange entre "la vérité de l'autobiographe et l'art du romancier" (p. 177), souligne-t-elle. En effet, si d'une part, BEN JELLOUN relate le présent troublant de la sénilité de sa mère, de l'autre, il tente de reconstituer le récit de son passée sous le signe de la fiction. C'est un espace qu'il offre à sa mère pour lui

rendre la voix qu'elle a toujours dû réprimer vis-à-vis de son mari. Ce manque de communication du couple débouche dans l'écriture de deux ouvrages, *Sur ma mère* (2008) et *Jour de silence à Tanger* (1989), ce dernier étant consacré à son père. Les deux récits entretiennent un rapport d'intertextualité marquée, explique ZAID, mais le choix de l'auteur de ne pas tout raconter dans un seul texte est significatif car c'est comme s'il donnait "à chacun d'eux [...] le monopole de la parole [...] comme pour dire que les deux discours ne peuvent coexister ensemble dans un même texte vu l'absence de dialogue entre les deux" (p.181).

L'article "*Mes contes de Perrault de Tahar Ben Jelloun ou l'oralité en palimpseste*" (pp. 187-205) explore les modalités d'appropriation de l'écrivain marocain des contes de Charles PERRAULT et de ceux des *Milles et une Nuits*. L'auteure met en exergue le lien entre l'hypotexte français et l'hypertexte marocain et affirme que, tout en les remaniant avec une grande maîtrise, "Ben Jelloun finit par produire des contes acculturés qui survivent et se régénèrent dans la différence, contribuant par là à enrichir le patrimoine culturel marocain" (p. 187). Comme le précise ZAID, son défi majeur a été celui de mélanger la tradition du conte occidental à celle de sa contrepartie orientale, ce qui lui a permis d'instituer un jeu symbolique fluctuant entre réalisme et merveilleux.

Toujours le conte fait l'objet de l'étude successive "Du Mythe au texte: Mernissi sur les traces de Shahrazade" (pp. 207-216). En particulier, l'auteure cherche à explorer le rapport entre le recueil des *Milles et une Nuits* et le texte *Rêves de femmes* (1997). Ici, la spécialiste met en lumière le lien entre le mythe du féminin véhiculé par Shéhérazade et la réalité de la société marocaine qui cherche à déconstruire et reconstruire un nouveau féminin. Pour interroger ce croisement, ZAID précise que le texte mernissien réinvestit le texte-source de nouvelles significations tout en cherchant à lui donner une cohérence propre à la contemporanéité. Le pouvoir du verbe est le protagoniste de ces deux ouvrages car il permet à Shéhérazade d'éviter le massacre et aux personnages féminins de MERNISSI d'évader de la réalité étouffante du harem fassi.

L'analyse "De la mixité linguistique au métissage culturel dans *À l'ombre de Jugurtha* de Nadia Chafik" (pp. 217-234) s'intéresse au brassage linguistique et culturel dans le roman marocain de langue française. Pour illustrer le dynamisme de ce genre, ZAID se confronte avec le texte *À l'ombre de Jugurtha* (2000). C'est une œuvre marquée par un "hétérolinguisme qui transgresse les normes de lisibilité" (p. 217) et cet aspect relève du mélange entre l'amazigh, l'arabe dialectal et la langue française; ce *code-switching* perpétuel sert l'écrivaine à réhabiliter la culture amazighe et exalter les valeurs de l'identité rhizome. Ainsi, à travers la déconstruction de l'Histoire du vieux mythe

de Jugurtha et la mise en scène de la relation amoureuse entre la protagoniste française, Catherine, et le chef berbère, Yann, elle célèbre le métissage et la tolérance vers l'Autre.

Dans la dernière contribution, intitulée "Le chant: la voix mise en écriture ou la mise en voix de l'écriture" (pp. 235-250), ZAID retrace le rôle du chant dans des textes maghrébins ou négro-africains d'expression française. Dans ce contexte, la spécialiste met en valeur la présence marquée des voix féminines et de leur caractère sonore, ce qui évoque au lecteur plusieurs sensations visibles et auditives. L'insertion des chants dans l'espace textuel revêt une importance majeure car elle permet de véhiculer des pratiques sociales et de transmettre la couleur de la culture locale. Pour reporter les fonctions différentes des chants locaux, elle analyse de nombreux textes, parmi lesquels *La Boîte à merveilles* d'Ahmed SEFRIOUI (1954), *La Baroudeuse* de Nouza FASSI FIHRI (1997), *Oser vivre* de Siham BENCHEKROUN (1999) et *Rue du pardon* de Mahi BINEBINE (2019).

Riche en valeur scientifique et en analyses, ce volume illustre de manière approfondie et ponctuelle les tendances de la littérature marocaine d'expression française dans la contemporanéité. Attentif aussi à l'apport que les voix féminines ont donné à l'évolution de ce champ littéraire, ce texte constitue une ressource précieuse et enrichissante pour tous ceux qui aimeraient saisir le caractère multiforme, dynamique et hybride de cette production aux formes esthétiques et thématiques toujours en devenir.

Giorgia LO NIGRO

Houda HAMDI, *Maïssa Bey: deux décennies de créativité*, Paris, L'Harmattan, 2019, 239 pp.

Cet ouvrage est composé d'un ensemble d'études littéraires qui analysent différentes œuvres de l'écrivaine franco-algérienne Maïssa BEY. Afin de mieux comprendre les contextes dans lesquels l'écrivaine étudiée a écrit les romans analysés dans cet ouvrage, l'avant-propos (pp. 9-11), rédigé par Charles BONN, ainsi que l'introduction (pp. 13-16) composée par Houda HAMDI, recontextualisent la période socio-historique des années 1990, autrement appelées les années noires du terrorisme islamiste en Algérie, ainsi que les années 2000. Il faut savoir qu'il n'est pas rare que les livres d'Histoire qui relatent l'histoire du colonialisme et des années de guerre d'Algérie (1954-1962), omettent d'expliquer, en les laissant dans le silence, les tortures et la

souffrance provoquées par les colons français sur le peuple colonisé algérien. Maïssa BEY, qui par ailleurs a perdu son père torturé par l'Armée française en 1957, aspire à redonner voix à toutes ces victimes, hommes, femmes et enfants qui ont souffert et qui continuent à souffrir en silence des conséquences de ces années d'occupation et de post-occupation. Selon Charles BONN (pp. 10-11 de l'avant-propos), l'écrivaine est devenue une sorte de modèle pour les auteurs contemporains, une véritable pionnière.

Après une brève biographie de Maïssa BEY, Houda HAMDI a divisé en trois parties son ouvrage et chacune des parties est composée de plusieurs articles. L'objectif était de mettre en évidence l'engagement avec lequel Maïssa BEY a rédigé chacun de ses romans qui, bien que différents, présentent des caractéristiques communes. La première thématique figurant dans tous les ouvrages narratifs de cette écrivaine est la violence présente sous différentes formes: la violence liée au terrorisme, celle que la société fait subir aux femmes, et celle du colonialisme. La seconde thématique est celle du silence qui est symbolique de l'histoire contemporaine d'Algérie, c'est-à-dire de la période historique qui concerne le colonialisme et le post-colonialisme jusqu'à la fin des années noires de 1990, étant donné que les livres d'histoire ne réfèrent que l'histoire du point de vue des colonisateurs omettant celui des colonisés.

La première partie, "Dire la violence" (pp. 17-98), est composée de cinq analyses d'auteurs d'origines différentes. Maïssa BEY fait le choix de personnages singuliers pour exprimer la violence. Par exemple, dans son roman *Pierre sans papier ou Cendre*, la violence est vue à travers le regard ingénu d'un enfant ("Quand la fiction écrit les silences de l'Histoire: l'exemple de *Pierre Sang Papier ou Cendre*" (pp. 55-70) de Monia BRAHIM). En général, les personnages principaux de ses romans sont des femmes qui souffrent du silence, de la violence qui leur est infligée par les figures masculines ("L'esthétique de la violence dans *Au commencement était la mer*" (pp. 19-36) de Leïla OULEBSIR). De cette manière, grâce aux personnages sensibles souffrants, Maïssa BEY, tel était son objectif, réussit à redonner voix à toutes les victimes – aussi bien les victimes de la guerre que les femmes du Moyen-Orient – qui ont subi la violence ("Briser le silence. Dire la douleur. Engagement et écriture: quelques réflexions à partir de *Puisque mon cœur est mort*", pp. 71-81, de Barbara SOMMOVIGO); "Du politique au lyrique dans *Puisque mon cœur est mort*" (pp. 83-98, de Houda HAMDI); "*Sous le jasmin la nuit: Entre la fiction et le témoignage*" (pp. 37-53, de Cristina BATALHA). Les outils littéraires participent également à la transmission de cette violence qui est peinte par l'écrivaine. Elle joue avec la ponctuation pour accélérer les rythmes et l'enchaînement des situations, accentuer les démenances des personnages. Les figures de style qui agré-

mentent les romans de l'auteure, sont chargées de sens: les métaphores, les allégories, le lyrisme et la poésie permettent encore une fois, de traduire toute cette violence qu'ont subi les Algériens mais aussi les femmes dans le monde musulman ("L'esthétique de la violence dans *Au commencement était la mer*", pp. 19-36, de Leïla OULEBSIR). Dans l'un des cinq articles, Barbara SOMMOVIGO qualifie Maïssa BEY d'auteure-peintre "En fait, le texte de Maïssa Bey qui n'est pas réellement un roman pourrait se situer entre la poésie et la peinture" (p. 65).

Dans la deuxième partie, intitulée "Le roman familial et la résilience mémorielle" (pp. 100-188), les auteurs se sont concentrés sur la partie psychologique des romans de Maïssa BEY. Pour ce faire, Samira BOUBAKOUR, dans son article "L'œuvre de Maïssa Bey: entre désir de liberté et sentiment d'abandon" (pp. 101-118), s'est inspirée des grandes théories liées à cette science qui ont marqué le XX^e siècle et plus particulièrement a défini le syndrome de l'abandon et toutes les conséquences qui lui sont liées. En effet, les protagonistes des romans tels que *Cette fille-là* et *Surtout ne te retourne pas* ou bien encore *Entendez-vous dans les montagnes...* ont en commun avec l'auteure d'être orphelines puisque toutes ont perdu leur père, décédé à la suite de tortures infligées par les soldats français au début du conflit franco-algérien. Cette perte fragilise les protagonistes. On peut retrouver l'idée de l'influence autobiographique dans l'article de Salah AMEZIANE "La question de la filiation dans *Cette fille-là*" (pp. 119-133) dans lequel l'auteur spécifie que l'Histoire et les archives ainsi que les grands auteurs tels que FOUCAULT, ont inspiré le récit *Cette fille-là* de Maïssa BEY. En effet, afin de s'évader et se libérer aussi bien physiquement que mentalement de l'autorité masculine, l'auteure et ses personnages 'dévorent' la culture par la lecture. Parler de lecture offre la possibilité à Maïssa BEY de mettre fin à la tradition féminine de la transmission orale du savoir et ainsi réévaluer les savoirs féminins. Pascale PERRAUDIN dans son article intitulé "*Curating the self: du dispositif au décloisonnement des mémoires dans Entendez-vous dans les montagnes...*" (pp. 151-172) démontre également que chaque personnage est inspiré des pensées de l'auteure et que leur rôle est avant tout de transmettre la mémoire à travers la thématique du mouvement. Enfin dans cette partie est également analysée la nature propre de la femme. Hélène JULIEN, dans son article intitulé "La voix est la voie: quête de soi et récit labyrinthique dans *Cette fille-là* et *Surtout ne te retourne pas*" (pp. 152-188) confronte ces deux romans afin de mettre en exergue les similitudes dans les procédés utilisés par Maïssa BEY lorsqu'elle parle de la place de la femme dans la société et comment le thème du mouvement vécu à travers la fugue des protagonistes peut devenir un point de départ pour une nouvelle vision de l'Histoire. En ce qui concerne les procédés d'écriture, Samira BOUBAKOUR ("L'œuvre de Maïssa Bey: entre désir de liberté et sentiment d'abandon", pp. 101-118)

met également en exergue toutes les dichotomies telles que l'utilisation de personnages caractériellement opposés, des éléments des paysages, utiles à Maïssa BEY pour dénoncer les injustices infligées aux femmes. Assia KACEDI aussi dans "The ambivalence of the Mother-daughter relationship in *Hizya*" (pp. 135-150) se concentre sur les relations entre la mère et la fille dans le roman *Hizya*.

La troisième partie, intitulée "La mémoire et les voix" (pp. 189-239), est composée seulement de trois analyses. Florence FIX dans "La mémoire et la voix: emprunts et citations dans *Pierre Sang Papier ou Cendre*" (pp. 191-207) se pose la question de la forte présence des citations d'auteurs internationaux de grande renommée mais aussi de personnages à l'intérieur des romans de Maïssa BEY. En effet, grâce à leur voix qui rapportent des propos ou leurs histoires personnelles, l'auteure mélange les points de vue et acquiert plus de crédibilité auprès du lecteur. Ainsi, elle réussit à rétablir la voix aux victimes de la guerre et à toutes ces femmes prisonnières derrière leur voile et derrière l'autorité masculine. Avec ces personnages qui se déplacent constamment, elle démontre que le mouvement permet de recouvrer la mémoire et donc en quelque sorte de réécrire l'Histoire ("L'Histoire qui recommence à zéro? Lecture de l'archive dans *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey et Ez-Zilzel de Tahar Ouettar" (pp. 221-239) rédigée par Greta BLISS et traduite par Ghassan LUFTI). Enfin, comme le souligne Amel MAAFA dans l'article "Le bovarysme dans *Hizya*: à la recherche d'une héroïne" (pp. 209-219), en attribuant des caractéristiques typiques de la protagoniste du roman de FLAUBERT à ses propres personnages, Maïssa BEY rend ainsi justice aux situations de la femme et leur permet "[...] en quittant les méandres de la tradition populaire, de venir éveiller les consciences de les libérer du poids de la fatalité et du sort réservé à tous ceux qui nourrissent le désir de les transgresser" (pp. 211-212).

Pour conclure, grâce à la littérature, Maïssa BEY redonne la parole à toutes ces voix victimes de la guerre et qui ont souffert directement par la torture de la domination française ou indirectement par la perte d'un être cher. Cette auteure se pose également comme la porte-parole de toutes les femmes qui, face à la domination française et face à l'autorité masculine, n'ont pas leur mot à dire malgré le fait qu'elles aient, elles aussi, souffert de cette occupation. L'écriture est vécue comme un processus de libération pour l'écrivaine mais aussi comme un moyen de réécrire l'Histoire ou plutôt les histoires afin de corriger les lacunes de l'Histoire.

Maëva AUCHER

Aline CHARLES, *Écrire le voile. Réponses aux discours colonial et patriarcal dans les œuvres d'Évelyne Accad et Assia Djébar*, Paris, L'Harmattan, 2020, 249 pp.

La professeure et chercheuse universitaire Aline CHARLES a étudié deux des plus célèbres auteures contemporaines d'origine maghrébine: Évelyne ACCAD, qui est née et a grandi au Liban et qui a vécu aux États-Unis et en France et Assia DJEBAR, née en Algérie et qui a vécu elle aussi en France. En introduction de cet essai (pp. 5-25), Aline CHARLES donne une brève biographie de chacune des deux auteures, recontextualise l'histoire et les coutumes liées au port du voile. Cette pratique a évolué au cours des siècles. Si auparavant il était réservé aux femmes riches pour protéger leur patrimoine puisque le voile était le symbole évident pour démontrer son origine sociale, dans l'histoire plus contemporaine, le voile est porté par toutes les femmes. Aline CHARLES précise que le port du voile n'est pas une loi religieuse puisqu'aucun passage dans le texte religieux du Coran ne concerne l'obligation du port du voile. Cette nouvelle habitude résulte donc d'un changement de pensées qui est lié à l'histoire contemporaine et qui s'explique en partie par l'histoire de la colonisation. En effet, le voile devient un accessoire qui instrumentalise la femme et la prive de la parole. Dans l'objectif de leur redonner la voix, les deux auteures Assia DJEBAR et Évelyne ACCAD décident de raconter l'histoire de toutes ces femmes qui, courageusement, se dévoilent. Afin d'analyser le style hybride des deux écrivaines, Aline CHARLES a divisé son essai en trois parties sous-divisées à leur tour, en trois sous-parties.

Dans la première partie, intitulée "Le voile: un objet littéraire complexe, un ressenti ambivalent" (pp. 25-84), Aline CHARLES a démontré comment le voile devenait la métaphore de la colonisation française dans les pays africains, mais aussi celle de la domination masculine sur la figure féminine dans les pays maghrébins. En effet, le voile est devenu un véritable symbole social qui permet de revendiquer des idéologies, des identités nationales. Dans leurs romans, Évelyne ACCAD et Assia DJEBAR opposent deux figures, celles de l'homme et de la femme, et comparent deux mondes: d'une part, elle oppose les colons français aux colonisés nord-africains, et d'une autre part, les hommes maghrébins aux femmes maghrébines. Comme le pensait Frantz FANON, les deux auteures partagent l'idée que les colonisés utilisent le voile comme un moyen pour exprimer leur propre identité et se différencier ainsi des colonisateurs. Il semblerait donc que la femme n'a pas son mot à dire. Assia DJEBAR ajoute que la femme voilée est l'instrument des colonisés puisque le voile est conçu comme une protection contre le regard des colons mais aussi pour la résistance, du fait qu'il permet de se cacher lors des déplacements dans les espaces publics. Pour lutter contre cette soumission imposée par

le voile, Évelyne ACCAD a inventé le concept fémi-humanisme, c'est-à-dire un "concept qui s'oppose à la vision unique masculine qui a mené la société libanaise au chaos et à la destruction" (p. 69).

Dans la deuxième partie, "Remise en question des espaces politiques (privé-féminin/public-masculin)" (pp. 85-156) Aline CHARLES a confronté deux dichotomies: les espaces et les genres. Dans la littérature en lien avec le contexte de la colonisation, la femme devient la métaphore de l'Algérie alors que l'homme représente la France. L'autorité masculine originaire du Moyen-Orient impose à toutes les figures féminines le port du voile à l'extérieur des espaces privés. Ce voile est conçu comme une protection contre le regard dangereux du colon français. Ce regard occidental est influencé par l'orientalisme. Selon le professeur universitaire Edward SAÏD, l'orientalisme est "une vision politique de la réalité dont la structure promouvait la différence entre le familier (l'Europe, l'Occident, 'nous') et l'inconnu (l'Orient, l'Est, 'eux')" (p. 18). Les représentations artistiques du XX^e siècle, telles que les cartes postales ou les tableaux de grands auteurs, mettent donc en scène les femmes orientales dans une posture sensuelle. C'est pour cette raison que les hommes orientaux imposent aux femmes de porter le voile. Cependant, cette protection prive la femme de sa voix et de voir par ses propres yeux. L'objectif des deux auteures est donc de relever le voile des femmes pour qu'elles puissent enfin retrouver leur voix. De plus, les auteures redéfinissent ce que sont les espaces publics et les lieux privés dans le monde arabe. Elles le font par exemple avec le hammam. Dans la vision occidentale, cet espace est perçu comme sensuel alors qu'en réalité c'est un lieu où les femmes partagent, échangent et guérissent de leurs blessures. Elles sont libres par la pensée puisque l'accès est interdit aux hommes.

Le syndrome de Shéhérazade ouvre la troisième et dernière partie intitulée "Dévoiler l'histoire des femmes pour reconstruire une identité nationale" (pp. 157-226). Shéhérazade est le personnage féminin du conte arabe *Les Mille et une nuits*. Ce personnage principal, afin de ne pas être condamné à mort par son mari, raconte chaque soir une histoire pour instruire son époux. Ce conte illustre parfaitement la situation dans les pays du Moyen-Orient. En effet, même si les femmes n'ont pas accès aux savoirs écrits, elles se transmettaient leurs coutumes et leurs savoirs grâce à la communication orale. Ainsi, la voix devient un instrument de résistance contre la violence. Les deux écrivaines Évelyne ACCAD et Assia DJEBAR créent une tension entre la transmission orale et la transmission écrite afin de libérer la voix de la femme et tentent de donner la voix à chaque femme pour éviter les intermédiaires. Pour ce faire, elles multiplient les voix féminines et les protagonistes dans leurs romans, mais aussi les protagonistes qui écrivent pour prendre conscience de ce problème.

Pour conclure, Évelyne ACCAD aussi bien que Assia DJEBAR sont des porte-parole des femmes qui sont prisonnières sous leur voile. Elles aspirent à libérer leur voix pour que la véritable histoire durant la colonisation et la décolonisation soit reconstituée. Les différents personnages de leurs romans sont des femmes solides, féministes qui ne craignent pas d'affronter les dangers en sortant à l'extérieur, en dehors de leur maison et des règles qui leur sont imposées. Selon les deux auteures, les femmes doivent se réapproprier leur corps pour retrouver leurs droits, leurs voix et leur histoire. Il s'agit également de réécrire l'histoire des pays colonisés puisque trop souvent, l'histoire enseignée est celle qui est racontée selon le point de vue occidental, c'est-à-dire celui qui omet la résistance et la participation des femmes à cette résistance.

Maëva AUCHER

FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

MARCO MODENESI

Léonora MIANO, *Afropea. Utopie post-occidentale et post-raciste*, Paris, Grasset, 2020, 224 p.

À l'heure du repli identitaire que connaît la France criant au “grand remplacement”, Léonora MIANO prend la parole pour que prennent fin les schémas induits par l'occidentalité. Par la mise en évidence de représentations raciales du monde contemporain, c'est autour d'un mot, Afropea, que se joue cet essai dessinant “Une utopie post-occidentale et post-raciste”.

Dans le premier chapitre (sans titre, pp. 9-46), pour lever toute accusation d'illégitimité, MIANO définit sa position et le sens du mot qu'elle explore: est dite afropéenne une personne d'ascendance subsaharienne, née ou élevée en Europe. Cependant, le préfixe *afro-* ne saurait renvoyer qu'à “un hors de France essentiel plus qu'originel” (p. 9), qui justifierait le classement, dans la catégorie afropéenne, de tout individu d'ascendance subsaharienne établi dans le pays. MIANO n'est pas elle-même une Afropéenne, elle précise que c'est pour sa fille – qui est née et a grandi en France, mais se trouve pourtant souvent renvoyée à d'autres origines aliénantes – qu'elle a compris l'urgence de cette réflexion sur Afropea.

L'autrice revient sur l'apparition et les usages du mot “Afropea” dans le second chapitre (“Brève histoire du mot”, pp. 47-56). Au début des années 1990, le terme voit le jour dans l'univers de la musique, lorsque le groupe Talking Heads crée cette appellation comme contraction d'Afro-Européen pour désigner l'influence des cultures africaines sur la culture européenne. Depuis, plusieurs artistes ont adopté le mot, soit pour définir leur identité de l'entre-deux, soit pour qualifier le style de leurs créations. MIANO elle-même a d'ailleurs investi la notion frontalière d'Afropea dans son recueil *Habiter la frontière* (2012) et Eva DOUMBIA s'est notamment inspirée des textes de l'écrivaine camerounaise pour son spectacle *Afropéennes* (2014).

Si celles et ceux qui se disent Afropéen.ne.s proposent une vision non arriérée à un espace national, MIANO tient à souligner, à l'intérieur de l'Hexagone, “L'urgence française” (c'est le titre du troisième chapitre, pp. 57-68) consistant à dévoiler le racisme systémique et le “tropisme colonialiste” (p.

68) en son sein. Dans un tel environnement, il se formule, en Afropea, une critique puissante de l'occidentalité, définie comme "une illusion qui, s'installant sur une longue durée, finit par être admise comme une réalité" (p. 107). Cela forme, au cours du quatrième chapitre, le noyau dur de l'essai de MIANO, qui offre les éléments de pensée de l'affranchissement, qui ne réside ni dans l'affrontement ni dans le renversement de situation: "Une pensée post-occidentale" (pp. 69-152) donc, capable de guérir d'une pathologie épistémique et de relater l'effectivité de la décolonisation des deux entités dont elle participe. En cela, Afropea invite également à l'avènement d'un monde "post-raciste" (p. 127) mais pas "post-racial" (p. 128). La différence est fondamentale, car il ne s'agit pas de nier l'incidence que la notion de race a encore sur les trajectoires individuelles et collectives.

Si Afropea est un refus catégorique de l'occidentalité, dans le cinquième chapitre elle est aussi un appel à "Refonder l'africanité" (pp. 153-192) pour déjouer les fantasmes induits par le discours dominant occidental. C'est pourquoi, selon MIANO, "il faut exposer la sensibilité subsaharienne de la nouvelle Europe" (p. 166) pour qu'elle s'inscrive de façon décomplexée dans son espace de référence. Cela donnerait une visibilité aux sensibilités non européennes et non dominatrices qui irrigueront "la société désoccidentalisée du futur" (p. 180). Pour ce faire, Afropea envisage le *panafropéanisme* de façon complémentaire à la notion d'Afropea: c'est ce mouvement que MIANO décrit dans le sixième chapitre, "Panafropea" (pp. 193-212). Bien que l'autrice ne propose pas "un plan de bataille panafropéen" (p. 209), elle suggère quelques pistes de réflexion utiles à la construction de ce monde d'après. Par ailleurs, en utilisant le préfixe post-, dans la conclusion de cet essai, MIANO insiste précisément sur la notion d'utopie et d'avenir à construire: "Pour l'heure, une utopie" (pp. 213-218).

Afropea représente donc l'espoir de dépasser le carcan de la couleur et l'état de mélancolie coloniale qui habite nos sociétés. Afropea porte l'idée d'une poétique de la relation qui "dise la fusion de termes s'étant voulus contraires" (p. 212). Elle reconnaît le caractère multiple d'une France non plus réduite à son hexagone, mais bien archipélique, un "territoire éclaté" (p. 126). Elle ose penser autrement qui nous sommes aujourd'hui et permet aux présences minorées, peu importe lesquelles, de se manifester pleinement.

Donato LACIRIGNOLA

Jean Paul HABIMANA, *Nonostante la paura. Genocidio dei tutsi e riconciliazione in Ruanda*, Milano, Terre di mezzo, 2021, 187 pp.

Ce volume s'inscrit dans le vaste cadre de témoignages et d'études consacrées au génocide des tutsis au Rwanda de 1994. L'ouvrage souligne d'un côté comment cet événement nécessite encore beaucoup d'attention et de réflexion, pour que cette tragédie soit mieux comprise dans ses implications profondes, et d'un autre côté, le livre se situe dans un projet de divulgation, d'éducation et de sensibilisation, que l'auteur, professeur de religion, a entrepris avec plusieurs associations et experts de génocides.

Précédé d'une courte introduction du journaliste Luciano SCALET-TARI (pp. 5-9) qui s'intéresse depuis longtemps à l'Afrique, le volume se divise en deux parties principales: "Nonostante la paura" (pp. 11-141) et une annexe "È possibile spiare un genocidio?" (pp. 142-184).

La première partie est constituée des souvenirs de l'auteur, tutsi, qui a vécu le génocide à l'âge de dix ans. Dans un style clair, sobre et mesuré, HABIMANA consigne au lecteur tout un pan de sa vie qu'il avait enregistré dans son journal intime et qui se révèle du plus grand intérêt pour chercher à mieux comprendre la suite des événements; il est possible de lire la réaction des gens à la nouvelle de l'attentat du président HABYARIMA le 6 avril 1994, l'incrédulité face à l'éclatement de la violence des Interahamwe, et puis la fuite de l'auteur avec ses frères et sœurs dans l'espace plus protégé de la paroisse, l'accueil chez une famille hutue, l'arrivée au camp Nyarushishi où les rescapés étaient assistés par la Croix Rouge. HABIMANA a été le témoin oculaire du déroulement de la célèbre *Opération Turquoise* et des mois suivant la fin des massacres, avant de pouvoir sortir du camp et regagner son village. On trouve d'importantes informations concernant le retour au quotidien des Rwandais après cent jour de carnage: les difficultés dues à la destruction des maisons, des commerces et de toute autre activité; la peur d'agression qui ne quittait jamais les survivants; le choc culturel qui a entraîné un changement significatif même dans la manière de se passer le bonjour, ce qui souligne que tout contact, même occasionnel, avec l'autre était problématique et troublant (cf. pp. 90-92). Au-delà de ses difficultés personnelles dans les relations au sein de la petite communauté où il vivait (il suivait les cours à l'école avec les enfants des génocidaires), l'auteur raconte l'acheminement de toute une société vers une justice locale basée sur le système judiciaire traditionnel de la *giacaca* à partir de 2002, un type de tribunal devenu effectivement opératif depuis 2005 (cf. p. 94). HABIMANA s'arrête ensuite sur son expérience au séminaire où il a saisi et compris le trouble des camarades hutus et la souffrance qu'eux aussi ont endurée, la valeur de la diversité et l'enrichissement qu'elle apporte. Il en vient ainsi à la décision de quitter la vie religieuse et de se fiancer

avec une jeune femme hutue; il commente ses incertitudes au sujet des fiançailles et celles de ses parents et amis pour mieux souligner, dans la dernière page de son témoignage, la réussite de son mariage qui semble renouer avec une époque heureuse bien avant le génocide. Ses enfants Davide et Samuel “ruandesi e basta” (p. 140) vont être éduqués à reconnaître la diversité comme une valeur et non comme un motif de division. Ces pages s’enrichissent aussi de la réflexion de Marie-Louise (pp. 132-139), femme de Jean Paul HABIMANA, qui offre un regard réservé et poignant sur le génocide vécu de la part hutue de la population; ses souvenirs évoquent la perte de parents, les difficultés rencontrées et les inégalités ressenties au lendemain de la fin des massacres, le trouble vécu lors de la journée de la mémoire, un an après la fin du génocide, où elle a assisté les victimes et écouté les témoignages des Interahamwe, la déchirante compréhension de la douleur de l’autre.

Dans la deuxième partie de l’ouvrage, l’auteur esquisse un aperçu des transformations historiques, sociales et culturelles au Rwanda et rappelle les événements majeurs ayant amené au génocide de 1994. S’appuyant à un certain nombre d’ouvrages, HABIMANA reparcourt l’histoire de son pays depuis la colonisation des Allemands et puis des Belges, souligne le rôle de missionnaires dans l’évangélisation du territoire, commente, grâce à son expérience personnelle et sa connaissance approfondie de la culture rwandaise, les inégalités, la discrimination et la persécution des tutsis, le racisme et les lois raciales servant à des manœuvres politiques préétablies (comme la progressive destitution du roi MUSINGA pour l’intronisation de MUTARA III RUDAHIWA, éduqué à la culture occidentale), l’introduction de la carte d’identité avec la mention de l’appartenance ethnique (alors que les divisions entre hutus, tutsis et twas étaient uniquement de classe sociale), le manifeste des Hutus de 1957, la révolution sociale de 1959, les dix lois bahuntues de 1990 publiées sur la revue *Kangura*...

Il s’agit d’un ouvrage de nature double: un témoignage concis et discret, sans invectives criardes et sans accusations tapageuses, auquel fait suite un précieux précis socio-historique, complété de données relevant de la culture rwandaise. Le volume offre un regard incontournable sur la vie de la population bouleversée par le génocide, montre le travail de reconstruction économique et sociale, les efforts collectifs et individuels pour panser des blessures apparemment incurables. Les paroles d’HABIMANA prônent une réconciliation intérieure, personnelle et collective, pour que le peuple rwandais revienne à son unité harmonieuse avec une conscience renouvelée de ses spécificités.

Francesca PARABOSCHI

FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

ALESSANDRA FERRARO

Isabelle KIROUAC MASSICOTTE, *Des mines littéraires: l'imaginaire minier dans les littératures de l'Abitibi et du Nord de l'Ontario*, Ottawa, Prise de parole, 2018, 274 pp.

En s'appuyant sur les études théoriques concernant la géographie littéraire et sur le concept bakhtinien de *chronotope*, ce volume atteint le double objectif de montrer la valeur structurante de l'espace minier dans les œuvres littéraires qui s'appuient sur ce paradigme et de contribuer à mettre en lumière la richesse de deux littératures minoritaires, ou 'exiguës', qui méritent d'être plus largement connues. Isabelle KIROUAC MASSICOTTE se penche en effet sur un double corpus qui réunit deux ensembles de productions littéraires variées (romans, nouvelles, pièces et poèmes), publiées entre 1980 et 2003 par neuf écrivains et écrivaines du Nord-Est ontarien et de l'Abitibi: deux régions proches, apparentées par l'importance des activités minières qui s'y sont développées entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e et qui ont contribué à façonner un imaginaire commun. Cette production est considérée comme un ensemble précurseur du mouvement de la "régionalité" ou du "néoterroir" (cf. "Introduction", pp. 11-12) observé dans la littérature québécoise depuis les années 2010, qui témoigne d'un intérêt renouvelé pour la dimension régionale.

KIROUAC MASSICOTTE présente les résultats de sa recherche en trois chapitres. Le premier porte sur "Les chronotopes hérités de l'imaginaire minier européen" (pp. 31-93) et analyse les deux grands modèles de l'imaginer minier, la mine industrielle – présente surtout dans les œuvres franco-ontariennes – et la mine mythique – que l'on retrouve surtout dans la production abitibienne. Le chapitre suivant se penche davantage sur les caractéristiques propres du contexte nord-américain en étudiant "les chronotopes de la *frontier* et du Nord" (pp. 95-166) à travers quatre axes principaux: la colonisation, l'aventurier, l' 'hivernité' (expérience du climat extrême) et le Nord esthétique (les valeurs symboliques associées au Nord). Le troisième chapitre définit et examine les personnages types de ces œuvres, qui s'avèrent dépourvus de complexité psychologique et assez stéréotypés, étant déterminés par le milieu et par leur fonction. Ils correspondent à trois typologies principales: "l'homme, l'initié, qui comprend le

prospecteur et le mineur et qui oscille entre l'héroïsation et le débouloonnement du mythe; [...] la figure de la femme, généralement exclue de la symbolique minière et surtout reléguée aux rôles d'épouse, de mère et de prostituée; [...] la figure de l'Autochtone, le plus grand laissé-pour-compte de l'univers minier" (p. 170).

Bien que ciblée sur un double corpus littéraire canadien, l'analyse de KIROUAC MASSICOTTE ne manque pas de mettre en relief les points de convergence avec d'autres traditions littéraires minières américaines et européennes, aspect qui lui permet finalement d'envisager les récits miniers comme "un genre en soi, déterminé par le chronotope qui [...] est composé d'un certain nombre de possibles formels, thématiques et idéologiques" ("Conclusion", pp. 239-251: p. 248).

Cristina BRANCAGLION

Julien DEFRAEYE, Élise LEPAGE (dir.), "Approches éco-poétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain", *Études Littéraires*, vol. 48, n. 3, 2019, 147 pp.

Ce volume se consacre à l'étude des approches éco-poétiques dans la littérature contemporaine française et québécoise. Julien DEFRAEYE et Élise LEPAGE dans leur "Présentation" (pp. 7-18) introduisent l'éco-poétique comme une perspective théorique qui étudie les liens entre la culture et la nature, entre l'humain et le non-humain. Ils soulignent que l'éco-poétique permet des réflexions en dehors du texte littéraire et en profondeur en ajoutant que son but est de construire une conscience environnementale et de sensibiliser les individus sur des problématiques critiques de notre planète. Dans le premier article, "Proximité avec la nature et jeu des genres littéraires" (pp. 21-36), Sara BUEKENS analyse *L'homme des haies* de Jean-Loup TRASSARD et *Naissance d'un pont* de Maylis DE KERANGAL, deux romans qui valorisent des protagonistes attachés à la vie dans la nature et qui s'opposent au progrès. Puisque le langage forme la réalité, BUEKENS souligne l'importance du lexique employé par les écrivains afin de parler de la vie en nature. "Chute et éveil du corps dans les dystopies: *Moi qui n'ai pas connu les hommes* de Jacqueline HARPMAN et *Choir* d'Éric CHEVILLARD" (pp. 37-49) offre une interprétation de l'éco-poétique à travers l'imagerie apocalyptique pour sensibiliser le spectateur/lecteur et l'initier à un changement de perspective. Comme les lieux sont les plus touchés par le scénario apocalyptique, cet imaginaire se rapproche beaucoup des préoccupations de l'éco-poétique, en mettant en scène la crise inté-

rieure du rapport fracturé entre homme et nature. Dans son article “‘Cette grâce entière, insaisissable et mystérieuse’: formes et enjeux de l’éco-épiphanie dans trois romans québécois contemporains” (pp. 51-65), Julien DESROCHERS considère que l’épiphanie agit comme agent révélateur pour la critique écopoétique. Les éco-épiphanies des romans qu’il prend en considération dans cet article (*Betsi Larousse ou l’ineffable eccécité de la loutre* de Louis HAMELIN, *Champagne* de Monique PROULX et *L’Écrivain public* de Pierre YERGEAU) prennent le contrôle de l’espace du récit et le rapport entre la conjecture visuelle transforme l’agent en être agi, qui ne peut être compris que par la dimension spatiale et paysagère du texte. C’est l’extraordinaire qui atteint le monde humain à travers la remise en question des convictions textuelles. Julien DEFRAEYE, “La nouvelle québécoise: forme privilégiée de la littérature à vocation environnementale” (pp. 51-65), contribue à cette réflexion sur les problématiques liées à un point de vue écopoétique en analysant de manière générale la structure des nouvelles québécoises, qu’il trouve beaucoup plus performantes dans la représentation d’une crise environnementale. À travers la structure brève et essentielle de la nouvelle, il serait possible selon lui d’exprimer la préoccupation vers l’avenir, thématique globale et urgente. Cette stratégie narrative écologique s’applique parfaitement aussi au cas de *Bleuets et abricots* (2016) de Natasha KANAPÉ FONTAINE, dont Joëlle PAPILLON, “*Bleuets et abricots: la femme-territoire de Natasha KANAPÉ FONTAINE*” (pp. 79-95), analyse le rapport entre innue et territoire. L’écrivaine démontre la relation étroite entre le corps des autochtones et la terre où ils sont nés, puisque la terre leur appartient de droit. Les autochtones communiquent à travers leur langue maternelle avec la terre, en soulignant le lien du territoire avec le langage. Élise LEPAGE, “Imaginaire de la catastrophe. Une lecture écopoétique de *La Carte des feux* de René LAPIERRE” (pp. 97-113), analyse le recueil de poèmes de René LAPIERRE à propos de l’imaginaire contemporain de la catastrophe. Les poèmes sont focalisés sur la compréhension du mauvais fonctionnement du monde et s’interrogent sur le futur et le passé de la terre en recherchant le sens de la catastrophe environnementale. Enfin, dans “La violence énonciative dans *Putain* de Nelly Arcan: entre intériorisation et renversement des rapports de pouvoir liés à la sexualité” (pp. 133-147), Amélie MICHEL se penche sur *Putain* (2001) de Nelly ARCAN, en soulignant que la plupart des œuvres féministes sont des autobiographies relatant la prostitution, la violence, l’inceste et d’autres horreurs. Dans ce cas, la protagoniste est une prostituée qui s’exprime à la première personne mais qui se raconte comme soumise et comme insoumise pour montrer au lecteur le dualisme qui correspond à la lutte de pouvoir entre la prostituée et son client: alors que ce dernier la domine et lui fait violence, elle se rachète et inverse les rôles de pouvoir par la parole. La prostitution étant un moyen

d'assujettir les femmes à la volonté et à la domination masculines, non seulement physiquement mais aussi économiquement, changer et déconstruire le récit des événements est l'un des moyens de racheter la vie des femmes dans ces situations. Puisque ce numéro traite des questions environnementales et des catégories protégées, le parallélisme entre la défense des droits des femmes et de l'environnement est particulièrement approprié, car, comme le souligne cette dernière contribution, le récit attribué à l'un et à l'autre influence la manière dont ils sont perçus dans la réalité.

Sally FILIPPINI

Pierre HÉBERT, Bernard ANDRÈS et Alex GAGNON (dir.), *Atlas littéraire du Québec*, Anjou (Québec), Fides, 2020, 496 pp.

C'est à une entreprise monumentale que Pierre HÉBERT, Bernard ANDRÈS et Alex GAGNON se sont attachés dans cet ouvrage de référence consacré aux lettres québécoises, depuis les textes de la Nouvelle-France jusqu'aux plus récentes manifestations de l'ère numérique. Il est certain que la tâche de cerner plus de cinq siècles d'histoire littéraire en un volume – de presque 500 pages – a forcément requis une sélection, ce qui ne nuit pas à la réussite de l'ouvrage qui rassemble 253 notices réalisées par plus de 150 chercheurs, aussi bien québécois que du reste du monde. Le choix des collaborateurs a été fait raisonnablement dans la mesure où il s'agit de spécialistes de chaque sujet traité; à titre d'exemple, nous citons l'entrée sur Anne HÉBERT rédigée par Nathalie WATTEYNE, directrice de l'édition critique de l'œuvre complète de l'auteure.

L'*Atlas* compte trois parties. La première, et la plus longue, s'intitule "Histoire" (pp. 1-306). Elle comporte quatre chapitres qui présentent le découpage temporel suivant: de l'époque de la Nouvelle-France à 1800, le XIX^e siècle, le XX^e siècle jusqu'à 1960 et, enfin, la période allant de 1960 à nos jours. Chacun de ces chapitres est divisé en trois sections: la première, "Capsules", réunit des notices portant sur l'évolution des différents genres littéraires ainsi que sur des sujets connexes, tels que le monde de l'édition, la censure, les bibliothèques et d'autres institutions, l'espace féminin, etc.; sur cela s'enchaînent deux autres sections dont les entrées présentent respectivement des auteurs et des œuvres.

La deuxième partie, "Traversées" (pp. 307-377), est composée à son tour de trois chapitres. Le premier, "Littératures", se penche sur des formes particulières – entre autres, les littératures anglophone,

autochtone, migrante, haïtienne, gaie – de sorte que nous nous demandons si cette section tient à une mise en relief ou plutôt à une mise à l'écart par rapport au corpus principal de la partie précédente. De plus, cette division apparaît déroutante pour le lecteur si l'on songe que, par exemple, les notices sur Sergio KOKIS, auteur "migrant" d'origine brésilienne, et sur Dany LAFERRIÈRE, venu de Haïti, se trouvent dans la première partie de l'ouvrage. Le système des renvois placés à la fin des notices vient, néanmoins, amoindrir ce défaut d'ordre et de lisibilité. À ce propos, nous signalons, en passant, que cet appareil de références internes se révèle un instrument très utile car il permet d'approfondir des sujets, comme l'expliquent les éditeurs, en passant "d'une vision macroscopique des lieux et des mouvements littéraires à une plongée microscopique dans telle œuvre ou telle forme d'écriture" (p. XI) selon la logique de tout atlas. Le deuxième chapitre, "Vie littéraire", considère ce qui entoure et diffuse la production littéraire; par exemple, l'imprimerie, les libraires, les histoires littéraires et les prix. Le chapitre "Figures et thématiques" clôt cette deuxième partie en explorant certaines représentations littéraires, telles que l'écrivain professeur, le personnage Autre, le traducteur, la guerre, la ville, etc.

Dans la dernière partie, "Genres et marges" (pp. 379-449), le chapitre "Régimes d'écriture" aborde, entre autres, les différentes facettes de l'humour, le récit utopique et de voyage, la science-fiction, le roman sentimental et le policier, le blogue et l'espace numérique. C'est à la relation de la littérature avec le cinéma, la radio, la bande dessinée et le petit écran qu'est consacré le chapitre "Multimédiatisation"; alors que le dernier est centré sur le lien à l'art et, donc, sur les ouvrages de critique artistique, les livres d'artiste, les livres illustrés, les manuscrits et les archives d'écrivains.

Les notices qui composent cet *Atlas* sont assez concises – d'une à trois pages, en moyenne – et bien ciblées car elles mettent en évidence l'essentiel. Leur ensemble offre, comme l'évoquent les éditeurs, "non pas bien sûr toutes les réponses, mais toutes les portes d'entrée nécessaire à la découverte et à la saisie panoramique du fait littéraire québécois" (p. XI). L'ouvrage invite le lecteur à s'en servir comme d'une carte, à trouver des repères en le parcourant d'un bout à l'autre grâce au dispositif de renvois. De plus, ses pages sont agrémentées d'encadrés rapportant des citations ou des approfondissements et de nombreuses illustrations – des couvertures de livres, des portraits d'auteurs, des photos et des documents d'archives – qui répondent parfaitement à l'objectif de rendre la littérature québécoise "*visible et lisible*" (p. X).

Amandine BONESSO

Isabelle BOISCLAIR, Pierre-Luc LANDRY et Guillaume POIRIER GIRARD (dir.), *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraire, artistiques et médiatiques québécoises*, Les Presses de l'Université de Montréal ("Nouvelles études québécoises"), 2020, 509 pp.

Conçu et dirigé par Isabelle BOISCLAIR, Pierre-Luc LANDRY et Guillaume POIRIER GIRARD, *QuébeQueer* est un livre excentrique et polyédrique comme la définition même du mot 'queer', un terme controversé, révolutionnaire et désormais protagoniste de la culture contemporaine québécoise. Si, comme l'expliquent la directrice et les directeurs du volume dans leur vaste "Avant-propos" (pp. 7-31), la pensée queer est née entre les années 1970 et 1980 pour contraster les discriminations liées à l'orientation sexuelle et s'opposer à toute attitude homophobe, aujourd'hui elle embrasse une réalité bien plus vaste et "s'institue contre tout ce que le patriarcat a posé comme valeurs dominants: le Patriarcat, le Capital, la Blanchité, l'Adulterie..." (p. 13). Une telle extension conceptuelle a donc permis aux auteur(e)s de *QuébeQueer* d'assurer une approche très riche et multidirectionnelle, condensée en vingt-quatre textes répartis dans six sections, entrecoupées par les intermèdes artistiques de Charline BATAILLE, MP BOISVERT, Lora ZEPAM, Alex NOËL, Sophie LABELLE et Tiger OPAL. Naturellement, le procès de queerisation raconté au niveau du contenu est préservé aussi au niveau linguistique, en refusant le masculin grammatical générique et en optant pour des solutions grammaticales novatrices et, elles aussi, anti-normatives.

La première partie, intitulée "Corps et affects" (pp. 35-104), se focalise sur la dimension physique du sujet queer ainsi que sur certains aspects liés à la sphère émotionnelle. Nicole CÔTÉ, dans son étude sur *L'enfant mascara* (2016) de Simone BOULERICE ("L'enfant mascara et le double mouvement de la honte sous le manteau du camp", pp. 37-51), reprend les théories à propos du double mouvement de la honte d'Eve KOSOFKY SEDGWICK, tandis que Domenico A. BENEVENTI ("Prendre parole: bégaiements queer dans *Mouthquake* de Daniel Allen COX", pp. 53-68), analyse le phénomène du bégaiement comme symbole de la corporalité queer dans le roman *Mouthquake* (2015) de Daniel Allen COX. La dépression est par contre au centre du texte de Marie DARSIGNY ("Souffrance et résistance: l'art queer de la dépression", pp. 69-86), pour laquelle la souffrance est conçue comme un acte de résistance féministe; Isabelle BOISCLAIR ("Politique de l'inceste. Les colères de Pattie O'GREEN dans *Mettre la hache*", pp. 87-104), quant à elle, nous offre une lecture puissante de *Mettre la hanche* (2015) de Pattie O'GREEN, qui aborde la double thématique de l'expérience traumatisante de l'inceste et du caractère queer des personnes incestuées.

La deuxième section est consacrée aux “Modes de vie” (pp. 115-169) des personnalités queer et vise à montrer leur difficulté quotidienne pour vivre au sein d’une société hétéronormative et fortement discriminatoire. D’abord, Loïc BOURDEAU (“*Queues* théorie, ou le ‘suçage’ comme mode de vie”, pp. 117-133) propose une analyse du roman *Queues* (2017) de Nicholas GIGUÈRE pour réfléchir sur les obstacles inévitables vécus par l’identité homosexuelle au XIX^e siècle; ensuite, Étienne BERGERON (“Fourre-moi jusqu’à ce que j’oublie que j’existe’: subjectivité queer et usages ascétiques de l’abjection”, pp. 135-152) se penche sur quelques auteurs québécois gais contemporains, avec une attention particulière pour Éric NOËL et son œuvre *Ces regards amoureux de garçons altérés* (2015); finalement, Nicholas GIGUÈRE (“Assister, informer, défendre’. *Le Virulent* (1986-1989?)”, bulletin du Comité Sida Aide Montréal (C-SAM) et outil de lutte contre le VIH et le sida”, pp. 153-169) présente une étude de ce bulletin produit à la fin des années 1980.

En ce qui concerne la troisième partie, elle se focalise sur les “Espaces et temporalités” (pp. 177-260) touchés par la pensée queer au Québec et s’ouvre sur la contribution de Guillaume POIRIER, qui s’intéresse aux “Subjectivités lesbiennes queer et hétérotopies dans *Les nuits de l’Underground* de Marie-Claire BLAIS” (pp. 179-195). Si le récit autofictionnel trans *Fierce Femmes and Notorious Liars* (2016) de Kai CHENG THOM est ensuite étudié par Roxane NADEAU (“Géographie queer d’un Montréal exalté. Urbanité trans et (en)jeux de frontières dans *Fierce Femmes and Notorious Liars* de Kai CHENG THOM”, pp. 197-209), Robert SCHWARTZWALD (“Jouer le village de deux façons. *With Bated Breath* et *Faire des enfants*”, pp. 211-227) consacre son texte à une confrontation entre *With Bated Breath* (2010) de Bryden MACDONALD et *Faire des enfants* (2011) d’Éric NOËL, où le Village gai de Montréal représente la seule échappatoire possible pour leurs protagonistes. Zishad LAK, (“Autonomie hétéronormative et auto-hétéronomie queer. Espace et socialité dans *Ourse bleue* de Virginia PÉSÉMAPÉO BORDELEAU”, pp. 229-246), de son côté, s’interroge sur la socialité crie et son rapport avec la subjectivité occidentale et les structures séculières nationales dans *Ourse bleue* (2007), tandis que Corrie SCOTH (“‘Fuck l’enfant’. Le temps queer et québécois au féminin”, pp. 247-260) conclut le macro-chapitre en étudiant la représentation anti-normative de l’enfant chez Marie-Claire BLAIS (*Une saison dans la vie d’Emmanuel*, 1965), Nelly ARCAN (*Folle*, 2004) et Ying CHEN (*Un enfant à ma porte*, 2008).

En reprenant FOUCAULT et sa formulation de la “Biopolitique” (pp. 269-341), la quatrième section laisse la place à une dense critique adressée à la gestion des formes de vies selon un système hétéronormatif et discriminatoire. Jorge CALDERÓN (“*Hosanna*, l’art queer du ‘flop’”, pp. 271-288) analyse la représentation de l’échec

queer dans la pièce *Hosanna* (1984) de Michel TREMBLAY; Maude LAFLEUR (“I pour intersex(ué)e, incorporation et imaginaire”, pp. 289-304) aborde la question des corps intersexués dans *La mue de l’hermaphrodite* (2001) de Karoline GEORGES, *Une belle famille* (2012) d’Annie CLOUTIER et *Annabel* (2008) de Kathleen WINTER; la thématique de la grossophobie, toujours liée à l’identité queer, est par contre étudiée par Pierre-Luc LANDRY (“FAT + QUEER: réflexions sur l’intersection entre la grosseur et l’identité queer”, pp. 305-323) dans *La maison mémoire* (2007) de Sandra ROMPRÉ-DESÈCHNES, *Le Christ obèse* (2012) de Larry TREMBLAY, *La danse juive* (1999) de Lise TREMBLAY et *La danse des obèses* (2014) de Patrick ISABELLE. Par la suite, une queerisation du suicide est abordée par Alexandre BARIS (“Queeriser le geste suicidaire: penser le suicide avec Nelly ARCAN”, pp. 325-341) à travers une lecture de l’œuvre de Nelly ARCAN ainsi que des chroniques journalistiques de l’écrivaine.

La cinquième partie, qui se focalise sur le binôme “Présenter / Représenter” (pp. 345-396), s’ouvre sur la contribution de Marilou CRAFT (“Une histoire de *blackface*”, pp. 347-361) et sa contestation à la pratique du *blackface* lors du spectacle *Revue et corrigée* (édition du 2014). Marie-Claude GARNEAU (“Pratiques scéniques queers chez projets hybrisi: échecs et utopies, en fragments”, pp. 363-378) nous parle ensuite de deux spectacles du collectif montréalais féministe et queer projets hybrisi, (*More*) *Propositions for the AIDS Museum* et *Youngnesse*; Sylvie BÉRARD (“À la recherche de ‘quelque chose qui échappe, qui se déplace et se recompose en glissant’ ou comment est né mon goût pour la science-fiction”, pp. 379-396), finalement, retrace la narration queer dans une trentaine de romans et nouvelles de science-fiction, notamment chez Élisabeth VONARBURG, Esther ROCHON et Philippe AUBERT CÔTÉ.

La sixième et dernière section s’adresse à la pensée queer dans la “Culture pop” (pp. 399-489). D’abord, Tara CHANADY (“Dépasser les stéréotypes et le conformisme. Queeriser les représentations LGBT* à la télévision québécoise”, pp. 401-417) traite de la représentation des sujets gais, lesbiens, bisexuels et transsexuels dans les téléromans québécois, avec une attention particulière à la série *Unité 9* (2012-2019). Ensuite, Joyce BAKER (“Juste humoriste”, pp. 419-436) s’inspire de deux comédiennes et humoristes, Mariana MAZZA et Virginie FORTIN, pour réfléchir à propos de l’humour féminin au Québec. Stéphane GIRARD, quant à lui, recherche les “Identités de position queer dans la musique populaire au Québec” (pp. 438-455), en prenant comme cas d’étude CŒUR DE PIRATE, TIGA et Éric LAPOINTE. Thomas LEBLANC (“Céline, es-tu queer?”, pp. 457-473) revient sur le contexte musical, en explorant toutes les différentes facettes de Céline DION. Enfin, Florian GRANDENA

et Pascal GAGNÉ (“Xavier Dolan: queer ou coincé?”, pp. 475-489) ferment la section et le volume avec une réflexion sur le cinéma queer de Xavier DOLAN.

Elena RAVERA

Hervé GUAY, Hélène JACQUES, Yves JUBINVILLE, Gilbert DAVID (dir.), *Le théâtre contemporain au Québec 1945-2015*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020, 642 pp.

Le présent volume, fruit du travail de neuf experts et édité par Gilbert DAVID, est le premier ouvrage majeur du genre à couvrir la scène théâtrale québécoise de 1945 à 2015. Loin d'être une synthèse, le “livre-enquête” examine de manière critique et descriptive les pratiques dramaturgiques et scéniques, notamment en relation avec leur développement institutionnel et leurs orientations esthétiques et sociales. Digne d'une expertise scientifique, grâce également aux annexes qui accompagnent chacun des cinq grands chapitres et aux nombreuses images et photographies de l'époque, le travail permet de comprendre les œuvres et leur représentation en symbiose avec l'accueil qu'elles ont reçu dans les médias et dans les ouvrages critiques.

L'introduction (pp. 11-24), rédigée par Gilbert DAVID, montre la nécessité d'un ouvrage capable de définir la foisonnante production théâtrale qui, sinon, risquerait de donner un sentiment de dispersion en raison de la multiplication des champs d'intérêt. Le critique illustre ensuite la méthodologie d'étude adoptée, en se concentrant sur le niveau temporel, géographique et théâtral. Enfin, DAVID conclut en précisant les axes théoriques sur lesquels repose l'ouvrage, à savoir celui relationnel, des agents de l'activité théâtrale et socio-esthétique des œuvres elles-mêmes.

Dans le premier chapitre “Le temps des réformes (1945-1959)” (pp. 27-106), les auteurs retracent l'histoire du théâtre québécois depuis la recherche d'une légitimité sociale dans les années 1920 jusqu'à la période d'après-guerre, au cours de laquelle le théâtre s'est progressivement développé et diversifié. Ensuite, il est question de la professionnalisation des acteurs, de la valorisation de la mise en scène en tant que discipline et de la nouvelle vision de la pratique scénographique. Avant de conclure par les sections “Cahier iconographique” (p. 75) et “Annexes” (p. 83), le chapitre examine trois auteurs qui ont marqué significativement la période: Gratien GÉLINAS, Marcel DUBÉ et Claude GAUVREAU.

Le deuxième chapitre, “Du renouveau théâtral à l'éclatement des pratiques (1960-1979)” (pp. 107-220), met en lumière les principales transformations qui ont affecté le théâtre sur une période de vingt ans. À partir du slogan “C'est le temps que ça change” (p.109) du Parti libéral et des effets de la Révolution tranquille, les auteurs couvrent les deux décennies en analysant la querelle du joul et les relations entre le Québec et l'Amérique. Ils donnent ensuite la parole à la nouvelle vision théâtrale du Québec: du drame réaliste perçu comme une représentation nationale, en passant par *Les belles-sœurs* de Michel TREMBLAY comme tournant post-moderniste, jusqu'au développement d'une dramaturgie féminine.

Ensuite, le troisième chapitre “Du théâtre postcolonial aux scènes postmodernes (1980-1989)” (pp. 108-326) étudie une décennie que caractérisent de nombreux changements dans les sphères socio-économiques et politico-culturelles. On y souligne que l'art et la culture ont bénéficié de nombreux programmes d'intervention et que l'offre théâtrale s'est élargie à l'exploration “des histoires de familles brisées ou de couples désaccordés, mais en privilégiant la subjectivité des personnages” (p. 247). Une section est également consacrée au développement du théâtre jeune-public, notamment le théâtre de marionnettes déjà en vogue au cours de la décennie précédente. Enfin, la relation entre le théâtre et les médias est mise en évidence, ainsi qu'un développement de l'activité de recherche théâtrale dans la sphère universitaire.

Le quatrième chapitre, “Percées internationales et horizons incertains (1990-1999)” (pp. 327-454), se charge de présenter “une décennie écartelée entre le raffinement et le désenchantement” (p. 393). Les auteurs montrent comment les conditions de travail des artistes, leur formation et la diffusion des spectacles représentent un problème national sur lequel l'État intervient par des lois de protection et une politique de subventions pour la diffusion des arts. Cette phase est accompagnée d'une période de transition qui touche plusieurs domaines allant de la renaissance du théâtre expérimental anglais au renouvellement de la pratique scénographique. La pluralité de la dramaturgie est ensuite abordée, en se focalisant sur des auteurs tels que Michel TREMBLAY, Michel Marc BOUCHARD, Pol PELLETIER et Carole FRÉCHETTE. Le chapitre se termine en présentant les nouvelles voix marquantes dans le domaine de la réception critique.

Dans le dernier chapitre, “Porosité des frontières et défis de transmission (2000-2015)” (pp. 455-576), on met l'accent sur la crise qui a marqué la période, mais le point de vue adopté est différent par rapport à celui des ouvrages de la décennie précédente. Après avoir abordé l'influence du contexte politique et culturel, on y analyse les initiatives des artistes émergents et la redécouverte du théâtre pour adolescents. Les auteurs évoquent les tendances multiples et hybrides

qui se juxtaposent les unes aux autres, comme les pièces anglo-saxonnes, le réalisme, le recours à l'autobiographie et le discours féministe. Enfin, un examen des prix de théâtre et de la réception critique comme instances de légitimation est proposé.

La "Conclusion générale" (pp. 577-586), rédigée par Yves JUBINVILLE et suivie d'une riche bibliographie, réaffirme le but principal de l'ouvrage, en souhaitant à la discipline de l'histoire du théâtre un nouvel élan vers la découverte et la compréhension.

Alessandro PONTELLI

Maxime PRÉVOST et Luc VAILLANCOURT (dir.), "Huronie représentée: mythologies et appropriations", *Tangence*, n. 123, 2020

Maxime PRÉVOST et Luc VAILLANCOURT rassemblent dans ce numéro de *Tangence* les travaux exposés lors d'un colloque qu'ils ont organisé à Wendake en juin 2019. C'est en épousant la distinction entre l'"autohistoire" et l'"hétérohistoire" formulée par l'historien huronwendat Georges E. SIOU¹, ainsi que la perspective d'une 'décolonisation' de la recherche dans le domaine des études autochtones², que les deux éditeurs fixent l'approche de ce dossier (pp. 5-11). Réalisées par des allochtones, les cinq études qui composent cet ouvrage ne cherchent pas à s'approprier l'histoire et la culture des Premières Nations, mais elles visent à reconsidérer la manière dont s'est concrétisé un regard euro-américain sur l'altérité autochtone depuis l'époque coloniale. L'ensemble des articles met à contribution une variété de sources (témoignages de missionnaires, textes judiciaires, romans et ouvrages scientifiques), s'échelonnant du XVII^e siècle au XIX^e, de sorte à cerner l'imaginaire qui s'est construit autour de la figure de l'Autochtone, notamment du Huron, sur la base de certaines mythologies plutôt que sur la réalité.

En ouverture du dossier, Luc VAILLANCOURT ("Quand je sauray parler Huron": l'ambition linguistique des Jésuites", pp. 13-23) s'interroge sur la maîtrise effective des langues autochtones de la part des missionnaires jésuites, en s'appuyant sur les témoignages

1 Cf. Georges E. SIOU, *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989 et *Les Wendats. Une civilisation méconnue*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994.

2 Cf. Linda TUHIWAI SMITH, *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, London / Dunedin, Zed Books / University of Otago Press, 1999.

des pères Paul LE JEUNE et Jean DE BRÉBEUF tirés des *Relations* de la Nouvelle-France de 1633 à 1638. Convaincus de la nécessité d'apprendre les langues locales pour convertir les Amérindiens, les jésuites développent une ambition linguistique qui se heurte à plusieurs facteurs de résistance. Sur le plan linguistique, ils doivent composer avec la variété de ces langues et leur différence par rapport au français, en particulier, relativement au vocabulaire de concepts abstraits. Sur le plan politique, les jésuites ne parviennent pas à s'imposer sur leurs interlocuteurs parce que leur compétence linguistique encore rudimentaire les empêche d'imiter l'éloquence que les Autochtones pratiquent habituellement lors de leurs assemblées et des rencontres diplomatiques. Enfin, l'inadéquation des jésuites se mesure sur le plan rhétorique à la lumière de l'opacité que recouvrent pour eux les figures de styles amérindiennes et de l'impuissance argumentative des religieux face à des interlocuteurs indifférents au débat théologique.

La contribution de Marie-Christine PIOFFET ("Des débats sur la religion en Huronie. Quand les évangélisateurs Gabriel Sagard et Jean de Brébeuf entrent en scène", pp. 25-36) prolonge cette réflexion sur la rhétorique en se penchant sur la mise en scène de la parole autochtone, l'une des stratégies discursives largement éprouvées par les missionnaires de la Nouvelle-France dans la perspective de valoriser leur entreprise évangélisatrice. La chercheuse examine et compare l'*Histoire du Canada* (1636) du récollet Gabriel SAGARD et les *Relations du pays des Hurons* (1635 et 1636) du jésuite Jean DE BRÉBEUF. La transcription des entretiens théologiques entre ces deux missionnaires et les Autochtones révèle l'attitude divergente des dialogueurs par rapport aux systèmes de croyance respectifs. Alors que les missionnaires se moquent des chamans, des cérémonies et des mythes hurons, les Autochtones font preuve de tolérance et de politesse en refusant l'affrontement idéologique et en feignant de partager la pensée allochtone. Les conversations rapportées mettent également en évidence la différence entre les stratégies de persuasion employée par le récollet et le jésuite. La méthode du premier se veut plus accommodante que celle du second dans la mesure où SAGARD se borne à exprimer ses doutes sur les croyances indigènes à travers la série de questions ponctuelles qu'il adresse aux Hurons pour les mettre clairement en difficulté. Cette posture s'oppose à la présomption que manifeste le prédicateur jésuite en fomentant des échanges conflictuels et en interprétant les silences et les acquiescements de ses interlocuteurs comme une victoire sur eux.

Dominique DESLANDRES ("Discours d'en haut et discours d'en bas. Représentations de l'altérité autochtone et lieux communs revisités", pp. 37-48) montre les pièges dans lesquels peuvent tomber les chercheurs lorsqu'ils ne se fient qu'aux sources historiques

issues de la plume des autorités civiles et religieuses de la Nouvelle-France. Ces textes, qu'elle nomme "discours d'en haut", constituent les principaux pourvoyeurs d'une représentation de l'Autre centrée sur le clivage civilisationnel entre les colonisateurs européens et les Amérindiens. Les mythologies découlant des images figées que véhiculent ces documents peuvent être déconstruites en considérant les "discours d'en bas", c'est-à-dire les témoignages des plus humbles, de ceux qui ne revêtent aucune fonction officielle. Parmi ces voix se situe MARIE DE L'INCARNATION, fondatrice d'un couvent d'ursulines à Québec, en 1639. Sa correspondance, inscrite dans un circuit confidentiel, affiche une lucidité par rapport à l'altérité autochtone qui renverse le discours des jésuites. Le même contraste se découvre à travers l'analyse comparée des écrits coloniaux et des *verbatim* des procès civils et criminels impliquant des Français et des Autochtones aux XVII^e et XVIII^e siècles. En se focalisant sur la question du trafic d'alcool, DESLANDRES remarque que les témoignages des autorités coloniales et la promulgation de lois contre la vente d'alcool aux Amérindiens sont à l'origine du lieu commun selon lequel les Français sont des marchands vénaux et irresponsables et les Autochtones, des naïfs sans retenue. Les paroles des gens "d'en bas" lors des procès contredisent cette image en révélant une entente plutôt naturelle entre les Français et les Amérindiens: les uns comme les autres ont développé une fréquentation quotidienne et des relations amicales; de plus, les responsables des excès commis à cause de l'abus d'alcool appartiennent indifféremment aux deux groupes sociaux.

Les deux dernières contributions soulignent la persistance que connaît la représentation de l'Autochtone au XIX^e siècle dans les domaines romanesque et scientifique. Maxime PRÉVOST ("Le sociogramme de l'Indien' chez James Fenimore Cooper et Jules Verne", pp. 49-69) examine conjointement le cycle *Leatherstocking Tales* et, tout particulièrement son deuxième volet, *The Last of Mobicans* (1826), de James Fenimore COOPER et le roman *Famille-sans-nom* (1889) de Jules VERNE. La relecture de ces ouvrages est guidée par l'application du concept sociocritique de "sociogramme"³ à la figure de l'Indien, soit une construction imaginaire réunissant des opposés. Chez COOPER, l'Autochtone apparaît une figure vouée à la disparition, un être appartenant à un passé révolu que remplace le personnage sociogrammatique de Natty Bumppo / Hawk-eye, un Euro-américain qui vit comme un Indien. De son côté, VERNE crée

3 Cf. Claude DUCHET et Patrick MAURUS, *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Champion ("Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècle"), 2011 et Marc ANGENOT, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule ("L'Univers des discours"), 1989.

un personnage sociogrammatique inverse: le notaire Nick / Nicolas Sagamore est un Huron qui a choisi de quitter son peuple pour s'intégrer à la société euro-américaine. VERNE s'éloigne, en outre, du destin tragique que COOPER réserve à l'Indien en faisant accepter à maître Nick sa succession au chef de sa tribu d'origine. Que l'Indien se meure ou qu'il incarne un métissage, sa représentation chez les deux auteurs nourrit un imaginaire social qui invite à s'interroger sur ce que serait devenu le Canada si les colons s'étaient adaptés aux modes de vie des autochtones.

Dans la dernière étude, Aldo TRUCCHIO ("Louis Simonin, ingénieur mineur et expert de la 'race rouge'", pp. 71-85) revient sur l'imaginaire de la disparition de l'Indien à la lumière des affirmations de Louis Laurent SIMONIN, ingénieur mineur marseillais qui fut engagé par la Société anthropologique de Paris pour une mission scientifique en Amérique du Nord, entre 1867 et 1868. TRUCCHIO examine les observations et les commentaires de SIMONIN sur les "Peaux-Rouges" dans une longue citation qui figure dans *Les races humaines* (1872) de Louis FIGUIER, vulgarisateur scientifique renommé au XIX^e siècle. Le texte de SIMONIN, qui illustre la systématisation des sciences de l'homme en cours vers la fin du XIX^e siècle, propose une image stéréotypée des peuples autochtones nord-américains en les rapprochant des hommes préhistoriques et en considérant leur état sauvage comme la régression d'un état de civilisation avancée. La mise en relief de l'animalité amérindienne – en raison de l'absence d'un savoir-faire artistique et artisanal et des compétences indispensables pour la transmission des connaissances – amène le voyageur à définir les Autochtones, sans distinction de nation et de culture, comme une race inférieure qu'une race supérieure, celle des colonisateurs, supprime naturellement.

Amandine BONESSO

Jimmy THIBEAULT (dir.), "Jacques Poulin", *Voix et Images*, vol. 45, n. 2 (134), hiver 2020

Ce numéro de *Voix et Images* s'inscrit dans le sillage du colloque qui s'est tenu à la Maison de la littérature de Québec les 26 et 27 octobre 2017 pour rendre hommage à l'œuvre de Jacques POULIN. C'est à partir du thème "Une poétique de l'entre-deux: espaces, cultures et identités dans les romans de Jacques Poulin" que les six études de ce dossier se proposent de relire l'ensemble de sa production romanesque.

Dans le premier article, “Le complexe du scaphandrier: l’écriture du soi dans l’œuvre de Jacques Poulin: de l’isolement à l’universel” (pp. 13-31), THIBEAULT décrit l’évolution des rapports interpersonnels au sein de l’œuvre poulinienne, en analysant tout particulièrement le premier et le dernier roman. Dans *Mon cheval pour un royaume* (1967), le protagoniste, Pierre, est enfermé dans sa ‘carapace’ d’intellectuel, qui l’empêche d’avoir une véritable communication avec l’autre. Ce récit de libération, voire de sa tentative de libération, aboutit à l’échec quand, dans l’épilogue, Pierre n’obtient pour réponse que le silence de son interlocuteur. Cette impossibilité à communiquer conduisant à l’effacement du sujet est représentée par l’image de la statue, qui se fond dans l’espace jusqu’à disparaître aux yeux des autres. C’est à partir de *Volkswagen Blues* (1984), roman charnière de toute la production poulinienne, que le rapport du protagoniste au monde change définitivement. À partir de ce moment-là, le héros habite l’espace social de manière active, comme un scaphandrier qui maintient un lien nécessaire avec la surface pour survivre dans les abîmes qu’il explore.

L’étude d’Isabelle PROULX, “À cheval sur la frontière entre deux États: figure chevaline et représentations identitaire, culturelle et spatiale dans *Faites de beaux rêves* de Jacques Poulin” (pp. 33-51), situe le quatrième roman de POULIN, publié en 1974, dans un moment de transition, entre le ‘roman du pays’ des années 1960 et le tournant intimiste des années 1980. L’auteure réfléchit, ensuite, sur le processus de transformation identitaire des héros, entre rêve et réalité. En s’inspirant des théories sociocritiques de CAMBRON et BELLEAU, PROULX élargit, enfin, sa perspective à la société québécoise.

La contribution de Pamela V. SING, “Métis imaginaires, pensées métisses et imaginaire métissé chez Jacques Poulin” (pp. 53-67), porte sur la figure de la jeune Métisse, la Grande Sauterelle, qui apparaît dans *Volkswagen Blues* et dans *L’homme de la Saskatchewan* (2011). En établissant une continuité entre les deux romans, l’auteure analyse le rôle du personnage et l’évolution de sa représentation, qui garde des éléments stéréotypés mais aussi des traits innovateurs, expression de sa complexité culturelle et identitaire.

Dans sa contribution “‘Connaissez-vous cet homme?’: pour une poétique du genre policier dans l’œuvre de Jacques Poulin” (pp. 69-81), Stefania CUBEDDU-PROUX réfléchit sur la présence du registre policier dans la production romanesque poulinienne. La spécialiste identifie les éléments empruntés au genre policier, tels que les enquêtes, les poursuites, les énigmes et les personnages-détectives, qui peuplent les romans. Elle examine, ensuite, le rôle que POULIN accorde au lecteur, celui qui doit mener l’enquête et résoudre le mystère.

Hélène DESTREMPES consacre son étude, “Une petite musique de vie: références et analogies musicales dans les romans de Jacques

Poulin” (pp. 83-94), à la musique, et notamment à la chanson française, qui traverse l’ensemble de l’œuvre de POULIN. Si, d’un côté, la spécialiste explore la possibilité d’une “lecture impressionniste” (p. 84) des textes, de l’autre côté, elle analyse aussi le rôle joué par l’intertexte musical dans la constitution des personnages principaux, en particulier dans *Les yeux bleus de Mistassini* (2002) et dans *Un jukebox dans la tête* (2015). DESTREMPES observe que, tout au long de l’œuvre poulinienne, l’expression musicale remplace progressivement le mode verbal.

La dernière contribution du dossier, “Le cycle de Jack Waterman, ou le grand roman pulvérisé” (pp. 95-106), porte sur la pratique de la série dans l’œuvre de POULIN. Jean MORENCY identifie dans le projet du cycle deux tendances opposées: d’un côté, l’ambition de créer un grand roman franco-américain, de l’autre la fragmentation, voire la pulvérisation de son écriture. C’est ainsi que, dans *Volkswagen Blues*, le trajet à travers les grands espaces du continent américain serait progressivement fragmenté par l’intrusion des micro-récits qui révèlent la présence française et canadienne-française sur le sol américain.

Une bibliographie détaillée (pp. 107-135), livrée par Tania GRÉGOIRE, clôt le dossier.

Nous signalons, enfin, les deux études qui suivent. Caroline PROULX, dans son article “Dire le mal: Arthur Buies, écrivain maudit” (pp. 139-152), se penche sur la vision de la nature et de la condition humaines qui émerge des ouvrages de BUIES, et notamment de *Lettres sur le Canada* et de *La lanterne*, dans lesquels il identifie l’hégémonie cléricale comme l’origine du malaise du peuple canadien-français. Enfin, Xavier PHANEUF-JOLICOEUR analyse, dans “Vers un espace qui prenait vie à chaque foulée’: puissance des *Atavismes* de Raymond Bock” (pp. 153-167), la propension à l’irrésolution et à la fuite des personnages de BOCK pour donner une lecture nouvelle et originale des treize récits. Si l’enjeu central du recueil réside dans la relation entre le soi et les forces qui l’épuisent, selon l’auteur ce serait de ce mouvement vers la défaite que les protagonistes tirent l’énergie vitale pour avancer.

Giada SILENZI

Marie-Andrée BEAUDET et Mylène BÉDARD (dir.), “Jeanne Lapointe”, *Études littéraires*, vol. 49, n. 1, 2020

Ce riche numéro d’*Études littéraires* est consacré à Jeanne LAPOINTE, l’une des figures les plus emblématiques et représentatives du

Québec du XX^e siècle, dont l'héritage, comme le soulignent les deux directrices Marie-Andrée BEAUDET et Mylène BÉDARD dans leur "Présentation" (pp. 7-12), "reste [cependant] encore à redécouvrir" (p. 7). Professeure de littérature à l'Université Laval, LAPOINTE n'a pas seulement été la première femme à obtenir ce poste prestigieux à une époque où l'accès au monde académique était encore un privilège réservé presque exclusivement aux hommes, mais elle a également lutté pour la modernisation du Québec pendant la Révolution tranquille grâce à son action en tant que commissaire (notamment au sein de la Commission Parent et de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada), ainsi qu'à ses interventions dans la revue *Cité libre*, dans *Le Devoir* et sur les ondes de *Radio-Collège*.

Les six contributions du volume qui lui rendent hommage mettent en lumière son engagement intellectuel et féministe, sans oublier pourtant de se pencher sur ses amitiés, ses échanges et son influence sur plusieurs intellectuel(le)s majeures, dont Luce IRIGARAY, Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Anne HÉBERT. Tout d'abord, Claudia RABY ("La morale de l'intelligence, gage de liberté chez Jeanne Lapointe", pp. 15-23) brosse le portrait lapointien à partir de ses textes critiques publiés sur *Cité libre*, en se focalisant sur son rôle de professeure universitaire dans les années 1950-1960, l'époque des grands changements et de la révolte intellectuelle. Lucie ROBERT ("Jeanne Lapointe et Eva Kushner. Deux femmes chez les sociologues", pp. 25-40), en revanche, focalise son article sur la participation de Jeanne LAPOINTE et d'Éva KUSHNER au colloque "Littérature et société canadiennes-françaises", organisé par le Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval en 1964, tandis que Camille NÉRON ("Jeanne Lapointe et son approche de la poésie: l'exigence de vérité", pp. 41-52) propose une étude à propos de la pensée de LAPOINTE par rapport au genre poétique entre 1954 et 1996. À partir d'un riche travail d'archive, le texte de Nathalie WATTEYNE ("Jeanne Lapointe et Anne Hébert: une longue amitié", pp. 53-64) nous livre ensuite le passionnant témoignage de la relation professionnelle et d'amitié entre LAPOINTE et Anne HÉBERT; Mylène BÉDARD ("Jeanne Lapointe, mentore et amie", pp. 65-79), quant à elle, se penche sur l'importance du mentorat littéraire de l'intellectuelle auprès de Marie-Claire BLAIS, Louky BERSIANIK et Gabrielle ROY. Finalement, Lori-SAINT MARTIN ("Féminin singulier, transmission plurielle", pp. 81-88), dernière doctorante de LAPOINTE, évoque le parcours souvent difficile des femmes au sein du monde académique, en soulignant la grande contribution lapointienne par rapport à la diffusion et à l'institutionnalisation des études féministes au Québec.

Le volume est enrichi par la transcription de l'échange épistolaire entre Félix-Antoine SAVARD et LAPOINTE (pp. 89-94), ainsi que par

une chronologie et bibliographie de cette dernière (pp. 99-102), et accueille aussi les contributions hors dossier de Marion BRUN, Thierry DURAND, Julien JEUNETTE et Anna CORRAL FULLÀ.

Elena RAVERA

Mens, Revue d'histoire intellectuelle et culturelle, vol. 21, n. 1, 2020

Les articles consacrés à la littérature québécoise dans ce numéro de la revue *Mens* sont au nombre de deux. Michel LACROIX, dans son article “La ‘poésie des réserves’ et les ‘tabarnaques’: Jean-Guy Pilon et l’affirmation de la poésie du Québec dans les échanges internationaux” (pp. 7-40) mène une enquête sur la diffusion de la poésie québécoise à l’étranger à l’occasion de l’Expo de 1967 à Montréal. Directeur de la revue *Liberté*, PILON revendique l’adjectif *québécois* lorsqu’on parle de poésie de langue française et de provenance du Québec, au lieu de *canadienne-française* ou simplement *canadienne*. PILON lance une bataille pour la revendication et la reconnaissance de l’esprit québécois en poésie, au point de l’affirmer à plusieurs reprises, notamment dans le numéro de *Liberté* consacré à la jeune poésie étrangère. Cet acte, qui visait à proposer plusieurs poètes étrangers du monde entier, avait aussi le but de revendiquer la position du Québec en littérature comme pays indépendant et non subordonné du Canada. D’ailleurs, de cette manière il a aussi été possible d’établir des liens entre des poètes étrangers et de consolider des alliances littéraires, par exemple avec l’Australie. Bien que la France ait condamné cette distinction entre poésie canadienne-française et québécoise (au moins au début), PILON a réussi dans sa quête de reconnaissance globale de manière efficace.

Dans “L’autodidaxie féconde de François-Xavier Garneau” (pp. 41-76), Patrice GROULX se penche sur les études autodidactiques de l’historien du XIX^e siècle. En retraçant l’ensemble de la formation et de l’éducation de GARNEAU, GROULX montre que le fait d’être un autodidacte a profité à l’œuvre de GARNEAU à bien des égards, car, dans la société canadienne du XIX^e siècle, il était très difficile pour une population largement analphabète et dominée par un gouvernement anglophone de s’informer et de s’éduquer en français. D’autre part, en utilisant des moyens légitimes et accessibles tels que les bibliothèques et les archives, ainsi qu’à travers ses voyages en Europe entre 1831 et 1833, GARNEAU a réussi à se constituer un savoir critique personnel et une méthodologie originale de recherche et de reconstruction des faits. Il a également constitué une bibliothèque personnelle variée et étendue, couvrant toute

sorte de sujets. En écrivant *l'Histoire du Canada* il a pris soin de laisser une trace des textes cités ou des idées reprises d'autres auteurs. Bien qu'il ait été accusé de plagiat, une seule occurrence réelle de plagiat est enregistrée dans certaines de ses notes, sans toutefois que cela démontre l'intentionnalité et la malice d'un tel acte. Selon GROULX, l'autodidaxie de GARNEAU s'avère, en outre, être utile pour l'étude de l'époque.

Sally FILIPPINI

Studies in Canadian Literature – Études en littérature canadienne,
vol. 45, n. 1, 2020

Dans ce volume, le thème de la réécriture est abordé de manière variée par les contributeurs des trois articles qui se penchent sur la littérature canadienne francophone. Tout d'abord, Cecilia FRANCIS dans "Réécrire le récit ancestral chez Gabrielle Roy: vers une lecture ricœurienne de la transgénéricité" (pp. 95-123) interroge la production littéraire de Gabrielle ROY en cernant les éléments 'migrants' de son écriture qui contribuent à reconnecter l'auteure à ses ancêtres. En effet, en suivant la perspective philosophique de Paul RICOEUR, FRANCIS se penche sur une autre idée d'identité narrative, fondée sur une "transfocalisation" (p. 112) de l'unité temporelle et, par conséquent, sur sa fluidité. Maxime LEBLOND, dans "Entre récit littéraire et brochure touristique: la mise en récit du voyage en train à travers le Canada au début du XX^e siècle" (pp. 124-143), emprunte une voie originale dans son analyse du récit de voyage. En effet, il examine la campagne médiatique qui accompagne la construction des chemins de fer au Canada à travers quelques brochures touristiques en parvenant à démontrer que celles-ci mettent en scène un véritable récit et non pas un simple ensemble d'informations pour les voyageurs.

Le thème de l'écriture migrante est au centre de l'article d'Alain RÉGNIER qui prend en considération la production de Ying CHEN, écrivaine québécoise d'origine chinoise. Dans "Deracialization in Ying Chen's Later Series of Novels: A Reading of *Querelle d'un squelette avec son double*" (pp. 165-181) RÉGNIER montre que celle-ci tente de dérégler ses personnages pour ne pas tomber dans les clichés interprétatifs de l'écriture migrante, selon lesquels l'auteure serait le porte-parole de la culture chinoise au Canada.

Enfin, dans "Complicating World Literature in the 'Minor' Context: Translation and the Acadian Literary Ecosphere" (pp. 238-257) Matthew CORMIER se penche sur la littérature acadienne en dénonçant le fait

qu'elle est considérée comme une littérature minoritaire au sein même de la littérature francophone au Canada – qui est déjà minoritaire. CORMIER aborde le problème de la traduction et de l'impossibilité de traduire le français acadien et le dialecte chiac, en soulignant l'importance de la traduction pour une reconnaissance mondiale de cette littérature.

Sally FILIPPINI

Dominique RAYMOND, *Échafaudages, squelettes et patrons de couturière. Essai sur la littérature à contraintes au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 185 pp.

Cette monographie explore la littérature à contraintes au Québec en tant que phénomène à la fois indépendant et imbriqué à l'Oulipo. Divisé en trois parties, "La 'Pataphysique" (pp. 21-61), "Le formalisme" (pp. 61-123), "Les machines" (pp. 123-162), le volume s'ouvre par une introduction "Avec l'Oulipo (et aussi sans)" (pp. 11-20) et se clôt par un chapitre intitulé "La littérature à contraintes au Québec: de son existence à sa configuration" (pp. 163-166).

Dans l'introduction, l'auteure souligne que même si l'Oulipo a joué un rôle majeur dans la diffusion de la pratique de la contrainte depuis 1960, des auteurs de toutes les époques et les régions y ont eu recours déjà bien avant. Dans le but de souligner ce "caractère atemporel, actuel et international" (p. 12) de la contrainte ainsi que d'en documenter son emploi au Québec, l'auteure a, en effet, collecté des données sur ses réalisations en dehors du cadre institutionnel oulipien.

Pour justifier son corpus, RAYMOND distingue la contrainte qui relève de la règle abstraite, parfois énoncée, et de la contrainte instanciée. Fruit d'un travail bibliographique de deux ans, son échantillon de textes compte une centaine d'œuvres québécoises, publiées entre 1910 et 2019, dans lesquelles la contrainte a été explicitée dans le paratexte, dans les épitextes ou en entrevue avec les auteurs ou bien identifiée à partir de son hypothèse de lecture. Cette étude, qui se veut synchronique et paradigmatique, retrace trois points d'ancrage de la littérature à contraintes, notamment la 'Pataphysique, le formalisme et les machines, et les relie à des enjeux spécifiques qui sont respectivement l'alliance du rire et de la science, le féminisme et la potentialité. Enfin, à partir de ces deux statuts de la contrainte, l'auteure justifie les métaphores du titre de son essai, notamment "échafaudages", "squelette" et "patron de couturière", la dernière expression ayant "l'avantage de combiner l'idée du squelette, la structure de base, et celle des échafaudages, à enlever si nécessaire, si le jupon dépasse" (p. 20).

Le premier chapitre, “La ’Pataphysique” (pp. 21-61), interroge le lien entre la ’Pataphysique et la littérature à contraintes. Ici, l’auteure remonte à l’origine du Collège de ’Pataphysique. Dans ce contexte, RAYMOND fait remarquer le chemin parallèle de cette institution avec celui de l’Oulipo et de l’Académie québécoise de ’Pataphysique, AQ’P, fondée par Line MC MURRAY en 1989. Ce chapitre met en évidence que la convergence entre l’expérience pataphysique et la littérature potentielle concerne le mélange entre la science et le ludisme ainsi que la mise en valeur de la potentialité du langage, qui se déclenche à la suite de l’imposition d’une règle d’écriture. Plusieurs sections de cette partie sont consacrées à des figures de premier plan de la scène québécoise.

Pionnière dans ce domaine de recherche, Line MC MURRAY a transposé son engagement féministe dans ses études et ses ouvrages. Dans l’analyse du recueil le plus célèbre de l’écrivaine, *Miss Morphose de son petit nom Méta* (1988), RAYMOND cherche à saisir sa poésie “au moyen du mouvement, qui caractérise autant les images véhiculées que la posture du ‘sujet créateur’, les modalités d’écriture ou le travail de la lecture” (p. 31). La spécialiste rappelle également le rôle majeur que l’ordinateur joue dans sa poésie, en ce qu’il prend le statut d’un véritable personnage tout en transformant les images. La section successive est consacrée à Paul ZUMTHOR, figure de proue de l’AQ’P et “membre pressenti de l’Oulipo”. Cette fois, l’auteure aborde l’analyse d’un article intitulé *Patarrhétoriciens* qui relie l’humour, le sérieux et la pédagogie tout en mettant l’accent sur la liaison entre la ’Pataphysique et les Grands Rhétoriciens, qui sont définis comme des prépataphysiciens. Ensuite, elle s’intéresse à deux ouvrages de Raôul DUGUAY: le recueil *Lapokalipsô* (1971) et l’essai *Entre la lettre et l’esprit* (2001). En particulier, *Lapokalipsô* témoigne d’un esprit pataphysique marqué du fait qu’il est basé sur le chiffre 3 et qu’il contient des structures énumératives, cumulatives et combinatoires. Le paragraphe suivant est consacré à Jean-François CHASSAY. Auteur de plusieurs romans et recueils, il s’impose également des contraintes tout en mêlant discours scientifique et comique à la manière des pataphysiciens. Dans l’ensemble de son œuvre, les plus communes sont les contraintes intertextuelles, souligne l’auteure, comme c’est le cas du roman *L’angle mort* qui reprend les titres des conférences de CALVINO *Leçons américaines*. Finalement, la section “Oulipo Qc” s’intéresse au comique ubuesque gravitant autour de la figure d’Ubu, icône de la ’Pataphysique par excellence. En particulier, elle étudie *Ubu roi* de Jean-Pierre RONFARD et *Ubu cycle* de Denis MARLEAU. Ce dernier fonde la compagnie UBU en 1982 et représente l’almanach *Oulipo Show*, basé sur les Almanachs du Père Ubu. Cette pièce, que l’on classifie sous le signe du théâtre-collage, est soumise à des contraintes à la fois théâtrales et oulipiennes; l’une d’entre elles, inspirée toujours de l’œuvre de CALVINO, relève du déplacement des personnages, ceux-ci étant obligés de bouger selon le carré sémiotique

greimaissien. Ces deux auteurs, affirme-t-elle, témoignent d'un ludisme textuel et verbal très marqué qui se réalise dans la mise en scène de calembours et jeux intertextuels.

Le deuxième chapitre, "Le formalisme" (pp. 61-123), porte sur l'articulation entre le formalisme et la littérature à contraintes. Dans ce contexte, l'auteure met l'accent sur le fait que le formalisme n'est pas toujours contraint et que la littérature à contraintes n'agit pas toujours sur le signifiant. Ces deux pratiques sont plus étroitement liées au niveau des idées car, comme le souligne RAYMOND, dans ce XX^e siècle de la "pensée formelle"⁴ au masculin, l'homosocialité caractérise aussi bien les groupes formalistes que l'Oulipo.

Après cette prémisse, elle présente la liaison entre la littérature à contraintes et les trois temps du formalisme québécois: de 1910 à 1920, de 1965 à 1985 et autour de l'an 2000.

La première période gravite autour de la Revue *Nigog*, fondée à Montréal en 1918, dont le but était de résister au régionalisme et de défendre l'autonomie du texte, la primauté de la forme, le non-engagement et l'impersonnalité. Dans ce cadre, RAYMOND propose une analyse de quelques ouvrages de Guy DELAHAYE et de Simone ROUTIER ainsi que de la pratique du pastiche et du genre du sonnet, celui-ci étant considéré oulipien par excellence en vertu de sa forme fixe. L'expérience formaliste qui va de 1965 à 1985 se développe grâce à des revues et des maisons d'édition telles que *La barre du jour* (1965-1977), *La nouvelle barre du jour* (1977-1990) et *Les herbes rouges*. L'expérimentation littéraire et la théorisation qui la caractérisent s'actualisent souvent dans la transgression du langage phallocratique, dans le refus des genres traditionnels et dans une tendance à l'hermétisme et à la fragmentation. Par exemple, dans *Cold Cuts un/deux*, Normard DE BELLEFEUILLE s'impose de couper le *e* muet généralement associé au féminin pour reproduire une séparation douloureuse qu'il avait vécue. Ce non-sujet féminin se transpose dans une forme différente dans la langue déconstruite et fragmentée de Nicole BROSSARD ainsi que dans l'œuvre de Louky BERSIANIK qui considère la contrainte comme un espace de liberté dans lequel la femme est mise au centre. La dernière section de ce chapitre est consacrée au formalisme dans la littérature contemporaine. Marqué par l'usage de plusieurs langues et par le "mélange iconoclaste des éléments de la culture littéraire et populaire" (p. 106), il est défini comme "un formalisme du commun" par CÔTÉ-FOURNIER⁵. Dans les ouvrages de cette période, affirme l'auteure, les contraintes employées sont énon-

4 Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, tome IV (1976-1979), Paris, Gallimard, 1994, pp. 431-450.

5 Laurence CÔTÉ-FOURNIER, "Les éditions Rodrigol: un formalisme du commun", *Études françaises*, vol. 52, n. 2, "Nouvelles maisons d'édition, nouvelles perspectives en littérature québécoise", 2016, pp. 29-46.

cées dans le paratexte très clairement et les épigraphes et les références intertextuelles explicites abondent. Entre autres, la pratique de l'œuvreliste se répand, ce qui témoigne de la passion énumérative de l'époque et qui se retrouve dans la poésie de Marc-Antoine K. PHANEUF; la liste est formelle parce qu'elle repose sur la figure de la répétition, souligne RAYMOND, ce qui est aussi un motif transversal à tous ces auteurs.

Le dernier chapitre, "Les Machines" (pp. 123-162), s'intéresse au lien entre les machines et la littérature à contraintes. L'auteure ne se limite pas à considérer des machines comme l'ordinateur, mais elle inclut aussi le train, les supports numériques, les réseaux sociaux, la télématique et même un instrument agricole comme la moissonneuse-batteuse. Elle explore aussi la valeur polysémique du terme 'potentialité', qui peut indiquer à la fois ce qui peut être en puissance et la puissance elle-même; cette distinction lui permet d'identifier des déclinaisons différentes de ce terme par rapport aux machines. Dans ce cadre, elle identifie les trois fonctions de la machine qui peut être la source, le moyen ou la fin d'une œuvre et, à partir de cela, elle s'intéresse à des écrivains tels que Jean BAUDOT, Steve SAVAGE, Anne ARCHET, les auteurs de *Révolutions*, Jean-Yves FRÉCHETTE, Régine ROBIN et Sébastien CLICHE ainsi qu'à des ouvrages collectifs comme *Champlain* et *Agrotex*.

Dans la dernière partie, "La littérature à contraintes au Québec: de son existence à sa configuration" (pp. 163-166), RAYMOND fait le point sur son étude. Accompagnée d'une bibliographie riche et complète, cette contribution comble un vide dans les études consacrées à la littérature à contraintes au Québec. Les deux années de recherche bibliographique ont permis à l'auteure non seulement de prouver l'existence de cette pratique dans la Belle Province, mais d'en définir aussi trois points d'ancrages fondamentaux et de les lier à des enjeux de premier plan. Force est de dire que cet ouvrage, riche en valeur scientifique, ne se configure pas comme un simple répertoire et que tout en plongeant le lecteur dans un véritable voyage à travers la littérature à contraintes du Québec, ouvre de nouvelles pistes de recherche dans ce domaine encore en friche.

Giorgia LO NIGRO

David BÉLANGER, *Appelée à comparaître. La littérature dans les fictions québécoises du XXI^e siècle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 304 pp.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, se veut un regard global sur la littérature québécoise du XXI^e siècle. S'appuyant sur les travaux d'André BELLEAU, (notamment *Le Romancier fictif*, 1980),

et de Roseline TREMBLAY (*L'Écrivain imaginaire*, 2004), BÉLANGER adopte une perspective sociocritique pour déterminer comment la littérature québécoise conçoit son rôle dans la société contemporaine. En cinq chapitres, l'auteur aborde un corpus large, constitué de trente-huit œuvres, parues au Québec entre 2000 et 2016, qui problématisent et qui interrogent cette littérature à travers la représentation des acteurs littéraires.

Le premier chapitre, “Le fantasme du Carnaval: conflit et littérature” (pp. 27-51), s'ouvre sur une réflexion autour de l'évolution du conflit nature-culture. D'une opposition anthropologique dans l'ère classique, on assisterait, selon l'auteur, au passage à un conflit de codes avec la fracture de 1848. Dans l'âge moderne, la rationalisation et la spécialisation des savoirs rendent la culture un code et la littérature une science, par définition appréhendable et décodable, donc accessible. C'est dans l'ère postmoderne que la crise éclate: la culture, en se spécialisant, perd sa représentativité et, dès lors, son utilité au sein de la communauté. Au Québec, l'auteur postule l'existence d'une nature populaire intrinsèque à la littérature, due à la perception de la culture comme fait lointain, étranger. Dans cette absence de classes ou de codes s'inscrit le terrain vague de la littérature québécoise des origines, où l'écrivain se veut un autodidacte. Dans les années 1960, la littérature connaît un processus de modernisation rapide, s'achevant sur une institutionnalisation qui l'éloigne de la société. Vidée de sa liberté, elle tente, dans les décennies suivantes, de dépasser la professionnalisation pour refonder sa pertinence. C'est dans cette perspective que BÉLANGER émet l'hypothèse que la littérature québécoise des années 2000 est vécue comme classe sociale.

Dans le deuxième chapitre, “Fonder sa marge: totalité et réalité” (pp. 53-110), l'auteur examine les différentes stratégies pour restituer à la littérature son rôle social. Dans son rapport à l'histoire, elle adopterait, selon lui, deux postures: celle du rétablissement du lien avec la masse, ou bien celle du repli derrière les conventions littéraires du bon goût. L'analyse des deux romans *Ça va aller* (2002) de Catherine MAVRIKAKIS et de *La logeuse* (2006) d'Éric DUPONT met en lumière le lien entre la littérature en tant que récit individuel et l'histoire en tant que récit collectif. Selon le chercheur, la quête narrative aboutirait à un échec car la littérature ne peut pas refonder les récits collectifs.

Si, selon BÉLANGER, la littérature québécoise s'organise “contre toute forme d'organisation” (p. 113), en premier lieu l'histoire, dans le troisième chapitre, “Le désir autarcique: métalepse et autogénèse” (pp. 111-162), il affirme qu'elle s'oppose aux organisations institutionnelles, historiques et théoriques de la littérature. Ce déplacement de la question vers le réel lui permet d'entamer une réflexion autour de la fiction et notamment de l'autofiction, à travers l'analyse des ouvrages *Putain*

(2001) et *Folle* (2004) de Nelly ARCAN, *La blonde de Patrick Nicol* (2005) de Patrick NICOL et *Pourquoi Bologne* (2013) d'Alain FARAH.

Le quatrième chapitre, “Prendre corps: topos universitaire, topos émancipateur” (pp. 163-215) tourne autour de la question de la loi dans la représentation de la littérature. Au fur et à mesure que l’auteur avance dans l’examen de son corpus, se dessinent les figures des législateurs – spécialistes, professeurs, critiques – dans le lieu du pouvoir et du savoir institutionnalisé qui est représenté par l’Université.

Le cinquième et dernier chapitre, “La littérature comme classe sociale” (pp. 217-272) reprend et éclaircit la thèse initiale, en relisant *La nuit des morts-vivants* (2011) et *Document 1* (2012) de François BLAIS et *Les bases secrètes* (2012) et *Le continent plastique* (2016) de David TURGEON. La littérature, en se représentant en tant que classe sociale, se rattache à son âge d’or. Elle “s’inscrit dans un ordre moderne et se pense dans le conflit, dans la résistance, dans la hiérarchie” (p. 280). La productivité relèverait, donc, du schème oppositionnel.

Giada SILENZI

Anne CAUMARTIN, Julien GOYETTE, Karine HÉBERT et Martine-Emmanuelle LAPOINTE (dir.), *Je me souviens, j’imagine. Essais historiques et littéraires sur la culture québécoise*, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 2021, 466 pp.

Ce volume rassemble vingt-deux propositions qui explorent, dans une perspective historique et littéraire, l’imaginaire collectif canadien-français, notamment québécois. À travers la relecture des mythes et des lieux communs qui ont laissé une forte empreinte dans la mémoire collective, les auteurs mettent au jour les complexités et les contradictions du présent. Dans le but de “cartographier un imaginaire” (p. 15), l’ouvrage se divise en quatre parties correspondant aux quatre interrogations essentielles: où, quand, qui et quoi?

La première partie, au titre “Où? Les espaces de la culture”, compte cinq contributions. Michel LACROIX (pp. 21-34) ouvre la section avec une réflexion autour des deux figures du *coureur des bois* et de l’*habitant*, constitutives du rapport au territoire dans l’imaginaire de la littérature québécoise. Daniel LAFOREST (pp. 35-47), pour sa part, relit comme vue de l’esprit l’hiver québécois, lieu de mémoire ouvert et inclusif. La troisième étude, de Micheline CAMBRON (pp. 49-69), illustre l’évolution de la représentation du territoire québécois à partir de trois récits de colonisation. Dans le souvenir du passé colo-

nial s'inscrit également la rivalité interurbaine entre Montréal et Québec, sur laquelle se penche Harold BÉRUBÉ (pp. 71-96). C'est encore à Montréal et, plus spécifiquement, au Forum, que Benoît MELANÇON (pp. 97-105) consacre son analyse du rôle symbolique qu'il joue dans la mémoire collective de la société québécoise moderne.

La deuxième section, "Quand? Les moments de la culture", rassemble six essais proposant une relecture des événements charnières de l'histoire québécoise, à partir de la capitulation de la Nouvelle-France. Charles-Philippe COURTOIS (pp. 109-138) analyse les différentes manières de négocier la mémoire de la Conquête, des stratégies d'acceptation et d'accommodement, à la résistance et à l'indépendantisme. Pour sa part, Michel DUCHARME (pp. 139-158) cherche à définir la place occupée par les Patriotes, objet de mémoire contesté et diviseur, dans l'histoire du Québec, tandis que la contribution successive, d'Yvan LAMONDE et Jonathan LIVERNOIS (pp. 159-174), se focalise sur les Rouges, objet culturel oublié, que le discours social contemporain commence à réhabiliter. De son côté, Denyse BAILLARGEON (pp. 175-195) se penche sur le mythe de la 'revanche des berceaux', de la famille nombreuse, en tant que représentation des aspirations d'ascension sociale et de réussite économique d'un peuple. Les deux dernières propositions de cette section s'interrogent sur la nécessité de se réconcilier avec la mémoire de la Grande Noirceur (Julien GOYETTE, pp. 197-213) d'un côté et de la crise d'Octobre (Jean-Philippe WARREN, pp. 215-229) de l'autre.

La troisième partie examine la question complexe de l'identité collective québécoise à partir des six études consacrées aux 'figures de la culture'. Catherine BROUÉ et Marie-Pier TREMBLAY DEXTRAS (pp. 233-255) attirent l'attention sur les Autochtones, évoqués, depuis la Nouvelle-France, dans le discours historique à travers le philtre du récit d'autrui. Pour sa part, Vincent LAMBERT (pp. 257-271) se focalise sur la représentation des porteurs d'eau dans la littérature québécoise. La troisième contribution, de Martine-Emmanuelle LAPOINTE (pp. 273-286), retrace la transmission du stéréotype de l'Anglais, lié à la domination économique et culturelle, à travers les productions culturelles canadiennes-françaises. Karine HÉBERT (pp. 287-305), de son côté, démontre comment le mythe de la société matriarcale a été perpétué à des fins idéologiques à travers l'historiographie et la culture populaire. C'est à l'héritage du passé catholique que Karine CELLARD (pp. 307-329) consacre sa réflexion. Elle montre que le questionnement du poids de la présence religieuse dans un quotidien sécularisé, où la spiritualité est tenue à l'écart du collectif, passe moins par l'action du clergé dans son ensemble qu'à travers les souvenirs personnels de quelques individus. À la persistance de l'expression 'maudits Français', devenue désormais un emblème de la culture québécoise, est consacré la contribution d'Élisabeth HAGHEBAERT (pp. 331-356), qui clôt cette section.

La quatrième et dernière partie réunit cinq essais consacrés aux ‘objets de la culture’. La première étude, de Chantal BOUCHARD (pp. 359-369), concerne le discours sur la langue, l’élément identitaire le plus fort au sein de la collectivité, qui en véhicule l’histoire. De son côté, Martin PAQUET (pp. 371-395) réfléchit sur la nécessité de la société québécoise, fondée sur l’altérité, de reconnaître et d’intégrer au présent le patrimoine et l’expérience de la migration passée. L’héritage problématique de la religion catholique est, ensuite, interrogé par Mathieu BÉLISLE (pp. 397-412). En distinguant entre la dimension sociale de l’institution ecclésiastique et la dimension spirituelle de la foi individuelle, l’auteur forge l’idée d’une ‘religion prosaïque’, inscrite dans le caractère concret de la vie quotidienne au détriment de la vie intérieure du fidèle. Pour leur part, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE et Chloé SAVOIE-BERNARD (pp. 413-433) analysent l’évolution de la mémoire collective de la littérature en analysant la réception de trois romans: *Jean Rivard, le défricheur* (1862) et *Jean Rivard, économiste* (1864) d’Antoine GÉRIN-LAJOIE et *Maria Chapdelaine* (1914) de Louis HÉMON. L’ouvrage s’achève sur l’essai de Michel BIRON (pp. 435-457) qui revient sur la fatigue culturelle, produit d’une culture de l’isolement, dont le récit littéraire moderne se nourrit.

Giada SILENZI

Bernard ANDRÈS, Yen-Maï TRAN-GERVAT (dir.), *Études littéraires et humour studies. Vers une humoristique francophone*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2021, 174 pp.

Ce collectif regroupe une partie des travaux présentés au 29^e congrès de l’“International Society for Humor Studies”, organisé à l’Université du Québec à Montréal en juillet 2017 grâce aussi à la collaboration de l’Observatoire de l’humour de Montréal. L’objectif est celui d’explorer, à travers des corpus littéraires, le champ d’études de l’*humoristique*, qui étudie l’humour dans sa dimension réflexive et critique.

Dans la première des deux contributions qui composent la section “Prolègomènes”, Will NOONAN et Yen-Maï TRAN-GERVAT (“Des *Humour Studies* à l’humoristique: regard croisé sur deux traditions universitaires, pp. 19-31) comparent les deux traditions de recherche concernant les *humour studies*, anglophone et francophone, et mettent en lumière le caractère interdisciplinaire de ce domaine de recherche, dont ils retracent le processus d’institutionnalisation en France et au

Québec depuis les années 1980 et pour lequel ils proposent enfin l'appellation néologique *humoristique*. Dans cette même section, Jean-Marie LAFORTUNE s'appuie sur "Des formes contemporaines de la Comédie humaine au Québec" pour définir une "typologie de l'humour littéraire" (pp. 33-45) en prenant comme point de départ l'«esprit» qui anime l'auteur. Il définit ainsi quatre registres humoristiques – ironie, raillerie, parodie, satire – qui conjuguent respectivement l'humour avec la quête de sens, la quête du beau, la fête populaire, la dérision. La dernière partie de cette contribution met en lumière trois facteurs qui contribuent à l'évolution des pratiques littéraires liées à l'humour: le développement de l'édition numérique, l'essor de la littérature jeunesse et de la bande dessinée, les défis imposés par la censure.

La deuxième section du volume réunit des "Analyses de cas" et inclut deux articles consacrés au Québec. Bernard ANDRÈS retrace les "Filiations et apories de l'humour québécois" (pp. 49-66) en présentant le riche corpus de pratiques humoristiques que l'on peut observer aux différentes époques de l'histoire du Canada français: le jeu dramatique de Marc LESCARBOT, premier spectacle conçu en Nouvelle-France (1606); l'humour involontaire du jésuite Paul LEJEUNE, victime de l'esprit moqueur des Montagnais dans les années 1630; le goût pour la farce et la chanson satyrique des premiers 'créoles canadiens' de la fin du XVII^e siècle; la tendance au rire et à l'ironie des Montréalaises qui se passionnaient à plusieurs formes de spectacle mondain vers le milieu du siècle suivant; les débats moqueurs ou impertinents des écrits parus dans les gazettes de Montréal après 1763; au XIX^e siècle l'humour se poursuit avec l'œuvre satirique de Joseph QUESNEL, avec l'ironie et l'autodérision de Jacques VIGER – premier maire de Montréal et pionnier de la lexicographie au Québec – mais aussi grâce à la diffusion des journaux satiriques. ANDRÈS identifie dans l'évolution de ces pratiques humoristiques un mouvement qui s'affranchit progressivement des modèles exogènes pour devenir endogène, notamment au cours du XIX^e siècle. L'époque plus récente, marquée par les dramaturges qui se sont servis du joual pour créer des spectacles parodiques ou satiriques, en est un prolongement et une confirmation. En dernière analyse, l'autodérision qui caractérise l'humour québécois est interprétée comme "l'aporie d'un rire impossible", la réaction au "constat historique d'un avortement à répétition" (p. 65), qui s'est réitéré depuis 1776 jusqu'aux derniers référendums.

L'autre "analyse de cas" concernant le Québec porte sur l'œuvre de "Dany Laferrière: de l'humour transgressif à l'humour en mode mineur" (pp. 99-107). Józef KWATERKO y approfondit l'évolution des modalités expressives de l'humour dans l'œuvre de cet écrivain en distinguant entre les procédés exploités dans ses cycles narratifs et ceux que l'on peut reconnaître dans ses essais: si dans les romans l'humour crée des effets de paradoxe et de provocation en jouant avec des

représentations opposées, des réécritures parodiques, des contrastes qui tournent au grotesque dans le cycle ‘haïtien’, dans les essais parus en 2013 c’est la culture littéraire de LAFERRIÈRE qui alimente l’humour afin de créer une connivence avec son lecteur; l’humour devient par ailleurs objet de réflexion dans les fiches et notes qui composent le *Journal d’un écrivain en pyjama*.

Dans la dernière partie, consacrée aux “Enjeux politiques et sociaux: problématiques de genre”, nous signalons l’étude de Lucie JOUBERT, qui s’intéresse à “L’humour littéraire des femmes au Québec” (pp. 141-150) à travers l’analyse de quatre textes narratifs publiés entre 2014 et 2017 par Natalie JEAN, Marie-Renée LAVOIE, Jolène RUEST et Romaine CAUQUE. Il s’agit d’une nouvelle et de trois romans choisis parce qu’ils s’avèrent représentatifs des thématiques et des styles qui caractérisent la littérature humoristique féminine québécoise contemporaine et qui se développent essentiellement autour de la “recherche, plus ou moins concluante, ou [de] la reconquête de l’âme sœur sur fond d’auto-dérision” (p. 142). Cette propension à rire de soi-même n’aboutit pas cependant à des écrits ouvertement satiriques et semble plutôt une stratégie exploitée pour masquer la fragilité des conditions de vie des femmes contemporaines.

Le volume, riche et inspirant pour les recherches sur la littérature québécoise ancienne et contemporaine, se termine par une “Bibliographie générale” établie par Pierre MONETTE (pp. 151-166) qui réunit les repères théoriques indispensables pour l’étude de l’*humoristique* en littérature ainsi que des références très utiles pour se mettre au courant des recherches récentes dans ce domaine.

Cristina BRANCAGLION

FRANCOPHONIE DE LA CARAÏBE

FRANCESCA PARABOSCHI

Yolaine PARISOT, *Regards littéraires haïtiens. Cristallisation de la fiction-monde*, Paris, Classiques Garnier, 2018, 385 pp.

Cette étude, incontournable pour tout chercheur en littérature de la Caraïbe, propose de nouvelles perspectives sur le roman haïtien.

Dans son “Introduction” (pp. 15-30), PARISOT positionne le paradigme haïtien à l’intérieur de la littérature francophone, rappelle sa naissance et montre son rayonnement; l’auteure dresse également un état des lieux des études qui y ont été consacrées selon les différentes approches et les diverses perspectives; “la phénoménologie de la perception dans la fiction haïtienne – remarque PARISOT – sous-tend l’écriture en acte d’une conscience politique du réel, dont le réalisme merveilleux, le spiréalisme, le roman de la dictature ou les ‘postures littéraires’ de l’écrivain-monde sont autant de cristallisations, interdisant de dissocier les enjeux esthétiques et éthiques de l’œuvre d’art” (p. 27).

Le volume se structure en trois parties, chacune composée de deux sections.

La première, “L’école haïtienne du regard” (pp. 33-131), après une “note sur une lecture phénoménologique du discours haïtien” (pp. 33-36), se focalise sur les “constellations artistiques” (pp. 37-78) où l’auteur prend en considération les revues qui ont permis la naissance et le développement de la littérature à Haïti; puis PARISOT présente la ‘constellation Jacques Roumain’ et la “poétique oculaire” (p. 57), que l’écrivain met en place dans son chef-d’œuvre *Gouverneurs de la rosée*, se révélant susceptible de donner une visibilité remarquable à la littérature insulaire indigéniste. PARISOT montre aussi l’importance qu’assument les danses vodou, la peinture naïve et les peintres dans les romans de Yannick LAHENS, Dany LAFERRIÈRE, Jacques-Stephen ALEXIS et Jean MÉTELLUS. Il est ensuite question de “propositions historiques et philosophiques” (pp. 79-131) où PARISOT revient sur la visibilité d’Haïti au niveau historique et littéraire, pour analyser, d’un côté, le regard complexe de René DEPESTRE, Dany LAFERRIÈRE, mais aussi Marie VIEUX-CHAUVET, Lilas DESQUIRON et Zaïe SMITH dans la représentation des sujets et de leurs corps, et, d’un autre côté, offrir un regard croisé entre le réalisme magique et le réalisme merveilleux. Le critique démontre comment cette croisée aboutit à une sorte d’unité et d’aporie en même temps, dans la conjonction du réel au sur-

naturel, mais aussi au picaresque, à l'érotique, à l'ineffable, l'absurde, le burlesque, le magique et le féerique (cf. p. 131).

La deuxième partie "Pour une fiction-monde" (pp. 135-225), reprend le discours sur le réalisme merveilleux et montre que, "soumis à l'expérimentation [...] [il] devient un 'modèle large' de poétique qui trouve place dans une histoire de la littérature connectée avec les autres arts" (p. 141). Après une courte introduction, ("Épistémè du réalisme merveilleux", pp. 135-139) la section s'ouvre sur "le répertoire et le laboratoire" (pp. 141-184) où PARISOT propose une analyse du dernier roman d'ALEXIS *L'Espace d'un cillement*, s'avérant un laboratoire dont héritera Dany LAFERRIÈRE. Il est ensuite question du spiralisme: "marqué par l'oppression politique, intellectuelle et culturelle qui caractérise la régie duvaliériste à partir de sa radicalisation, au milieu des années '60, le spiralisme de Franketienne, de René Philoctère [...] et des premiers romans de Jean-Claude Fignolé [...] développe une poétique oculaire du doute, du soupçon" (p. 162). L'auteure explique la manière dont les écrivains spiralistes explorent "toutes les potentialités visuelles à travers les jeux d'ombre et de lumière, les déformations et les illusions d'optique" (p. 167) et souligne la différence entre la mimésis romanesque spiraliste du réel et la représentation symbolique du réalisme social (cf. p. 171). PARISOT se concentre enfin sur l'expérience cinématographique en s'arrêtant sur les références intermédiaires qui caractérisent la littérature d'Haïti, et ce depuis la parution de *Gouverneurs de la rosée* de ROUMAIN, qui déploie une "cinématique du regard" (p. 176) dans son célèbre roman. Dans la section qui suit: "La chair du monde au miroir du roman" (pp. 185-225), PARISOT analyse les 'romans de la dictature' où elle présente l'œuvre de trois auteurs qui évoquent ce sujet fondamental dans la littérature haïtienne: Marie VIEUX-CHAUVET dont l'écriture "propose une représentation en négatif, au sens photographique du terme, du pouvoir qu'incarnent les 'hommes en noir'" (p. 193; *Amour, Colère et Folie*, 1968), René DEPESTRE, chez qui "l'allégorie de la compétition du mât de cocagne [...] repose sur l'équilibre du réel et de la fable" (p. 195; *Le Mât de cocagne*, 1979), Emile OLLIVIER, qui "place la fiction haïtienne sous le régime du 'roman mémoriel'" (p. 197; *Mère solitude*, 1983; *Passages*, 1991; *Mille Eaux*, 1999). Gérard ÉTIENNE, qui revient à son tour, mais plus tard, sur le sujet de la dictature (*Vous n'êtes pas seul*, 2001) "est davantage représentatif de ce corpus qui se constitue en mémoire de l'incorporation du politique et fait signe vers une histoire littéraire genrée" (pp. 200-201), à laquelle participent également Edwige DANTICAT, Kettly MARS et Evelyne TROUILLOT. PARISOT offre ensuite une analyse de romans ayant pour thèmes le carnaval et la zombification, et le cimetière plus en particulier.

"Archéologies de soi" (pp. 229-332) est la troisième et dernière partie de cet ouvrage. Après avoir rappelé et recontextualisé la parution du manifeste de la littérature-monde en français de 2007 et souligné la participation d'écrivains haïtiens (Dany LAFERRIÈRE, Lyonel TROUIL-

LOT, Gary VICTOR), l'auteure revient sur l'importance des arts visuels, ainsi qu'ils émergent de *L'Amour avant que j'oublie* (2007) et *La Belle amour humaine* (2011) de Lyonel TROUILLOT; PARISOT fait appel ensuite au concept de "littératures de l'urgence" (p. 236), pour établir une distinction dans la production romanesque ultra-contemporaine. PARISOT distingue "un corpus qui revisite la période dictatoriale au prisme de l'histoire immédiate et un corpus né du tremblement de terre de janvier 2010" (p. 237). Elle réfléchit pour ce qui est du premier regroupement sur le rôle de l'auteur au sein de l'urgence, sur "l'incorporation du politique au féminin" (p. 246) et enfin sur cette "forme qui évite les écueils du mythe et offre un modèle de représentation de l'urgence prêt à l'emploi: la *lodyans* qui ne doit pas être confondue avec le conte traditionnel" (p. 252). Pour ce qui est de la production littéraire haïtienne post séisme du 12 janvier 2020, PARISOT met en lumière la diversité des romans cherchant et envisageant des réflexions en guise de réponse à cette "catastrophe humaine et écologique" (p. 257). La section qui suit "Fictions-monde, mises en scène de l'écrivain" (pp. 271-332) est consacrée à la présentation et analyse de l'esthétique et de la *Weltanschauung* de quatre auteurs 'singuliers' (p. 269): René DEPESTRE, Émile OLLIVIER, Marie VIEUX-CHAUVET, Dany LAFERRIÈRE.

Dans sa "Conclusion" (pp. 333-340), PARISOT souligne l'importance d'une approche plurielle de la littérature haïtienne qui, capable de dépasser "la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave" (p. 333), se caractérise par une extraordinaire richesse, une énorme diversité et une "vertigineuse mutation [...] passant, en l'espace d'un peu plus de Soixante-dix ans de la spécularité du roman [...] aux ramifications innombrables des formes réflexives" (p. 333).

Le volume s'enrichit aussi d'une vaste bibliographie qui rend compte du travail de recherche de vaste envergure offert par PARISOT dans ce volume (pp. 341-371). Un Index des noms d'auteurs et d'artistes (pp. 373-381) est aussi présent, s'avérant de la plus grande utilité.

Francesca PARABOSCHI

Christina KULLBERG, "La citation de l'autre: discours direct et altérité dans les relations de voyage des missionnaires aux Antilles au XVII^e siècle", *Loxias-Colloques*, n. 10, "Figures du voyage", 2018, <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1034>

La série *Loxias-Colloques* du CTEL regroupe les neuf textes issus des communications présentées au colloque de Nice en juin 2015,

organisé par Odile GANNIER et Véronique MAGRI dans le cadre d'une étude consacrée à l'analyse des figures dans le récit de voyage.

Nous signalons avec plaisir cet article de Christina KULLBERG pour l'aire de la Caraïbe. L'auteure se tourne en particulier vers les relations de voyage de deux missionnaires français du XVII^e siècle, Jean-Baptiste DU TERTRE et André CHEVILLARD, et s'interroge sur leur façon d'utiliser les citations et le discours direct dans la narration. Elle analyse également la fonction narrative que les auteurs attribuent à "la voix de l'autre". KULLBERG se penche sur l'aspect linguistique caractérisant la littérature de voyage: son côté multilingue et multiculturel se produit aussi à partir de la rencontre entre la langue des indigènes et la langue des européens, dans un espace défini comme "le croisement des langues". Au travers des anecdotes rapportées par les écrivains, l'analyse se focalise ensuite sur "l'effet de la parole de l'autre" et l'influence que ces citations exercent sur le lecteur. L'auteure en dégage une véritable "stratégie narrative" des rapporteurs qui employaient les voix des "sauvages" pour agir sur les sens (visuel, auditif) et la sensibilité du public. L'étude menée par KULLBERG montre enfin comment l'insertion de "la voix des autres" sous forme de dialogues dans le récit de voyage opère une dramatisation de l'énoncé, non pas dans le but de renforcer l'idée d'"altérité", mais plutôt de donner un rôle actif à ces voix et d'orienter la pensée du lecteur au temps de la colonisation.

Maela OFFICIO

Dominique DIARD, *Polyphonies diverselles du Tout-Monde. Tout-Monde ou "Multivers" dans la fiction caribéenne contemporaine*, Caen, Passage(s), 2019, 174 pp. <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1167>

Ce volume réunit les actes de la journée d'études du 7 avril 2017 "Universel ou 'Diversel', Tout-Monde ou 'Multivers' à l'œuvre dans la fiction caribéenne contemporaine" promu par l'Université de Caen Normandie, axe Territoires de la fiction; les diverses contributions dont nous allons rendre compte sont également disponibles en ligne, en libre accès.

En guise d'introduction, Dominique DIARD dans "Universel ou 'Diversel', Tout-Monde ou 'Multivers' à l'œuvre: le colibri herméneute ou le 'Multivers' initiatique de Malfini dans *Les neuf consciences du Malfini* de Patrick Chamoiseau" revient sur les concepts-clé de la réflexion critique de l'écrivain martiniquais dans la définition d'un

univers fictionnel qui se détache par ses spécificités du modèle occidental. L'auteure commente le jeu de narrateurs et narrataires (le vieil homme, le rapace (malfini) et le colibri "foufou" atypique) dans une œuvre impossible à définir, tenant de "la fable philosophique, du conte, de la légende ou de la méditation que de tout un 'territoire' fictionnel inédit tissé en fait de tout un éventail de possibles".

Le volume se structure en trois parties, chacune composée de deux contributions. La première, "L'Universel en question(s): de l'Universel paradoxal aux prémices du Tout-Monde" commence avec l'article de Nicolas PIEN "Le cas Vincent Placolý: l'Universel paradoxal". Le critique sort heureusement de l'oubli la figure de ce romancier, dramaturge et journaliste indépendantiste qui, avant GLISSANT et le mouvement de la Créolité, s'était posé la question de la langue et de la forme à adopter pour rendre compte de la mémoire martiniquaise. Le critique reparaît les données biographiques de cet homme de lettres, rappelle l'importance de la rencontre avec SARTRE et explique son esthétique de refus ("négation générique, négation du roman européen et du roman réaliste, qui s'incarne dans la négation du narrateur, de la temporalité et de l'espace"), le recours au pastiche de différents genres romanesques, mais aussi à l'ironie et à la parodie. PIEN démontre alors comment PLACOLY "se réclame [...] d'une identité qui serait une errance, mais verticale, dans le temps. [...] Et cette errance n'est pas ouverte, elle est un paradoxe irréductible que seul le roman, la forme même du roman, polyphonique et ironique, peut souligner à défaut de résoudre".

L'article suivant est signé par Joséphine MARIE, "Face au *Tout-monde*: l'universel en question dans les voix et les territoires multiples de *El siglo de las luces* d'Alejo Carpentier". L'auteure montre qu'il est possible de dépasser les oppositions entre les deux auteurs qui pourraient être évidentes de prime abord; MARIE fait remarquer l'importance et la prise en compte dans les deux œuvres de la polyphonie intertextuelle, des "fluctuations d'identités tout aussi mouvantes et versatiles que certaines paroles", des thèmes de l'errance et du déracinement, de "l'exploration-traversée du reste de la Caraïbe, des Amériques, de l'Europe, du monde" et fait ainsi remarquer "qu'au-delà d'une stricte opposition entre un 'universel' carpentien, s'il en est, et le *Tout-monde* glissantien, des formes de continuités discontinues s'instaurent, dans le dialogue entre ces deux œuvres".

La deuxième partie "L'intraitable beauté' du Diversel" s'ouvre sur une étude proposant une confrontation entre des auteurs appartenant à différentes aires linguistiques: "Les hommes qui parlaient au vent, aux arbres et aux pierres: *Romancero aux étoiles* (J.S. Alexis), *Rosinha, minha canoa* (J. Mauro de Vasconcelos), *L'empreinte à Crusoe* (P. Chamoiseau); et Derek Walcott" d'Odile GANNIER. Cette dernière réunit ces romans différents sur la base de la communion des protagonistes

et voix narratives avec le monde naturel environnant. Elle contextualise ces œuvres à l'intérieur du réalisme merveilleux spécifiquement caraïbéen et de la littérature de l'enfance, tout en soulignant le jeu de convergences et de divergences; elle met notamment l'accent sur le "soupçon de folie et les brisures du monde" vécus par les héros. L'auteure montre ainsi que la véritable nature de ces romans est de se situer au-delà des frontières et des définitions figées, puisque le message véhiculé par les écrivains serait finalement qu'"il faut dépasser les frontières entre les ordres arbitrairement fixés, car l'homme n'existe pas en dehors du vivant, de même que l'histoire est une tresse et ne se déploie pas en sens unique. C'est là le multivers: notre univers conjugué à l'ensemble des possibles, qui [...] suppose non la stabilité mais une constellation changeante".

Nous nous limitons à signaler la deuxième étude de cette partie, portant sur l'auteur cubain ESTÉVEZ: "La beauté du Divers de Teo Martinica, dans *Archipiélagos* (Archipels), d'Abilio Estévez (2015)" de Renée Clémentine LUCIEN.

La troisième et dernière partie "Ecrire le diversel: Dominique Deblaine (écrivaine invitée)" est centrée sur l'auteure guadeloupéenne, dont DIART propose une présentation dans "Dominique Deblaine, écrivaine de Guadeloupe: "J'écris mes variations comme des errances...". DIART souligne l'activité de professeur, essayiste, traducteur, spécialiste de théâtre et de littérature espagnole de DEBLAINE, pour passer ensuite à son œuvre de création en soulignant la convergence générique entre nouvelles, romans et poésie, en rappelant les prix décernés.

La parole de l'écrivaine clôt le volume à travers un florilège de citations tirées de ses œuvres et qu'elle intitule "Archipel diversel...".

Francesca PARABOSCHI

Bernadette DESORBAY, *Dany Laferrière. La vie à l'œuvre*, Bruxelles, Peter Lang, 2020, 460 pp.

Cette monographie de Bernadette DESORBAY est consacrée à Dany LAFERRIÈRE. Dans un projet ambitieux qui prend en considération presque la totalité de l'œuvre de l'auteur, ce volume se propose d'analyser non seulement la prolifique et multiforme production de LAFERRIÈRE, mais aussi sa biographie et sa pensée, à la lumière d'une lecture lacanienne. Nous allons donner ici un compte rendu de l'ouvrage de DESORBAY, en présentant sa structure et une synthèse de son contenu.

Le volume est divisé en trois parties (I. “Réversibilité du cours intergénérationnel. La question de la jouissance”; II. “Le flottement du réel. La question de l’au-delà”; III. “La vie à l’œuvre. Une question de style”), suivies de trois Annexes: “Entretien avec l’auteur” (Annexe 1, pp. 379-398); “Bibliographie de l’œuvre de Laferrière” (Annexe 2, “L’œuvre” pp. 399-402); l’Annexe 3 présente des témoignages de rencontres avec l’écrivain de la part de nombreuses personnalités de la scène littéraire et intellectuelle (pp. 403-408) et une riche bibliographie (pp. 409-440). Chaque partie est composée de trois chapitres et est enrichie d’une introduction et d’une conclusion. Nous allons nous arrêter davantage sur la première partie, qui donne – par sa structure et les procédés d’analyse déployés – les clés de lecture de l’ouvrage dans son entier.

L’“Introduction générale” (pp. 13-22) trace un profil de Dany LAFERRIÈRE à travers sa biographie et ses œuvres: il s’agit d’une opération de la plus grande utilité pour comprendre la figure de cet auteur, les différentes facettes qui caractérisent sa vie et sa production littéraire et, plus en particulier, pour mieux saisir la lecture lacanienne proposée par DESORBAY.

La première partie (pp. 23-52) porte sur la question de l’identité. Le premier chapitre (“Le nom propre”, pp. 27-45) analyse l’importance du nom, à partir de la biographie de l’auteur, baptisé Windsor Klébert, comme son père, mais surnommé dès sa naissance “Dany”. La question du nom donne lieu à un jeu d’identités et d’appartenances pour LAFERRIÈRE: d’un côté, son lien à Haïti, terre de ses origines dans laquelle il a passé son enfance et sa jeunesse, de l’autre côté le Québec, lieu où il choisit de s’installer en 1976 après l’assassinat de son ami Gasner RAYMOND. La réflexion se prolonge en mettant en lumière, d’une part, l’héritage de son père qui marque sa reconnaissance institutionnelle dans le monde, de l’autre, le surnom de l’affection et de l’intimité de la vie familiale. DESORBAY souligne que le nom reste un thème récurrent dans la poétique de LAFERRIÈRE, souvent plus pour son absence, chez ses personnages anonymes, que pour son affirmation. Cependant, l’anonymat n’est pas à interpréter – selon DESORBAY – comme une négation d’appartenance; au contraire, en absence d’une identité définie dans un contexte univoque, la voix anonyme des personnages devient le moyen pour l’auteur d’affirmer son identité comme citoyen du monde. Qui plus est, le nom renvoie à la question du père, présente dans plusieurs ouvrages de l’écrivain, en particulier dans le roman *L’énigme des pères*. DESORBAY a recours à la psychanalyse en établissant des liens entre la figure paternelle et les figures d’Édipe et d’Hamlet dans l’œuvre de LAFERRIÈRE. De grand intérêt est le roman *L’énigme des pères*, titre qui fait référence à une double figure de paternité pour l’écrivain: celle biologique de son père, politicien exilé et mort à New York, et celle littéraire d’Aimé CÉSAIRE,

maître de la littérature antillaise. Les deux figures vont marquer considérablement l'œuvre de l'écrivain. Le chapitre propose ensuite une réflexion sur le thème de l'exil, en esquisant, d'abord, le contexte politique dans lequel le père de LAFERRIÈRE a opéré jusqu'à son exil à New York, pour en venir après au départ de l'auteur lui-même pour Montréal à l'âge de 23 ans. DESORBAY examine les réflexions politiques et historiques – la difficile indépendance d'Haïti et ses suites – et les implications d'ordre personnel que l'exil a comportées dans la vie de l'auteur; l'auteure montre comment le contexte familial détermine la perception du sujet dans toute sa complexité, en tant qu'être pensant et doué d'un corps.

Dans le deuxième chapitre ("Débontologie" pp. 53-104), DESORBAY appelle débontologie la démarche qui permet à Dany LAFERRIÈRE de guérir les blessures par l'écriture, dans un parcours à mi-chemin entre la déontologie et l'hontologie, terme qu'elle emprunte toujours à Jacques LACAN et qui définit la condition où le sujet éprouve le sentiment de la honte qu'il gardera toujours comme un signe marquant sa condition d'être social. Le chapitre analyse la conception déontologique de LAFERRIÈRE et les implications psycho-sociales dans son œuvre, comme celle du racisme, envisagée dans son premier roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. La prise de position contre le racisme s'avère aussi la prise de conscience de l'auteur de son identité de "negre" (pour LACAN, il s'agit de la découverte du corps) dans une opération de résistance à partir de la réflexion sur le langage. L'analyse du premier roman de l'auteur constitue l'occasion pour DESORBAY d'étudier non seulement le corps en tant qu'objet de préjugés raciaux, mais aussi d'approfondir le thème de la jouissance selon la conception lacanienne (chapitre III. "Sens et jouissance", pp. 105-130). Dans ce troisième chapitre, DESORBAY reconnaît deux nuances de "jouissance" présentes dans l'œuvre de LAFERRIÈRE: jouissance du "rien faire", nécessaire à l'écrivain pour son activité créatrice, et jouissance physique et corporelle, dans son aspect lié aussi à la sexualité. La jouissance est aussi plaisir des sens et culte de la beauté, et conduit à une conception esthétique semblable à celle du dandysme. Suivant le cadre du roman postcolonial, LAFERRIÈRE évoque un monde où il met en déroute la compréhension et l'intelligence du lecteur, en adoptant une technique narrative et descriptive de marque sensorielle où Haïti, paradis des sens et des douceurs de son enfance, est bien présente.

Dans la deuxième partie de la monographie (pp. 135-199) l'auteur reprend l'aspect de la création sensorielle opérée par LAFERRIÈRE et la reconduit au monde créé par l'écrivain. Si le flux des représentations sensorielles laisse apparemment le lecteur sans points de repères sur la réalité évoquée, la voix poétique va le projeter dans un autre monde, inédit, fait d'images et de miroirs de l'au-delà ou d'un pays de mer-

veilles. L'écrivain, étranger et en même temps appartenant à deux univers (Haïti et Québec), brise ces limites pour être citoyen du monde; à travers son œuvre créatrice, il devient citoyen de l'au-delà, et sa voix se fait intermédiaire entre le monde sensible et celui de l'Invisible.

Dans la troisième et dernière partie (pp. 229-365), à partir de la citation de LAFERRIÈRE "J'écris comme je vis", le critique reconduit la question identitaire et la conception esthétique de l'écrivain – analysées dans les parties précédentes de cette étude – à l'élément qui les unit: le style. DESORBAY reconstruit les principales influences de LAFERRIÈRE (MONTESQUIEU, DIDEROT, CÉLINE, MISHIMA et MILLER, pour n'en citer que quelques-unes) afin de retracer le parcours à travers lequel l'auteur a donné forme à son style, à la voix qui octroie son identité, l'unité de toutes les multiplicités qui composent son être en tant qu'écrivain et homme.

Les conclusions générales proposent une synthèse claire et saisissante de cette étude raffinée et très bien menée, parfaitement structurée et où les analyses se révèlent convaincantes et bien argumentées. En abordant une perspective jamais explorée auparavant, à savoir les suggestions épistémologiques issues de la psychanalyse de LACAN, mais sans oublier le cadre postcolonial auquel l'auteur et son ouvrage appartiennent, l'analyse de DESORBAY propose un regard nouveau sur l'œuvre de Dany LAFERRIÈRE, ainsi que sur le contexte socioculturel et politique. Ce volume s'avère ainsi incontournable pour tout chercheur désireux s'approcher de la production de LAFERRIÈRE.

Marina AGNELLI

Jean BESSIÈRE, Laura CARVIGAN-CASSIN (dir.), "Les vies de Raphaël Confiant ou les multiples facettes de l'œuvre d'un écrivain créole", *Archipélies*, n. 11-12, 2021, <https://www.archipelies.org/963>

Cette double livraison d'*Archipélies* est entièrement consacrée à Raphaël CONFIAnt et a le but d'explorer sa vaste production "de romans, de récits, de souvenirs, d'essais, ou d'interventions de diverses formes et de divers supports". Il s'agit en somme d'une approche d'une œuvre complexe dont "l'étendue et la diversité des écrits, de l'écriture se confondent avec le parcours, historique, actuel, de lieux, de scènes, de temps, avec l'évocation, également historique et actuelle, d'agents, d'actions, illustrations des divisions imposées par l'esclavage et des partages sociaux, et avec une large ethnographie du quotidien", soulignent Jean BESSIÈRE, Laura CARVIGAN-CASSIN dans leur "Introduction".

Le volume se divise en deux parties de six contributions chacune, et s'enrichit de cinq articles en hors-dossier, dont nous allons rendre compte ici.

La première partie s'ouvre avec l'article de Daniel-Henri PAGEAUX "Raphaël Confiant ou 'l'oiseau maître de son vol'. Éléments pour une lecture de *Ravines du devant-jour*"; le critique analyse l'emploi des pronoms (tu, nous) de la part du narrateur et du conteur à l'intérieur du roman de CONFIAANT en retraçant les étapes menant le romancier de l'enfance, à la campagne, à la jeunesse, en milieu urbain. PAGEAUX insiste sur la particularité de cet ouvrage: "Oublions donc les catégories et les étiquettes dites littéraires: autobiographie, autofiction, mémoires... Confiant écrit des moments de vie: seul compte le va-et-vient, simple et fondateur, entre passé et présent, entre passé de vie et présent d'écriture"; le critique souligne encore la révélation de sa vocation d'écrivain suite à sa rencontre avec une femme, Philomène, sa Muse, dont l'avatar littéraire reviendra souvent dans ses œuvres et d'où découle la littérisation du réel évoquée dans ses romans.

Trois articles reviennent sur la figure de FANON, d'importance capitale pour CONFIAANT: dans le premier, "Notes sur Fanon et le processus de l'histoire, tels que Raphaël Confiant les présente dans *L'insurrection de l'âme. Frantz Fanon, vie et mort du guerrier-silex*", Jean BÉSIÈRE montre comment la vie de Frantz FANON est inscrite dans le texte de CONFIAANT "à la fois dans l'histoire des Antilles, de la France et de l'Algérie, dans celle de la décolonisation, et dans la représentation actuelle de la créolité". Dans cette prétendue autobiographie qui n'en est pas une, "Fanon se trouve comme 'approprié' par Confiant et reste une sorte d'extériorité". À travers une allégorisation de FANON "en porteur d'une leçon et d'un exemple toujours actualisables", CONFIAANT revient sur un thème qui lui est très cher, à savoir la décolonisation des Antilles.

Véronique BONNET dans "Raphaël Confiant: portraits pluriels de l'écrivain en (auto)biographe" analyse la manière dont l'écrivain martiniquais "oscill[e] entre biographie engagée et autobiographie fictive, choisissant délibérément de mettre ses pas dans ceux de Frantz Fanon plutôt que dans ceux d'Aimé Césaire". L'auteure souligne "le caractère anthume de cet essai volontairement iconoclaste" qu'est *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle* (1993), exprimant le désir de CONFIAANT de s'affranchir au niveau littéraire et politique du père tutélaire de la Négritude antillaise, ce qui motive, selon BONNET, un retour vers son enfance personnelle. D'où la rédaction de son "auto-portrait en 'mauvais chabin'": "le récit d'enfance devient ainsi le lieu privilégié où questionner la genèse de sa propre construction en tant que sujet", se dissocier du 'nous' familial et puis collectif pour s'individualiser enfin dans l'identité de chabin ne se reconnaissant ni dans la civilisation négro-africaine, ni dans la civilisation française. BONNET

en vient ensuite à la ‘décomposition et recomposition’ de la vie de Frantz FANON dans *L’Insurrection de l’âme*, où CONFIAANT “relit aussi l’itinéraire de sa propre pensée”.

Un ultérieur article (dans la deuxième partie) porte sur l’importance de FANON: “L’Identité antillaise de Frantz Fanon, selon Raphaël Confiant” d’Antonia WIMBUSH qui propose à son tour une analyse de ‘l’autobiographie imagée’ de FANON *L’Insurrection de l’âme: Frantz Fanon, vie et mort du guerrier-silex*, que CONFIAANT publie en 2017 “combin[ant] une narration factuelle à la troisième personne avec des réflexions personnelles écrites au ‘je’ imaginaire”. L’auteure s’arrête sur le rôle actif de FANON dans le mouvement de la dissidence (la résistance à la Martinique pendant le deuxième conflit mondial) pour se concentrer ensuite sur les ‘nœuds de mémoire’ et la manière dont “la mémoire collective fonctionne en de multiples facettes sous forme de palimpseste”. WIMBUSH fait noter finalement que l’évocation d’épisodes peu connus de la vie de FANON, restituent une image complexe de cet homme incontournable à l’identité double: antillaise et algérienne.

Lise GAUVIN, dans “Confiant l’équilibriste: entre opacité et lisibilité, la posture critique de Raphaël Confiant dans *La Trilogie tropicale*” propose une modification d’une publication précédente: le chapitre “La trilogie éditoriale de Raphaël Confiant”, dans son livre *Écrire, pour qui? L’écrivain francophone et ses publics* (Paris, Karthala, 2007, pp. 107-125). Après avoir contextualisé l’œuvre de CONFIAANT à l’intérieur du mouvement de la créolité et après être revenue sur la question de la langue, GAUVIN se concentre sur la triade de romans *Bassin des ouragans*, *La Savane des pétrifications* et *La Baignoire de Joséphine* (se présentant comme “un roman en trois épisodes, ou mieux encore, trois propositions de roman, articulées autour du personnage d’Abel, à la fois narrateur et écrivain”), pour montrer la manière dont CONFIAANT s’adresse à son double lectorat: les créoles et les ‘Messieurs de l’Hexagone’. L’auteure commente le métadiscours ironique de CONFIAANT alternant l’ironie à des dispositifs d’autodérision et visant finalement à “déjouer les habitudes de lecture, [...] déstabiliser ou [...] provoquer le lectorat tout en l’incluant, tout au moins de manière virtuelle, dans l’élaboration de l’œuvre. Travail d’équilibriste que doit accomplir le romancier entre une opacité consentie et la lisibilité indispensable à toute communication”.

Laura CARVIGAN-CASSIN est l’auteure de deux contributions. Dans la première, “On ne naît pas femme, on le devient... dans les romans de Raphaël Confiant”, l’auteure rappelle un échantillonnage d’héroïnes faisant leur parution à l’intérieur du dessin esthétique de la comédie créole du romancier; elle met ensuite l’accent sur les “personnages féminins libres, indociles, de nature rétive et résiliente [...] déclar[ant] la liberté de penser, d’être et d’agir loin des images ou des représen-

tations imposées par les conventions et les bien-pensants”. Le phantasme de Simone de BEAUVOIR semble hanter la caractérisation d’une femme antillaise dans “ses refus de subordination à l’homme, les évasions qu’elle se permet et son refus des conventions [qui] constituent un paradigme de la féminité renouvelée”. CARVIGAN-CASSIN fait noter que le parcours d’émancipation des personnages féminins de CONFIANT s’inscrit pourtant dans un cadre spécifiquement créole, loin de stéréotypes liés à une pensée féministe dominante.

La deuxième contribution, qui ferme la première partie de la revue, est un “Entretien avec Raphaël Confiant / Bokantaj pawòl épi Afarèl Konfyàn” où l’écrivain est appelé à expliquer le grand succès de son œuvre, à commenter son dernier roman *La muse ténébreuse de Charles Baudelaire*, à revenir sur sa fascination pour Stéphanie SAINT-CLAIR (à laquelle il a consacré le roman *Madame Saint-Clair, Reine de Harlem*) et sa caractérisation des héroïnes en femmes-matador, à témoigner de son engagement sur plusieurs fronts, à s’exprimer sur ses préférences littéraires.

La deuxième partie du dossier s’ouvre avec l’article “*Madame St-Clair: reine de Harlem. Emblème du renouveau littéraire confiantien*” d’Anaïs STAMPFLI, qui montre comment CONFIANT se démarque “de son univers référentiel insulaire et du style qui ont fait son succès pour s’inscrire dans une nouvelle démarche que l’on pourrait qualifier de renouveau littéraire”. L’auteure motive le choix de l’auteur d’aborder un personnage historique “icône de la cause noire et féministe” en Amérique, mais méconnue en France et aux Antilles d’où elle est originaire; CONFIANT propose donc un portrait de l’héroïne entre la vérité historique et la transposition romanesque. STAMPFLI met également en lumière la capacité de l’écrivain de composer avec un autre contexte que celui antillais: New York dans les années 1920, dans un brassage identitaire et culturel incarné par le personnage de Mme Saint-Clair qui “pourrait être vue comme l’incarnation de la nouvelle créolité, tout aussi bigarrée et ouverte sur l’Amérique”.

Alice DESQUILBET est l’auteure de l’article suivant: “Le peuple antillais chez Raphaël Confiant: constitution d’un ‘nous’ créole?”; elle analyse trois romans rendant compte de l’immigration à la Martinique d’Indiens, *La Panse du chacal* (2004), de Chinois, *Case à Chine* (2007) et de Syro-Libanais, *Rue des Syriens* (2012). La récupération mémorielle de l’arrivée de ces communautés au sein d’une société créole fortement hiérarchisée et divisée en deux groupes, à savoir les Békés et les autres (anciens esclaves, mulâtres, immigrés) “s’élabore en particulier à partir d’enjeux énonciatifs, notamment parce que ses narrations travaillent à l’émergence d’un *nous* créole”.

Xavier LUCE revient à son tour sur cette notion toujours en devenir de ‘créolité’ dans son article “Raphaël Confiant et Maryse Condé: complicité, duplicité, la Créolité mord-t-elle?”. Le critique réfléchit

“sur le premier roman francophone de Raphaël Confiant, *Le Nègre et l'Amiral* (1988), et son contexte de publication en le mettant en perspective avec deux romans de Maryse CONDÉ qui l'encadrent, *La Vie scélérate* (1987) et *Traversée de la mangrove* (1989). Ces trois romans ont la particularité d'offrir une “mise en abyme du roman antillais qui renvoie au même problème fondateur: la sujétion coloniale et la lutte indépendantiste”. Dans son étude, LUCE reconstruit une fresque très intéressante des débats sur la créolité en mettant en évidence l'importance des positions des écrivains et leurs choix d'un style, de thèmes et de motifs, que le critique analyse dans les trois romans susmentionnés.

Le dernier article du dossier d'Antonio GURRIERI s'intitule “*Case à Chine* de Raphaël Confiant: entre tradition orale et écriture”. Le critique propose une analyse du roman publié en 2007 en se concentrant sur la récupération mémorielle de la part de l'écrivain grâce à la mise en place de l'immigration chinoise à la Martinique, mais aussi la technique narrative de CONFIANT qui, procédant par cercles, permet de suivre l'histoire de plusieurs personnages, et ce sans respecter un ordre chronologique dans la présentation des événements. GURRIERI s'arrête enfin sur la récupération du patrimoine oral qui s'inscrit dans le style singulier de CONFIANT.

Laura CARVIGAN-CASSIN présente enfin vingt-quatre clichés photographiques dans “Album Raphaël Confiant” qui clôt la deuxième partie de la revue et ce beau dossier consacré à l'écrivain martiniquais.

En hors dossier nous trouvons cinq articles, dont nous allons rendre brièvement compte.

Jean BENOIST dans “Autrefois, on voyait Dieu plus souvent” présente les changements intervenus au niveau culturel, et religieux en particulier, à la Réunion, par suite d'une modernisation technique de l'île qui a également touché non seulement aux pratiques de cultes, mais aussi à l'immédiateté du rapport des fidèles avec Dieu.

Philippe CHANSON revient à son tour sur le domaine religieux dans un article très intéressant ayant une approche spécifiquement anthropologique de large envergure et un regard dépassant le cadre strictement francophone: “Penser, dire, écrire, et décoloniser le religieux?”.

Odile HAMOT dans son article “‘La Géographie magique’ de Tirolien: Marie-Galante ou l'ivresse de la présence” propose une analyse du poème “Marie-Galante” du poète guadeloupéen Guy TIROLIEN, l'une des compositions les plus longues et moins étudiée du recueil *Balles d'or* (1961). HAMOT focalise son étude sur l'un “des traits favoris de l'écriture de Tirolien, dont le poème offre une excellente illustration: le présentatif. Dans la tension instaurée entre linéarité et circularité, il invite en effet à réfléchir au mode de présence singulier par lequel l'objet célébré est offert à la saisie, redessinant les limites intimes d'une ‘géographie magique’ qui tient tout à la fois, dans l'éclatement de la déixis, du réel et du souvenir”. La circularité du poème

permet la prise en compte non seulement des données biographiques de l'auteur originaire de cette île, mais surtout des données historiques décelant finalement la "réalité magiquement 'merveilleuse' de Marie-Galante que cherche à saisir et à dire le poème, ce qui de l'île tient à la fois du réel le plus objectif et de ce 'réalisme autre' résonnant depuis les tréfonds de l'inconscient".

Charles W. SCHEEL se penche sur le roman *Diab'là* (1947) de ZOBEL, œuvre restée dans l'ombre de l'immense succès de *Rue cases nègres* (1950) et qui avait pourtant rencontré un grand enthousiasme lors de sa publication. Dans son article "Juste après Giono et peu avant Baghio'o: le réalisme merveilleux de Zobel dans *Diab'-là*", le critique recontextualise la parution de l'ouvrage dans le cadre culturel et littéraire de l'époque, en France et dans les colonies; il présente les personnages et la structure du roman, commente l'engrenage réaliste de la narration qui se conjugue au mystère et au merveilleux.

Le dernier article "Constructions identitaires en Haïti et en République dominicaine: différences et oppositions dans les manuels scolaires d'histoire et de géographie" de Datrice CANDIO propose une réflexion sur la perception de l'altérité entre la République dominicaine et la République haïtienne. L'auteure mène une analyse sur les manuels d'histoire et géographie des deux nations, véhiculant une construction identitaire autonome. Après s'être arrêtée sur le double passé de domination (française et espagnole) de ce territoire, CANDIO s'interroge sur le concept d'identité véhiculé à l'école dans les deux pays et montre que "dans les manuels scolaires observés, l'oubli de l'autre ou la provocation à la haine prévalent, malgré quelques tentatives maladroites de contrition".

Nous saluons avec enthousiasme cette double livraison de la revue *Archipelies*, qui offre un vaste dossier thématique sur un auteur contemporain incontournable dans le panorama littéraire et culturel de la Caraïbe et qui s'enrichit aussi d'articles appartenant à d'autres aires francophones ainsi qu'à d'autres domaines de recherche.

Francesca PARABOSCHI

Victoria FAMIN (dir.), "Anthony Phelps: la force poétique d'une voix envoûtante et d'une écriture exigeante", *Interculturel francophonies*, n. 39, juin-juillet 2021

Cette livraison de la revue *Interculturel francophonies* est consacrée à la production littéraire de l'auteur haïtien Anthony PHELPS. Dans

son “Introduction” (pp. 9-24), Victoria FAMIN, qui a dirigé ce volume, présente l’écrivain et son œuvre tout en soulignant qu’“il est question de la lire, la relire et la donner à lire, car sa parole poétique, depuis ses premières expressions, n’a cessé d’apparaître comme fondamentale pour la littérature haïtienne et pour celles du monde” (p. 11). FAMIN reparcourt donc les “faits marquants qui accompagnent l’évolution de [la] production littéraire” (p. 11) de PHELPS et se focalise sur les aspects principaux de cette production, c’est-à-dire l’audibilité des textes, l’exploration de différents genres littéraires et la complexité du rapport avec l’espace (pays natal ou terre d’accueil). Enfin, après avoir expliqué ses choix de rédaction, FAMIN nous présente les articles qui composent le volume.

Les contributions sont regroupées en trois sections qui suivent les différents axes de réflexion avec l’objectif de “la mise en relief des trois caractéristiques de l’œuvre de Phelps, tout texte confondu: *engagement, puissance et précision*” (pp. 16-17).

La première section, “L’engagement de l’œuvre romanesque”, est ouverte par l’article d’Odile GANNIER, “*Sous la couverture, l’organisation secrète du réseau. Lecture des premiers romans d’Anthony Phelps*” (pp. 27-46) qui porte sur les deux premiers romans de l’écrivain. La chercheuse note comment les deux textes, dans la forme de l’enquête, sont politiquement engagés et constituent un “témoignage [implicite] du régime duvaliériste [pas] facile à déchiffrer” (p. 28): la narration n’est pas linéaire et le lecteur doit “reconstituer le puzzle des événements et des actions, deviner ce que la prudence a dissimulé” (p. 29). La lecture, en effet, exige une attitude empathique face aux personnages aussi bien qu’un décodage d’outils narratifs comme l’usage de certains pronoms personnels ou la reconstruction d’un récit à épisodes déplacés.

Margot DE LA CHAPELLE dans “*Du réel cauchemardesque au pays rêvé dans les romans Des fleurs pour les héros et Mémoire en colin-maillard*” (pp. 47-64) réfléchit sur les mêmes deux romans de la contribution précédente et leur dimension onirique. DE LA CHAPELLE donne avant tout une définition d’onirisme pour “[l]’étudier [ensuite] sous toutes ses formes, de l’hallucination au cauchemar et à la rêverie, pour mieux discerner le rôle qu’il tient dans la narration” (p. 48). Elle démontre qu’il s’agit de formes de résistance et d’évasion du réel et aussi de traits caractéristiques de l’art littéraire de PHELPS.

“Pluriporrait du peuple et de la culture populaire dans les romans d’Anthony Phelps” (pp. 65-86) de Christiane NDIAYE pivote autour de la “représentation du peuple et de sa culture [qui se] dégagent” (p. 66) de l’œuvre de PHELPS. “L’on constate par ailleurs que le discours marxiste traverse également les fictions de Phelps” (p. 65) – remarque l’auteure – mais le regard bourgeois qui pénètre les romans met en évidence la séparation nette qu’il y a entre “deux mondes étrangers

l'un à l'autre" (p. 66) et le manque de valorisation du peuple qui s'exprime toujours avec la voix indirecte du monde bourgeois. Dans cette perspective, la population semble rester en état de soumission et elle est peinte comme "un peuple de zombies" (p. 72) qu'on peut facilement duper. En outre, "la représentation de la culture populaire [est réduite] de plus en plus à [la] seule dimension [des] croyances religieuses" (p. 76) qui sont aussi discréditées à cause de l'emploi du vaudou de la part du régime tyrannique. Toutefois, NDIAYE remarque que "le plus récent roman de Phelps laisse une place plus importante à d'autres visages du peuple, au monde rural et à la culture populaire" (p. 78) même s'il s'agit d'une mince brèche.

La contribution d'Alba PESSINI, "La *Contrainte de l'inachevé* d'Anthony Phelps ou la création salvatrice" (pp. 87-106) se focalise sur le dernier roman de PHELPS qui "abrite dans ses pages toute la sédimentation [des] années [précédentes] en s'interrogeant sur l'exil et ses conséquences, sur les opportunités qu'il offre et ses éventuels remèdes [...], [sur] le rapport personnel du protagoniste au pays [natal]" (p. 89). PESSINI analyse la démythification de la part de PHELPS de la thématique du retour au pays natal, si récurrente dans le roman *haïtien*. Elle souligne en plus le fait que le retour physique au pays est accompagné par un retour à l'écriture vue comme "une tentative de relier les fils épars d'une existence qui s'est diffractée tant du point de vue spatial que de l'identité" (p. 97) et, plus en général, comme un art dans sa globalité qui sert d'antidote face à la déception du réel.

Alessia VIGNOLI, dans "Le pathos et l'engagement. La violence du discours dans la fiction d'Anthony Phelps" (pp. 107-126) étudie, "à l'aide d'une analyse des structures énonciatives, d'une analyse du discours et d'une approche sociocritique" (p. 107), l'écriture de l'engagement de PHELPS et la mise en scène de la violence du discours "qui 'théâtralise' les horreurs de l'oppression duvaliériste et construit un *pathos* revendiqué par l'écrivain exilé" (p. 108). Après avoir réfléchi sur les concepts de devoir de mémoire et écriture d'urgence, VIGNOLI remarque que fiction et témoignage s'entrecroisent dans les textes de PHELPS. En outre, elle constate que l'écrivain, qui partage l'engagement et "certaines [...] problématiques" (p. 110), thématiques et structures de l'imaginaire littéraire du Québec, emploie, toutefois, "un discours résolument violent" (p. 111) et des éléments culturels propres de Haïti, discernés d'une perspective exotopique. L'auteure s'arrête ensuite sur les thèmes principaux qui retournent dans les romans analysés et démontrent "l'impossibilité de la part de l'auteur de surmonter le mal éprouvé" (p. 113); VIGNOLI conclut son travail avec l'examen de "la mise en scène de la violence comme stratégie discursive" (p. 114) à travers l'usage d'isotopies (dégradation et folie) et de l'imaginaire vaudou relié à la torture et à la zombification du peuple.

L'article suivant, "La catharsis introuvable" (pp. 127-154) d'Yves CHEMLA, se penche sur le roman *Haiti! Haiti!* écrit par PHELPS et Gary KLANG qui entremêle fiction et éléments historiques. CHEMLA, après avoir résumé le roman et expliqué la situation historique servant de toile de fond au massacre de 1964, souligne le fait que ce texte "échappe aux canons [du roman haïtien]" (p. 133) et que "les histoires racontées témoignent de la réduction sensible des possibilités d'agir pour les personnages" (p. 134). L'étude détaillée des éléments narratifs (personnages, temps, espace) aide ensuite à comprendre la nature du texte et à dénicher "un certain nombre de torsions" (p. 143), ce qui confère au roman un rôle cathartique et répond au besoin de vengeance symbolique.

"*La Contrainte de l'inachevé* ou le roman comme tableau vivant" (pp. 155-167) est la contribution de Sterlin ULYSSE qui ferme cette première section. ULYSSE s'occupe du dernier roman de PHELPS, tableau vivant qui "met en correspondance littérature et peinture" (p. 155) selon l'optique de la mise en abyme et ayant recours aux catégories esthétiques du fantastique et du merveilleux.

La deuxième partie du volume, "La puissance d'une voix poétique", se focalise sur la production lyrique de PHELPS.

Antonella EMINA dans "Corps d'écriture: de l'abc à la poésie chez Anthony Phelps" (pp. 171-188), donne une lecture matérielle de la poésie de PHELPS du moment où elle "[rassemble] les informations sur le concret de l'écriture poétique [et relève] les nombreuses occurrences d'un lexique [...] de l'action et des faits scripturaux" (p. 173). EMINA réfléchit d'abord sur la gestualité comprise dans la signification du verbe 'écrire' et elle pose l'attention, ensuite, sur la technique et les outils de l'art d'écrire, tout en relevant la manière dont PHELPS "manie les graphèmes en les pliant à son propre langage" (p. 178) avec lettres et syllabes qui traduisent les sons du langage sur le papier.

La contribution de Carey DARDOMPRÉ, "L'étude de *Mon pays que voici*: un trait d'union entre la scripturalité et l'oralité" (pp. 189-208), porte sur la dimension orale traditionnelle de la poésie de PHELPS. En premier lieu, l'auteure revient brièvement sur la biographie de PHELPS et le contexte culturel dans lequel le poète travaille pour "déceler à quel point l'esthétisme du réalisme [haïtien] hante les œuvres de Phelps" (p. 194). De plus, elle met en évidence le choix du poète de relier la voix à l'imitation du réel par l'enregistrement de la récitation des poèmes inspirée à la pratique des *lodyans*, ce qui confère à PHELPS un véritable rôle de chanteur. Il s'agit, donc, d'une double représentation de la voix qui se met au service de la vérité soutenue par l'emploi du "bref [qui représente] la santé du discours en face de la maladie du parler trop" (pp. 204-205).

La section se termine par "L'écriture en écho-résonance de *Mon pays que voici* d'Anthony Phelps" (pp. 209-228) de Sandra MONET-

DESCOMBEY HERNÁNDEZ qui examine le recueil de PHELPS selon différentes directrices. L'analyse pointe avant tout sur le lien étroit qui rattache le poète à sa terre natale pour considérer par la suite la nature itinérante de l'écriture due au nomadisme obligé de PHELPS, qui lui permet d'avoir un regard ouvert sur le monde. MONET DESCOMBEY-HERNÁNDEZ rappelle enfin la double nature poétique de l'auteur, à savoir son engagement politique et social et son chant riche en pouvoir d'imagination.

La troisième section, "La précision des formes brèves", comprend les deux derniers articles de la revue.

Sara DEL ROSSI, dans "Le drame de la migration raconté aux enfants: *Et moi, je suis une île* d'Anthony Phelps" (pp. 231-248), observe comment ce recueil destiné à un public enfantin partage le modèle de l'écriture pour adultes et les thèmes majeurs du roman et de la poésie de PHELPS qui est perçu en tant qu'écrivain *crossover*. En effet, les sentiments de péril, d'aliénation, d'étouffement et d'angoisse se répandent dans tous les contes qui sont aussi traversés par une vision crue et violente, rehaussée par le langage employé, même si l'auteur cherche à la compenser avec les *happy endings* et la présence d'un regard débonnaire.

"Regarder le monde, réinventer le monde: l'expérience magico-poétique de la vie dans *Le mannequin enchanté*" (pp. 249-270) de Victoria FAMIN reconnaît, dans la puissance de l'écriture comme geste de création artistique, le fil rouge qui relie les nouvelles de ce recueil. Le pouvoir de l'art, de fait, bouleverse les circonstances oppressantes qui émergent du contraste entre réel et imaginaire, nourri par la présence de traits autobiographiques, de déplacements continus, d'onirisme et de situations fantastiques.

En guise de conclusion, une "Anthologie de textes d'Anthony Phelps" (pp. 271-352) comprenant de nombreux poèmes et un conte, semble vouloir rappeler "l'importance de lire et relire, inlassablement, l'œuvre de ce grand auteur haïtien, dont la voix s'offre à nous comme un souffle salutaire" (p. 22).

Priscilla PANZERI

Il Tolomeo, vol. 23, décembre 2021, <https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni4/riviste/il-tolomeo/2021/1/>

Nous saluons le dernier numéro du journal d'études postcoloniales de l'Université Ca' Foscari de Venise, *Il Tolomeo*, en rendant compte

d'un article d'aire caribéenne paru dans le dossier "Les genres populaires dans les littératures postcoloniales" et d'une interview à Louis-Philippe DELEMBERT.

Dans l'article "Le marronnage rhétorique d'Édouard Glissant ou l'abolition des frontières génériques artistiques dans son œuvre romanesque" (pp. 169-186), Mohamed Lamine RHIMI analyse le marronnage intellectuel de l'écrivain martiniquais conjointement avec sa rhétorique rebelle, par le biais de laquelle Édouard GLISSANT cherche à s'attaquer aux systèmes impérialistes qui cultivent une rhétorique occidentale monolithique et monodirectionnelle. L'article ne se concentre pas exclusivement sur GLISSANT en tant que dramaturge, historien, poète ou romancier, il vise à analyser un artiste qui déclare son ouverture aux notions et aux techniques esthétiques qui pratiquent le brassage et l'hybridation. L'auteur montre comment, à travers une opération de vidage du verbe *marronner* de toutes les significations dépréciatives qui lui sont attribuées, et en lui conférant une nouvelle connotation méliorative, Édouard GLISSANT lance un défi au pouvoir en place, en soulignant la nouvelle connotation de courage et de clairvoyance du Nègre marron, qui se livre à une quête de liberté et de son identité, où il n'y a pas de place pour l'instrumentalisation. À travers ce point de départ, l'analyse se penche sur les manières dont GLISSANT participe non seulement à la réactivation des genres littéraires et des formes artistiques, mais aussi des modes de la connaissance et des expressions humaines. Mohamed Lamine RHIMI nous montre donc très clairement comment la nouvelle géopoétique de l'écrivain martiniquais est placée sous le label du brassage entre les différents imaginaires humains en transcendant les frontières génériques et en abrogeant les limites culturelles et artistiques.

Nous signalons aussi l'interview à Louis-Philippe DELEMBERT par Silvia BORASO, qui touche les éléments les plus prééminents des œuvres et de la vie du romancier, poète, essayiste et intellectuel haïtien. En répondant à des questions qui se penchent sur sa production hétérogène, sur son intérêt pour l'actualité, sur les traits distinctifs de ses romans tels que les lieux ou l'onomastique, l'auteur protagoniste du panorama littéraire francophone présente sa vision du monde et de son écriture, des origines à son dernier roman, ainsi que son engagement littéraire, l'évolution de sa poésie, sa conception de l'écriture et ses lectures, en passant par sa passion pour l'art et pour le sport.

Alessia DELLA ROCCA

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Leonor Lourenço de ABREU, Ana Maria BICALHO (dir.), *Reconstructions du Brésil dans les imaginaires littéraires français et francophones*, Bruxelles, Peter Lang, 2018, 260 pp.

Le présent volume propose une réflexion sur la réception du Brésil dans les pays francophones européens et extra européens. Deux études introduisent le sujet; dans la première Marc QUAGHEBEUR (“Prologue: asymétrie d’imaginaires”, pp. 9-20) revient sur l’imaginaire européen fantasmant l’Amérique dite latine “malgré la variété d’Histoires et de langues qui la composent” (p. 9) et se concentre ensuite sur l’espace spécifiquement brésilien “qui permet d’y accrocher le plus de clichés” (p. 10). Le critique se penche sur l’image du Brésil élaborée en France à la suite de la réception d’ouvrages littéraires brésiliens et du travail d’ethnologues et anthropologues, comme Claude LÉVI-STRAUSS, Alfred MÉTRAUX, Roger BASTIDE. La deuxième étude de Leonor Lourenço DE ABREU, “Ouverture: permanences, mutations, diffractions” (pp. 21-44) montre que le Brésil dans l’imaginaire francophone s’avère “pourvoyeur d’imaginaires aux potentialités multiples” (p. 23) reposant sur des contrastes et “un fragile équilibre d’antagonismes” (*Ibid.*). Le critique propose un tour d’horizon du corpus romanesque contemporain (p. 24) présentant les perspectives hexagonales (pp. 25-28) et les perceptions européennes (pp. 29-30), pour passer ensuite aux imaginaires américains (pp. 30-33) et aux révisitations africaines (pp. 33-37).

Le volume se structure sur plusieurs axes qui constituent la charpente du livre: “le système français de la traduction” qui compte deux études (“La fabrique du canon de la littérature brésilienne traduite en France”, de Marie-Hélène Catherine TORRES, pp. 47-60; “Réflexions autour des inégalités littéraires: la littérature brésilienne traduite en France au XXI^e siècle”, pp. 61-86). La troisième partie, “Une vieille hantise française”, est constituée de la seule étude de Cristina ROBALO-CORDEIRO “De vieilles idées à la recherche d’un nouveau monde”, pp. 89-97. Suit “Domaine francophone français” qui se compose de quatre articles (Ida Lúcia MACHADO: “Le récit d’une vie de femme française dans un pseudo-paradis brésilien: *La Salamandre* de Jean-Christophe Rufin”, pp. 119-132; William de Lima MAIA: “l’approche de la culture amérindienne

dans *Rouge Brésil* de Jean-Christophe Rufin”, pp. 133-155; Ana Maria BICALHO: “Un regard au-delà des stéréotypes? *Corcovado* et *12, rue Carioca* de Jean-Paul Delfino”, pp. 157-171). L'article de Régis TET-TAMANZI, “Femmes brésiliennes dans les romans français contemporains: Grainville, Marchal, Depestre, Quatrepoint, Delfino, Mauriac, Gary” (pp. 101-118) a retenu notre attention puisque l'auteur prend en considération des auteurs hexagonaux mais aussi le lituanien (naturalisé français) Romain GARY et le belge Lucien MARCHAL, le haïtien René DEPESTRE. Le critique, après avoir rappelé les différents stéréotypes attachés à la femme brésilienne selon le teint de sa peau (noire, métisse, blanche), présente le personnage féminin tel qu'il paraît dans les romans et les nouvelles à l'intérieur d'un vaste corpus. Elle montre un jeu de convergences et de prises de distances des stéréotypes, de rapprochement de la réalité ou de remaniement original de portraits de femmes brésiliennes, sous l'angle de l'amour et de la sexualité.

La dernière partie du volume est consacrée au “domaine romanesque francophone” et se compose de quatre articles, dont nous rendrons compte ici. Le premier s'insère dans l'aire de la Belgique francophone: “Images et mirages du Brésil dans le roman francophone de Belgique: Lucien Marchal, Conrad Detrez et Évelyne Heuffel” (pp. 175-202). Leonor Lourenço de ABREU montre que les auteurs étudiés restent assez imperméables à l'exotisme brésilien et développent au contraire un intérêt pour l'histoire. Le critique consacre un paragraphe particulier à chacune des œuvres prises en compte (*Le marge du sertão* de MARCHAL, *La lutte finale* de DETREZ, *Villa Belga* de HEUFFEL) pour leur rapport à une “ligne de faite d'ordre messianique et utopique” (p. 199) et au caractère spécifique d'une écriture qui explore “les marges, les confins: les vastes territoires du Sud, les favelas, le sertão.

Fernanda Murad MACHADO se penche sur la littérature africaine dans son article “Quête identitaire et exotisme dans *Pelourinho* de Tierno Monénembo” (pp. 203-218). Le critique offre un bref aperçu historique sur le système esclavagiste au Brésil, pour mieux mettre en perspective la spécificité du roman de MONÉNEMBO, qui évoque, à travers son personnage *Escritore* ou *Africano*, un voyage au Brésil visant à la redécouverte de la mémoire des ancêtres suite à la déportation. MACHADO mesure l'ampleur de la mémoire historique et de l'univers mythique à l'intérieur de *Pelourinho*, ce qui “enrich[it] les débats culturels sur la construction de la mémoire historique collective et sur l'identité noire entre les deux rives de l'Atlantique” (p. 216); le critique objecte pourtant que la manière dont le romancier fait émerger un certain nombre de traits de la culture brésilienne, propose finalement “une image simpliste et peu crédible de Bahia” (p. 217)

Peter KLAUS dans “Le Brésil des identités instables: Noël Audet et Gilles Lapouge” (pp. 219-231) esquisse un panorama littéraire mettant en valeur l'importance du Brésil dans le roman francophone,

pour se concentrer ensuite sur *Frontières ou Tableaux d'Amérique* de Noël AUDET et *Nuits tranquilles à Belém* de LAPOUGE. Le critique montre que “dans les deux romans le Brésil est présenté comme une aire d’expériences où tout serait possible” (p. 230) à travers notamment la mise en place de la part des écrivains de représentations et questionnements exploitant les ressources romanesques offertes de “l’imprévu sous les tropiques” (p. 230).

Lícia Soares de SOUZA dans “De Jorge Amado à Sergio Kokis: Iemanjá brésilienne dans la littérature québécoise” (pp. 233-244) ouvre sa réflexion en explicitant les spécificités du roman *Negão et Doralice* de Sergio KOKIS qui avait pourtant été accusé de plagiat du roman *Mar Morto* de Jorge AMADO. Le critique s’arrête ensuite sur l’importance romanesque de la figure de Iemanjá, la ‘mère des eaux’, figure synchrétique incontournable de l’imaginaire religieux brésilien. De SOUZA fait remarquer ainsi que la mer (et la symbolique qui y est associée aussi bien que les figures légendaires convoyées) assume des fonctions et des valeurs différentes pour les deux romanciers: la révolte contre la discrimination chez KOKIS, ouverture culturelle et rapport intime avec un “continent matriciel” (p. 243) chez AMADO.

Ce beau volume centré sur les productions de langue française consacrées au Brésil, s’avère un excellent moyen pour percer l’image du Pays dans un espace non portugaisophone; il suscite en même temps un intérêt pour la littérature brésilienne (l’index final des noms s’avère de la plus grande utilité, pp. 251-258), susceptible de donner “une autre image du pays que celle, exotico-balnéaire et meurtrière, dont il serait vain d’occulter la part de réalité” (p. 18).

Francesca PARABOSCHI

Michel ESPAGNE, Ba Cuong NGUYEN, Thi Han NGUYEN (dir.), *Hanoi-Paris un nouvel espace des sciences humaines*, Paris, Kimé, 2020, 1022 p.

Cet ouvrage, conséquent (plus de 1000 pages), issu d’un colloque qui s’est tenu à l’École normale supérieure de Hanoi, vise à dévoiler au lecteur les nombreuses imbrications et les liens privilégiés qui perdurent entre la France et le Vietnam depuis l’époque coloniale. Il explore de nombreux domaines allant de l’histoire sociale et politique aux croisements culturels et littéraires, sans oublier la langue et l’éducation. L’ouvrage s’articule autour de cinq grandes parties: “Quelques étapes d’une histoire commune” (pp. 13-242); “Deux lan-

gues et une éducation” (pp. 245-454); “Croisements littéraires” (pp. 457-669); “Synthèses philosophiques et religieuses” (pp. 673-816), et pour conclure “Hybridations artistiques” (pp. 819-1010), chaque partie étant subdivisée en chapitres. Les questions qui y sont évoquées relèvent de la double contamination, ou plus particulièrement de l’enrichissement réciproque, dont les deux nations se nourrissent, grâce à des relations durables et fécondes.

La question littéraire n’est pas dissociable des événements qui ont jalonné l’histoire commune des deux nations. La lecture des deux articles “45 ans de relations franco-vietnamiennes” de Thị Hạnh NGUYEN (pp. 13-28) et “Le Vietnam, la France et la Francophonie” de Vu Đoàn Két et Hoang Nhur Thanh NGUYEN (pp. 385-408) nous révèle le caractère spécifique des liens historiques que les deux pays ont toujours entretenus même dans les périodes les plus obscures de l’histoire du Vietnam, tout particulièrement dans les années 80. À cette époque le pays s’est retrouvé isolé du reste du monde en raison de l’embargo institué par l’Occident et les États-Unis. L’entrée du Vietnam au sein de la communauté francophone représente un autre aspect fondamental des liens tissés entre les deux nations: la participation du Vietnam au Sommet de la Francophonie à Versailles en 1986 se révèle être une étape primordiale, suivie en 1997 de l’organisation du VII^e Sommet de la Francophonie à Hanoï, qui marque pour le pays une ouverture vers le monde après une longue période de repli. La partie concernant les métissages littéraires, qui retient notre attention, étudie le phénomène complexe de la littérature vietnamienne et de ses rapports à la France. “Croisements littéraires” (pp. 457-669) s’articule en deux axes qui concernent, respectivement, la poétique de Baudelaire et son influence sur la poésie vietnamienne, le théâtre romantique français comme source d’inspiration et d’évolution pour le théâtre national vietnamien.

Pour ce qui est de la poésie, deux articles y sont consacrés à l’auteur de *Les Fleurs du mal*: “L’âme et le parfum, études sur la poésie de Charles BAUDELAIRE et Hanc MAC TU” de Hoai Huong AUBERT-NGUYEN (pp. 499-517) et “La poésie symboliste française et la poésie moderne vietnamienne, correspondances” de Minh HANG-DINH (pp. 579-588), tandis qu’un troisième article aborde la question du théâtre romantique vietnamien dans les années Trente, “Le théâtre français et le courant du théâtre romantique vietnamien dans les années 1930 (le cas de Phù Tù DOAN)” de Thuy Linh NGUYEN (pp. 479-497).

Dans “L’âme et le parfum” AUBERT-NGUYEN met en perspective l’œuvre du poète Hanc MAC TU, figure emblématique de la “nouvelle poésie” vietnamienne, et la poétique baudelairienne. Pour éclaircir son propos, il choisit d’explorer le thème du parfum, associé à la nostalgie et à l’évocation du passé. C’est à travers une analyse détaillée d’extraits de poèmes qu’il appuie sa démonstration. Il prolonge son analyse en redoublant d’exemples et en mettant l’accent sur les procédés stylistiques.

tiques et syntaxiques pour évoquer des “expériences de contemplation, de visions, d’extase ou d’illumination” présentes chez les deux poètes, qualifiant leur poétique de “poétique de l’envol” (p. 516). Cette étude cherche à établir, malgré des divergences, notamment une conception antithétique du rôle de la poésie, les affinités qui lient l’esthétique de BAUDELAIRE et celle de Han MAC TU. La comparaison se poursuit dans le chapitre “La poésie symboliste française et la poésie moderne vietnamienne, correspondances”. Ici la poétique baudelairienne est appréhendée comme source d’inspiration pour la poésie vietnamienne de 1930 à 1945: “C’est la séduction des poèmes de Baudelaire qui a fait des *Fleurs du mal* une terre de promesse pour la poésie romantique du Vietnam après 1930, mais non les considérations sociales et biographiques” (p. 580). L’auteur se focalise sur le poème *Correspondances* pour asseoir sa démonstration. Selon lui la lecture de l’œuvre baudelairienne a provoqué un bouleversement dans l’écriture des poètes vietnamiens, les incitant à rejeter les règles de la poésie traditionnelle datant du Moyen-Âge. Le poète français leur offre la possibilité de découvrir de nouvelles voies poétiques. L’article est enrichi de multiples exemples de poètes vietnamiens qui s’inspirent du poète symboliste, notamment dans l’appropriation et l’utilisation de la synesthésie. Cette transformation contribue à modifier la perception de la poésie, à la fois chez les poètes et les lecteurs. Et l’auteur de conclure: “c’est le monde harmonieux des correspondances des sensations que Baudelaire et les poètes de la poésie moderne vietnamienne ont créé dans la poésie” (p. 588).

L’article concernant le théâtre relève du même procédé de contamination. En quoi la fréquentation du théâtre classique français a-t-elle provoqué une modification, une évolution dans la dramaturgie vietnamienne? Ce chapitre “Le théâtre français et le courant du théâtre romantique vietnamien dans les années 1930” a comme objectif la démonstration de l’influence du théâtre français sur l’autonomisation et la modernisation du théâtre romantique vietnamien. La première représentation d’une œuvre de Molière, *Le malade imaginaire*, le 25 avril 1920 au Théâtre municipal d’Hanoï, est considérée comme un événement marquant qui, d’ailleurs, donnera lieu à des polémiques dans la presse locale quant à l’opportunité d’une représentation d’une œuvre aussi emblématique de la culture du colon. À la base de son analyse, comme pour les articles précédents, l’auteur souligne la force de pénétration de la littérature française, lui attribuant un rôle déterminant dans l’évolution de la production littéraire vietnamienne. La dimension de la réception des œuvres parmi un public issu de la petite bourgeoisie urbaine désireux de voir évoluer le théâtre vietnamien, est également prise en considération. L’auteur s’appuie sur la production du dramaturge vietnamien ĐOAN Phú Tú, comme cas emblématique du théâtre romantique vietnamien, pour illustrer sa thèse. Il poursuit son article par des considérations d’ordre sociologique, souli-

gnant les bouleversements provoqués par le théâtre romantique dans les conduites sociales, notamment la participation de jeunes actrices vietnamiennes dans les productions et représentations théâtrales. Le théâtre français est perçu comme le “moteur de la modernisation du théâtre vietnamien” (p. 597)

Les articles évoqués mettent au cœur de leur analyse la porosité de la production vietnamienne quant aux influences littéraires françaises, porosité due essentiellement à des raisons historiques, liées notamment à la période coloniale. On retiendra de ces réflexions que les contacts constants entre les deux pays ont favorisé l'autonomie, ainsi qu'un nouvel élan de modernité dans le champ littéraire vietnamien. On ne peut que se féliciter de l'intérêt porté au Vietnam, pays souvent délaissé quand il s'agit de rendre compte de la Francophonie.

Virginie LESOEUR

Maboula SOUMAHORO, *Le Triangle et l'Hexagone. Réflexions sur une identité noire*, Paris, La Découverte, 2020, 160 p.

À la croisée entre essai et récit autobiographique, *Le Triangle et l'Hexagone* porte des *Réflexions sur une identité noire* que Maboula SOUMAHORO questionne à partir de son propre vécu. “Fille de l'Hexagone et de l'Atlantique” (p.11), comme elle se définit dans son introduction (“Parole noire/Noire parole”, pp. 11-34), SOUMAHORO appréhende ses trajectoires transatlantiques entre la Côte d'Ivoire des origines, les études aux États-Unis et sa France natale comme point de départ pour une réflexion d'ordre politique plus générale. Incarnant les problématiques de la diaspora africaine en France, SOUMAHORO revient sur le poids des constructions sociales, politiques et culturelles considérées comme systémiques. S'appuyant sur les épistémologies des savoirs situés, l'autrice souligne son inscription au sein de l'espace atlantique et hexagonal, ce qui lui permet d'assumer de façon délibérée ce “Je” qui s'exprime en considérant les expériences vécues de façon politique: “La distance m'est impossible. Je ne la désire même pas. Je lui préfère le point de vue, l'approche, l'analyse situés” (p. 22). Dans un tel contexte, le personnel et l'intime s'entrelacent au politique, car le sujet abordé résonne “dans [sa] chair, dans [son] corps, dans [sa] psyché et [son] vécu personnel” (p. 31), et pour finir dans sa recherche.

Au cours du premier chapitre (“Le triangle”, pp. 35-68), l'autrice met en lumière l'invisibilisation des enjeux coloniaux mise en place par

l'Occident depuis son entrée dans l'ère moderne, en se focalisant sur le cas de la société française hexagonale contemporaine. Elle revient donc sur la tradition intellectuelle liée à la production afro-diasporique, soulignant un oxymore de taille, à savoir la "dimension circulaire du Triangle Atlantique" (p. 50). C'est à partir de ces implications scientifiques et personnelles que SOUMAHORO retrace son "Parcours universitaire" (pp. 69-100) au cours du deuxième chapitre. Le récit – qui est aussi celui d'une transfuge de classe, d'une universitaire issue d'un milieu populaire – ancre le propos dans une perspective intersectionnelle, s'attardant ainsi sur le croisement de différentes formes d'oppression – de race, de genre et de classe. D'ascendance africaine, née Noire en France, SOUMAHORO s'explore et s'étudie elle-même, dans une histoire et des géographies qui dépassent sa propre personne.

Cependant, ces deux premiers chapitres ne sont que des prolegomènes à "L'Hexagone" (pp. 101-138): cet Hexagone natal ambigu où se jouent et se déploient les problématiques et tensions qui intéressent vraiment l'auteur. Car, en tant que personne racisée, "il nous revient la tâche épuisante d'expliquer, de traduire, de rendre intelligibles les situations violentes, discriminantes ou racistes" (p. 135). La question qui s'impose alors est celle de comprendre ce qui se cache derrière "cet acharnement et cette détermination à nier et rejeter la réalité raciale [qui] révèlent les relations de pouvoir et les privilèges qui se jouent autour des processus de racialisation" (p. 137).

Maboula SOUMAHORO propose donc un témoignage sur la condition noire telle qu'elle est vécue dans la France d'aujourd'hui et constitue une contribution importante au sein du débat qui anime l'usage du terme "race" pour montrer les mécanismes d'oppression que subissent les minorités. Cela passe par l'utilisation assumée du pronom "Je", situé dans un espace collectif, et par l'opposition au "déné toxique" (p. 140) de l'héritage colonial. Sortant de l'Hexagone pour envisager le Triangle et le reste du monde, cet ouvrage envisage l'appartenance transfrontalière qu'est l'Afrodiaspora comme forme d'affirmation du Soi.

Donato LACIRIGNOLA

Il Tolomeo, n. 22, 2020, <https://edizionicafoscarini.unive.it/it/edizioni4/riviste/il-tolomeo/2020/1/>

La présentation de cette et riche livraison du *Tolomeo*, qui se compose de textes créatifs, d'un dossier thématique, d'articles

hors dossier, d'entretiens, documents et recensions, se limitera aux réflexions concernant l'aire francophone, mais nous signalons que les différentes contributions de ce numéro portent aussi sur l'Italie ("Colonizzazione ambientale, defuturing capitalocentrico e pratiche eco-artistiche decoloniali a sud. Il 'caso Taranto'" d'Antonella D'AUTILIA et Luigi Carmine CAZZATO), l'aire portugaisophone ("Ruy Duarte de Carvalho's Neo-Animist Project: An African Approach to Posthumanism" d'Alice GIROTTO) et notamment l'aire anglophone ("The Road to Awesomeness': The Environment, Language and Rhetoric in Chetan Bhagat's Postcolonial India" d'Esterino ADAMI; "Decolonizing the Anthropocene: 'Slow Violence' and Indigenous Resistance in Cherie Dimaline's *The Marrow Thieves*" de Chiara XAUSA; "Ha Jin's Ecocritical Irony in the Stylistic Analysis of the Personal Pronouns in "A Tiger Fighter is Hard to Find"" d'Isabella MARINARO; "Dwelling, Dispossession, and "Slow Violence" in the Time of Climate Change. The Representation of Refugees in Amitav Ghosh's *The Hungry Tide*" de Nicola PILIA; et en hors dossier "Language Colonization and English Hybridization: The Use of Irish English Lexis in Twentieth Century Irish Drama" de Fabio LUPPI; l'entretien avec l'écrivaine canadienne Alissa YORK "An Ecocritical Journey Through the Narrative of the Canadian Novelist Alissa York: How Literature Explores Environmental Problems" avec Adriana CERMINARA).

Le dossier "Postcolonial Approaches to the Environmental Humanities and Ecocriticism / Approches postcoloniales des humanités environnementales et de l'écocritique / Approcci postcoloniali alle scienze umane ambientali e all'ecocritica" regroupe quatre articles s'inscrivant dans le domaine de la francophonie; en hors dossier, nous trouvons cinq articles et un entretien portant également sur l'espace francophone. Nous allons proposer un compte rendu de ces contributions diverses, en proposant un regroupement géographique réunissant les articles de la même aire.

Aire maghrébine

Un premier article porte sur la littérature algérienne: "Maïssa Bey: romancière de l'agentivité de femmes. Entre réécriture de l'Histoire et invention de soi" de Lila LAMROUS (pp. 135-148) propose une analyse du roman *Surtout ne te retourne pas* (2005) où l'épisode d'un séisme révèle dans l'espace romanesque toute sa puissance métaphorique. C'est à travers l'évocation de dette catastrophe, que l'auteure développe le discours autour de la visibilité de la femme maghrébine, sa capacité de se construire en tant que sujet actif dans l'écroulement des rôles et des systèmes régissant une société créée pour et par les hommes. Par le prisme d'une parole polyphonique et interdialogique,

BEY scande les étapes d'une construction de l'identité féminine s'affranchissant d'une aliénation subie par les discours autoritaires d'une société patriarcale.

Le deuxième article du dossier "*La Peste* d'Albert Camus: une analyse de la société coloniale algérienne à travers le prisme de l'épidémie" d'Alessia BERARDI (pp. 187-202) montre que le célèbre roman de CAMUS s'avère "une œuvre qui peut répondre aux sollicitations et des études postcoloniales et des humanités environnementales" (p. 188). Le critique souligne le caractère multiethnique de la société d'Oran, alors que dans le roman aucun "indigène n'est inclus dans le récit" (p. 198) et fait remarquer que l'ambiguïté de l'évocation de l'épidémie révèle des failles de représentation et de vraisemblable, tandis que la voix narrative semble décréter l'échec de l'universalisme: "Rieux personnifierait l'intellectuel européen et eurocentriste qui se croit autorisé à parler au nom de l'Autre, lui enlevant ainsi tout espace de parole et le réduisant au silence. Or, cette interprétation néglige l'évidence qu'en fait Rieux ne parle pas au nom de l'Autre parce que, simplement, il n'inclut pas l'Autre" (p. 197).

Dans la section "Varia", l'article d'Anna ZOPPELLARI "Littérature des Français du Maghreb et métissage linguistique. Les cas de Jean Pélégri et Jean-Pierre Koffel" (p. 299-312) présente la complexe situation linguistique et culturelle d'Algérie datant de la colonisation où le "parler franco-algérien vivait en contiguïté avec d'autres langues (l'arabe, le berbère, les français régionaux, les autres langues européennes parlées par des colons d'origine non française, etc.) qui avaient été à la base d'interférences linguistiques dans le français parlé couramment par les colons" (p. 300). Le critique étudie ainsi les œuvres littéraires de Jean PÉLÉGRI et Jean-Pierre KOFFEL, susceptibles de montrer la valeur culturelle, plurielle et foncièrement nord-africaine de la langue élaborée par les deux auteurs reposant sur un mélange linguistique particulier. ZOPPELLARI met en évidence les différences et les similitudes entre les deux écrivains, comparables sur la base de "deux questions de fond de la littérature issue du Maghreb: rapport à la norme linguistique et question identitaire" (p. 309).

Nous signalons enfin l'interview "*La vérité sort de la bouche du cheval*, un roman pour découvrir l'altérité. Quelques mots avec Meryem Alaoui" (propos recueillis par Martina GENNARI, pp. 349-354) où après une brève présentation de l'écrivaine d'origine marocaine Meryem Alaoui et de son roman Prix littéraire Beur FM Méditerranée – TV5Monde, 2018, il est possible de lire les commentaires de l'auteure sur son œuvre (la langue employée, la présence d'un glossaire final, la technique descriptive, la caractérisation de la protagoniste...), mais aussi la perception du Maroc et de Casablanca, ainsi que le fantasme de l'Amérique.

Aire africaine

“La critique environnementale dans les récits animaliers de René Maran” de Lia MILANESIO (pp. 169-186) est centré sur “la présentation de la violence exercée sur le système naturel de l’Oubangui-Chari de 1927 à 1953, sur les animaux de la brousse et sur l’environnement” (p. 170). Après avoir cerné les caractéristiques spécifiques des romans de MARAN par rapport au contexte littéraire du roman colonial de l’époque, le critique étudie ses cinq romans animaliers où elle montre les ravages du colonialisme environnemental en Afrique, pour en venir à une confrontation entre la société naturaliste et la société occidentale. MILANESIO souligne l’importance de la culture animalière en tant que dispositif puissant pour se défendre de l’emprise de l’assujettissement de “la tyrannie culturelle des colonisateurs” (p. 183). La parole des animaux s’avère une parole profonde et sage qui garde le souvenir d’un équilibre entre homme et nature que la colonisation a fait basculer.

Cristina SCHIAVONE est l’auteure de l’article “Le transfert culturel chez Ousmane Sembène: du péri-texte auctorial au péri-texte traduit” paraissant dans la section “Varia” (pp. 279-298). Le critique fait remarquer le glissement de sens et de signification d’une traduction l’autre, ce qui s’avère très délicat pour la littérature africaine: “ces littératures sont le résultat d’une première traduction [...], ou mieux d’une transposition de la langue-culture première des écrivains vers le français, langue importée en Afrique subsaharienne” (p. 280). L’écrivain subsaharien assume ainsi souvent une fonction médiatrice de communication interculturelle (cf. *Ibid.*) ce qui justifierait la présence d’un paratexte. Or, l’œuvre d’Ousmane SEMBÈNE, “ses romans, nouvelles et récits sont caractérisés par la présence significative d’éléments paratextuels auctoriaux, notamment des notes de bas de pages et plus souvent les annotations intratextuelles” (p. 281) que SCHIAVONE analyse en effectuant une comparaison avec l’apparat paratextuel des traductions italiennes; elle en souligne l’importance fondamentale (alors que la tendance des traductions les plus récentes voit la disparition progressive de préface et postface) et termine sa réflexion sur la centralité du traducteur appelé à “contribuer à une expansion des frontières linguistiques et culturelles de sa propre culture, qui mène à l’affirmation identitaire et à la représentation d’une culture autre” (pp. 394-395).

Aire caraïbienne

Alessia VIGNOLI étudie “Les catastrophes naturelles dans les romans caribéens d’expression française” (pp. 148-168); après avoir mis en évidence la récurrence de l’évocation du cyclone et du volcan dans la littérature caraïbe d’expression anglaise, française et espagnole,

VIGNOLI prend en considération un corpus de sept romans (haïtiens, martiniquais et guadeloupéens) pour mettre en valeur le lien unissant la géographie, la conception cyclique du temps et de l'Histoire et la littérature. Elle montre que la représentation fictionnelle de la catastrophe naturelle entraîne de la part des écrivain.e.s un jeu de convergence sur plusieurs axes: “les enjeux éthiques et politiques de la représentation du désastre, la mise en place d’une résistance individuelle ou collective et la remémoration d’événements traumatiques” (p. 164).

En hors dossier, Yves CHEMLA analyse la question du nationalisme et de la représentation de la nation chez Jouis-Joseph JANVIER dans son article “Mélancolie de Janvier” (235-262). CHEMLA étudie les différentes formes de réflexion dans l’œuvre de l’auteur haïtien, essayiste, pamphlétaire et romancier, diplomate et homme politique où JANVIER cherche à donner une image positive du nationalisme de Haïti tout en devant composer avec les faits historiques se produisant à l’époque où il écrit (le XIX^e siècle finissant).

Silvia BORASO dans “Sur les pas de Louis-Philippe Dalember. Un hommage à la carrière du ‘gavroche caraïbe’” (pp. 263-278) retrace les étapes de la carrière littéraire “aussi riche qu’éclectique” (p. 264) de l’auteur haïtien entre poésie, nouvelles et romans. Le critique structure sa réflexion en trois étapes: “1) la création, à partir de la thématique du retour au pays natal, d’un dispositif de la mémoire qui amènera Dalember à la formulation du concept de pays-temps; 2) la mise en récit, dans un scénario urbain porteur des valeurs de la communauté, des destins individuels qui y prennent racine; 3) les trajectoires spatio-temporelles de la migration comme représentation d’une poétique de l’universel au-delà de toute frontière” (pp. 264-265). BORASO montre ainsi que la poétique de l’écrivain dépasse le cadre géographique de la Caraïbe et s’ouvre à l’Autre au-delà de toute frontière, ce qui fait de DALEMEBERT un “éternel ‘gavroche caraïbe’ [assurant] le rôle de ‘passeur d’imaginaires’ cosmiques” (p. 275).

Nous signalons enfin “Jacques Stephen Alexis au Moulin d’Andé: L’espace d’un scintillement” de Kathleen GYSSELS (pp. 331-342); le critique met “sur la carte le méridien artistique inégalé qu’est le Moulin d’Andé pour la scène artistique d’après-guerre, et d’illustr[e] l’impact du passage et du séjour d’auteurs originaires des ex-colonies” (p. 332). Le critique concentre son attention sur l’auteur haïtien ALEXIS tout en soulignant “l’ouverture sur l’Autre, sur l’Autre culture, celle du Livre et de l’esprit juif laïque, de l’humanisme sans frontières” (p. 339) partagé par les auteurs et les écrivains ayant fréquenté le Moulin d’Andé.

Francesca PARABOSCHI

Florian ALIX, Evelyne LLOZE et Romuald FONKOUA (dir.), *Poésies des francophonies: états des lieux (1960-2020)*, Paris, Hermann, 2022, 398 p.

La visée de cet ouvrage est, avant tout, de nous dévoiler des imaginaires qui se sont construits à travers l'assemblage de lieux, d'histoires et de langues du monde francophone. Il prend en considération la pratique poétique au sein des francophonies, allant des Amériques aux Afriques de 1960 à 2020. La pluralité accordée dans le titre, à la fois, à la poésie et à la francophonie nous éclaire sur les intentions des auteurs. Le pluriel dénote une volonté affirmée d'éviter l'écueil d'une poésie francophone présentée comme un bloc monolithique renfermant des archétypes, ce qui permettrait de la rendre immédiatement identifiable; au contraire, on veut en souligner la diversité, qu'elle soit linguistique, thématique ou formelle, offrant ainsi au lecteur une vision élargie et composite. L'ouvrage met aussi l'accent sur la possibilité d'une plus grande visibilité de la poésie grâce à des réseaux mondialisés, empêchant ainsi le repli sur soi d'une communauté déjà réduite et bien souvent délaissée, au profit de genres plus réceptifs comme le théâtre et le roman. De la même façon le pluriel "francophonies" souligne la dimension hétéroclite d'un ensemble composé de réalités complexes et variées.

L'ouvrage est le résultat d'un colloque organisé par Sorbonne Université et l'Université Jean Monnet de Saint Étienne qui s'est tenu du 28 au 30 novembre 2019 à la Maison de la Recherche, rue Serpente à Paris. Il s'articule en cinq parties comprenant chacune des interventions d'universitaires, certains d'entre eux portant la double casquette de critique et poète: I – "Les frontières mouvantes de la poésie francophone" (pp.17-102), II – "Géographies poétiques: le sujet poétique en ses multiples lieux" (pp. 105-172), III – "Le sujet poétique francophone, une instance relationnelle" (pp. 175-241), IV – "La complexité du genre poétique: un singulier pluriel, un pluriel singulier" (pp. 245-316), V – "La poésie au carrefour des genres littéraires" (pp. 319-390).

La première partie s'interroge sur le rôle et l'avenir de la poésie francophone ainsi que sur sa visibilité dans un monde toujours plus globalisé. Giovanni DOTOLI voit dans la francophonie une chance et une opportunité pour le monde: "oui, la francophonie est une piste pour aller de l'avant, avec un sentiment d'appartenance et de valeurs communes, avec dynamisme et ouverture, dans la libre circulation des biens et des personnes" (p.18). La deuxième partie nous entraîne sur les lieux de la création poétique en établissant une cartographie des lieux et des origines. Une intéressante réflexion est menée sur les nouveaux genres de production du discours poétique, comme par exemple le slam ou le rap, à travers lesquels émergent de nouvelles

voix capables de dépasser les limites d'une poésie traditionnelle, et en mesure de renouveler un genre souvent perçu comme destiné à une minorité.

Les deux parties suivantes se consacrent aux parcours de poètes provenant d'horizons divers, afin de faire émerger la singularité de chacun et les intentions spécifiques qui animent leur démarche poétique, comme l'engagement, dans le cas de Youcef SEBTI, ou la poésie collaborative dans la partie intitulée "La phratrie des poètes" (p. 282) consacrée à la poésie congolaise. Le dernier volet s'attache au mélange des genres, notamment à la relation entre poésie et essai. Jacques BRAULT, peu connu à l'extérieur du Canada, offre un exemple emblématique de cette connexion entre essai et poésie. Ce mélange des genres se poursuit avec le cas d'Abdelwahab MEDDEB, poète et essayiste tunisien, spécialiste du soufisme, qui, à travers la diversité des sources, semble vouloir expérimenter les possibilités vocales: "chez Abdelwahab MEDDEB, les genres sont donc mus par une intuition poétique commune mais proposent des déclinaisons différentes de la voix" (pp. 367-368).

Si la poésie est essentielle pour tracer les contours de la production littéraire francophone, elle demeure toutefois moins présente dans les travaux consacrés à la francophonie. Ce volume fait en sorte de combler ce manque et nous offre une vision plus ample de l'univers poétique contemporain (de 1960 à 2020), à travers l'examen d'imaginaires résultant d'horizons différents mais animés par une même passion pour toute forme de production poétique.

Virginie LESOEUR